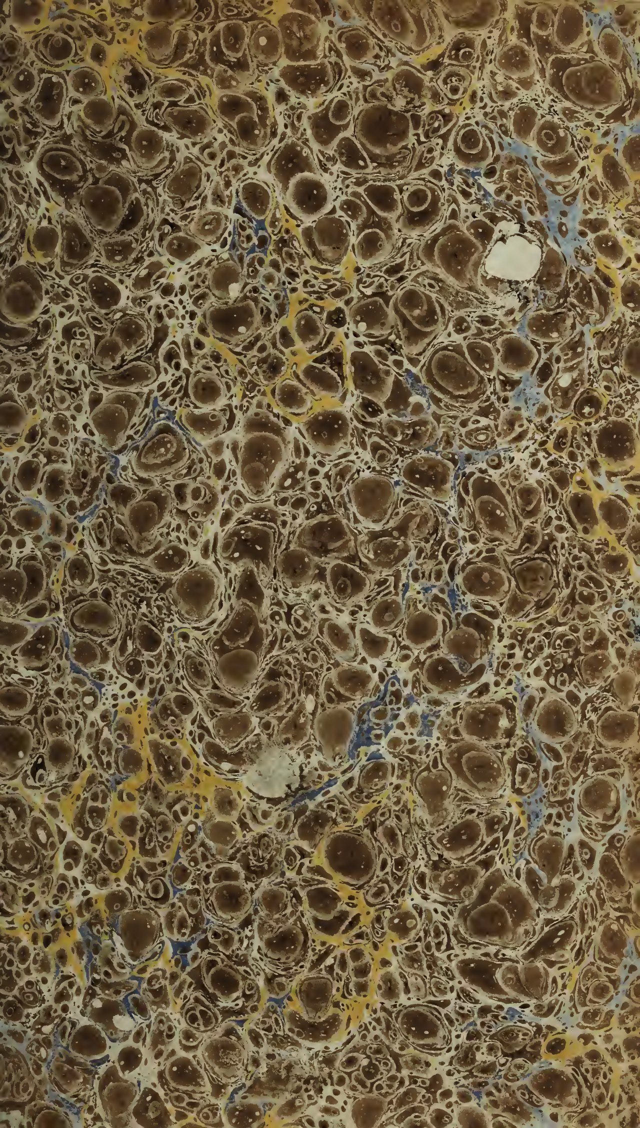



BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH



J. Cuvier

1840

HISTOIRE

DE

GUZMAN D'ALFARACHE.

TOME SECOND.

HISTOIRE
DE
GUZMAN D'ALFARACHE,

PAR LESAGE.

TOME SECOND.





PARIS,
STÉRÉOTYPE D'HERHAN.
1806.

HISTOIRE

DE

GUZMAN D'ALFARACHE.

SUITE DU LIVRE III.

CHAPITRE VIII.

Guzman continue de faire des tours de main chez le cardinal, qui lui donne enfin son congé.

On peut dire que ce cardinal était le meilleur de tous les maîtres passés, présents et à venir. Que ne fit-il point pour me rendre homme de bien! Comme les menaces et les châtiments auraient pu m'épouvanter et m'obliger à prendre la fuite, il ne voulut pas les mettre en usage pour me corriger, outre que la douceur de son caractère ne lui permettait pas de les employer. C'était par des remontrances sans aigreur et par des bienfaits même qu'il tâchait de m'inspirer un peu de goût pour la vertu. Si je faisais une action louable, ce qui m'arrivait très rarement, il ne manquait jamais de m'en bien récompenser. Quand il était à table, et qu'il s'imaginait que j'avais envie de quelque

morceau friand, il était assez bon pour vouloir m'en faire part; mais il accompagnait ordinairement de quelque petite raillerie cette marque de bonté. Un jour entre autres, en me donnant lui-même un morceau de tourte : Guzman, me dit-il, reçois ceci de ma main comme un tribut que je te paye pour entretenir entre nous la paix. L'exemple du domine Nicolao me fait trembler pour mes confitures.

C'est de cette manière qu'il se familiarisait avec ses domestiques, qui, charmés d'avoir un pareil seigneur à servir, se seraient tous volontiers sacrifiés pour lui. Si les maîtres qui traitent rudement leurs valets en sont rarement aimés, en récompense les valets chérissent toujours les maîtres qui les aiment. Peu de temps après l'aventure des barils, on envoya de Gênes à son éminence une grande caisse de confitures bien dorées et artistement arrangées dans leurs boîtes. Monseigneur prit d'autant plus de plaisir à les voir, qu'elles lui venaient d'une parente qui lui était très chère, et qui avait coutume de lui faire chaque année un semblable présent. Les confitures étaient donc parfaitement belles; mais ayant été mises dans des boîtes peu sèches, elles avaient pris en chemin un peu d'humidité ; de sorte qu'elles avaient besoin d'être exposées au soleil.

Le cardinal parut en peine de savoir dans quel endroit on pourrait les placer, pour qu'elles fussent à couvert de mes mains. Chaque domestique dit là-dessus sa pensée, et il n'y en eut pas

un assez hardi pour vouloir s'en charger et en répondre. Hé bien, dit son éminence en me voyant arriver, car j'étais hors du palais pendant cette consultation, voici Guzman qui va nous tirer d'embarras : Mon ami, continua-t-il, nous ne savons dans quel lieu nous devons mettre ces confitures à sécher ; je crains terriblement les rats. Monseigneur, lui répondis-je, il est fort aisé d'empêcher que les rats n'y touchent ; vous n'avez pour cela qu'à les abandonner à mes camarades et à moi. Il est vrai, reprit le prélat en souriant, que c'est un moyen sûr de les préserver des rats ; mais j'en voudrais trouver un autre, et je suis d'avis de te les donner en garde à toi-même. Je te charge du soin de les exposer au soleil tous les jours, et tu m'en rendras compte. Tu vois dans quel état elles sont. Il faut que tu veilles sans cesse à leur conservation, et que tu me les remettes telles que je te les confie, sous peine de perdre mes bonnes graces.

Ah ! monseigneur, m'écriai-je à ces paroles, vous ne songez pas à quelle épreuve vous voulez réduire le fragile Guzman : je vous répondrai bien des rats et de mes camarades les plus fins ; mais je ne puis en conscience vous répondre de moi. Hélas ! je suis un malheureux fils d'Ève ; et si je me vois dans un paradis de confitures, quelque maudit serpent de conserve de Gênes pourra me tenter. Encore passe si votre éminence me disait : Guzman, je veux bien que tu manges de mes confitures, pourvu qu'il ne paraisse nullement qu'on

y ait touché. A cette condition je les prendrais sous ma garde, et nous serions satisfaits l'un et l'autre. J'y consens, répondit le cardinal; si tu es assez adroit pour cela, je te le pardonne; mais je t'assure que tu seras châtié si l'on s'en aperçoit.

J'acceptai donc la commission à ce prix-là. J'ouvris et j'étalai les boîtes l'une après l'autre dans la galerie qui était exposée au soleil, et la beauté de ces confitures fit toute l'impression qu'elle devait faire sur un friand comme moi. Quelque envie pourtant que j'eusse d'en goûter, j'attendis qu'elles fussent un peu plus sèches; ce qui étant arrivé quelques jours après, je ne pensai plus qu'au moyen de pouvoir impunément escamoter une partie des plus beaux fruits, et voici comment s'y prit monsieur l'entrepreneur. Je recouvris d'abord les boîtes que je renversai doucement; puis ayant tiré avec la pointe d'un couteau les petits clous qui tenaient les fonds, j'ôtai des confitures de quatre boîtes seulement; ensuite je remplis de papier fort proprement les creux que j'avais faits, et remis les boîtes dans leur premier état. Un soir, tandis que le prélat faisait collation, car c'était un jour de jeûne, je lui dis que je croyais les confitures assez sèches pour être enfermées. Il ne faut pas demander, me repartit-il avec un souris, si tu en as mangé une bonne partie. Du moins, monseigneur, lui repartis-je, il n'y paraît pas. C'est ce que nous allons voir, répliqua-t-il. Que l'on m'en apporte tout à l'heure quel-

ques boîtes. Je menai aussitôt trois de mes camarades dans ma chambre, où elles étaient; je leur en donnai à chacun une à porter, et je me chargeai de la quatrième. Ces quatre boîtes étaient justement celles qui m'avaient passé par les mains. Je les présentai à son éminence, en lui demandant s'il lui semblait que je les eusse bien conservées. Il les examina fort attentivement, et n'y remarquant rien qui me trahît : Je serai content de tes soins et de ta vigilance, me dit-il, si toutes les autres ont été respectées comme celles-ci. Je suis curieux de savoir cela. On satisfit sa curiosité; il considéra les boîtes auxquelles je n'avais pas touché; et, après un long examen, il avoua que si je lui avais volé des confitures, il n'y paraissait point du tout. Là-dessus je courus à ma chambre, je mis dans un plat les fruits confits que j'avais dérobés, et revins les montrer au prélat, en l'assurant que je n'avais pas goûté de ses confitures, quelque envie que j'eusse eu d'en manger; ce qu'il était aisé de vérifier. Nouvelle surprise de la part du cardinal et de tous ses domestiques, qui, ne me regardant plus que comme un faiseur de tours de passe-passe, furent encore plus qu'auparavant en garde contre moi.

On nous faisait étudier quatre heures par jour; on nous enseignait la langue latine et même la grecque, et nous employions le reste du temps que nous avions à nous à lire des livres d'amusement, et à prendre des leçons de musique et de danse : mais mon divertissement favori était le

jeu. Quand il nous arrivait de sortir, ce n'était que pour courir chez un marchand de beignets que nous volions comme à l'envi, ou chez un pâtissier qui avait l'imprudence de nous faire crédit. Nous donnions aussi quelquefois aux dames du voisinage des petits concerts accompagnés de rafraîchissements; mais nous servions un maître dont le caractère nous obligeait à bien prendre notre temps pour faire ces galanteries. S'il en eût eu le moindre vent, il aurait pu faire maison nette.

Je passais ainsi ma jeunesse chez le cardinal, où l'on peut dire que je jouissais d'un sort très agréable. Cependant, bien loin d'en être satisfait, je m'imaginais être dans un dur esclavage; j'étais même assez misérable pour regretter vingt fois le jour la vie libre que j'avais menée parmi les gueux. J'avais encore un autre sujet de m'ennuyer d'être page; je me voyais venir de la barbe au menton, et je mourais d'envie de porter l'épée. Il est temps, disais-je, que je songe à faire fortune; mais au lieu de penser que je ne pouvais être dans une meilleure maison pour cela, et de tenir une conduite convenable à ce dessein, je m'attachai au jeu si fortement, que j'en négligeai mes devoirs. Ne trouvant point au logis d'assez gros joueurs à mon gré, j'en allais chercher en ville, et je ne revenais point de toute la journée. Enfin je poussai la fureur du jeu si loin, que monseigneur, ne me voyant presque plus, voulut absolument savoir pourquoi j'étais toujours dehors, et l'on fut obligé de le lui apprendre. Il en eut

un vrai déplaisir. Il n'épargna rien pour me défaire d'une si mauvaise habitude : remontrances, promesses, prières même, il mit tout en œuvre pour cet effet; mais il ne fit que prendre des peines inutiles.

Un jour qu'il s'entretenait de moi avec ses principaux officiers, il leur dit : Puisque tous les moyens dont je me suis servi jusqu'ici pour le faire rentrer dans son devoir n'ont pas réussi, j'en veux essayer un nouveau qui me vient dans l'esprit; il faut, à la première faute qu'il fera, que je le chasse de chez moi, pour voir s'il sera plus sensible à ce châtiment qu'il ne l'a été à tous les discours que je lui ai tenus. Je ne prétends point pour cela, continua-t-il, l'abandonner à sa misère : on lui donnera tous les jours sa portion ordinaire, et l'on aura soin de lui dire que je serai toujours prêt à le reprendre à mon service, quand il aura changé de vie. O prélat dont la vertu singulière est digne d'être éternellement louée !

Je ne tardai guère à fournir à son éminence l'occasion d'éprouver le moyen nouveau qu'elle avait imaginé pour me corriger. Deux ou trois jours après, je me piquai si fort au jeu, que je perdis le reste de mes nippes, et jusqu'à mon manteau de livrée; de sorte que je n'avais plus sur le corps que mon haut-de-chausse de page avec un pourpoint qu'on avait refusé de me jouer. Je me retirai au palais dans cet état, et je m'enfermai dans ma chambre. Monseigneur, voyant une conduite

si déréglée, exécuta sa résolution. Il ordonna au majordome de me faire faire un habit neuf, et de me mettre ensuite à la porte. Le majordome obéit, et me dit, en me donnant mon congé, que son éminence m'aimait toujours malgré mes défauts; qu'elle avait commandé qu'on me nourrît au palais comme à l'ordinaire, et qu'enfin elle me recevrait encore parmi ses domestiques, quand elle serait persuadée que je me repentais véritablement de ma vie passée. Au lieu de me louer des bontés de ce saint cardinal, je fus assez glorieux, ou pour mieux dire assez sot pour les mépriser, et je sortis de chez lui en grondant comme si j'eusse eu un grand sujet de me plaindre, et en protestant que je n'y remettrais jamais le pied. Il semblait, en vérité, qu'il eût tort d'en user ainsi avec moi, et je croyais me venger de lui en me perdant.

CHAPITRE IX.

Il entre au service de l'ambassadeur d'Espagne. (1) Caractère de ce ministre. Nouvelles espiègleries de Guzman.

MON impertinente fierté m'empêcha long-temps de sentir la sottise que j'avais faite. Je pris plaisir d'abord à battre le pavé de Rome et à manger chez les personnes de ma connaissance; mais on se lassa bientôt de me recevoir gracieusement; on me fit maigre chère, et enfin si mauvais visage, que je n'osai plus aller dîner dans aucun endroit; ce qui justifie bien le proverbe espagnol qui dit: *Ne sois tout au plus qu'une semaine chez ton oncle ou ton cousin, qu'un mois chez ton frère, qu'un an chez ton ami; mais demeure si tu veux toute ta vie dans la maison de ton père.*

Quoique je m'aperçusse que c'était un vilain métier que celui d'aller piquer les tables, je commençai à me repentir de m'être moi-même interdit celle des pages du cardinal; mais la faute alors était irréparable, puisque dans ce temps-là son

(1) L'original dit de l'ambassadeur de France; mais j'ai suivi M. Bremont. J'ai cru comme lui qu'il valait mieux mettre Guzman chez l'ambassadeur de son pays.

éminence tomba malade et mourut. Elle laissa, par un bon testament, à tous ses domestiques, de quoi vivre honnêtement le reste de leurs jours; ce qui me mit au désespoir, ne pouvant me consoler de m'être privé, par ma déplorable conduite, de la part que j'aurais eue à sa succession. Je ne me voyais plus qu'une ressource, qui était d'offrir mes services à l'ambassadeur d'Espagne. Ce seigneur avait été un des meilleurs amis de feu mon maître, et me connaissait fort; il m'avait même témoigné de la bonne volonté dans plus d'une rencontre : si bien que je ne lui eus pas plus tôt dit que je souhaitais de m'attacher à son service, qu'il me reçut chez lui fort volontiers. Il avait souvent pris plaisir à mes reparties et aux contes qu'il m'avait entendu faire en présence du cardinal; il me regarda comme un garçon à deux mains, je veux dire comme un homme propre à devenir son bouffon et son Mercure. Il me destina dans son ame à ce dernier emploi, ainsi que tu le verras dans la suite. Il faut que je t'apprenne le caractère de ce ministre.

On l'avait choisi pour l'ambassade de Rome dans une conjoncture délicate, et dans laquelle on avait besoin d'un esprit insinuant et plein d'adresse; aussi répondait-il parfaitement bien à la confiance que le roi son maître avait en lui. Mais il avait un faible assez ordinaire aux grands hommes; il aimait un peu trop les femmes; sans cela il se serait fait estimer dans Rome plus qu'aucun autre ambassadeur. M'ayant donc jugé digne

de conduire ses intrigues amoureuses, il commença par me déclarer ses honnêtes intentions; ensuite, pour voir comment je m'y prendrais, il me fit faire quelques messages galants, dont j'eus le bonheur de m'acquitter d'une manière dont il fut très satisfait. Cet essai fut suivi de deux ou trois négociations de la même nature, mais plus difficiles, et le succès n'en fut pas moins heureux. Il n'en fallut pas davantage pour gagner sa bienveillance. Il conçut pour moi tant d'amitié, que je devins son page favori. Dès ce moment on ne jura plus dans l'hôtel de son excellence que par le seigneur Guzman. Je me mis à tailler et à rogner à ma fantaisie, et tout ce que je fis fut trouvé fort bien fait. Ma faveur naissante ne manqua pas d'exciter la jalousie des autres domestiques, et principalement des plus anciens, dont les uns m'appelaient le bouffon du maître, et les autres son agent d'amour. Néanmoins, comme les bonnes graces de l'ambassadeur ne me rendaient pas plus insolent, et que, bien loin de les desservir auprès de son excellence, je ne cherchais qu'à leur faire plaisir, ils ne me donnaient aucune marque d'inimitié. Nous vivions tous ensemble en assez bonne intelligence.

Je ne démentis point chez l'ambassadeur la réputation que je m'étais acquise dans le palais du cardinal par mes espiègleries; et, ne pouvant être dans un endroit où il s'offrît plus d'occasions de faire des pièces que chez mon nouveau maître, je ne m'y épargnai point. Il venait là des parasites

à l'heure du dîner. Nous savions bien, mes camarades et moi, les distinguer des honnêtes gens que son excellence était ravie de voir à sa table. Nous étions fort attentifs à servir ceux-ci ; mais pour les écornifleurs, dont la plupart étaient des aventuriers, nous leur en donnions de toutes les façons ; et cela divertissait infiniment l'ambassadeur. Nous laissions l'un demander inutilement à boire pendant tout un repas ; il avait beau nous faire des signes, nous feignions de ne les pas entendre : nous versions à l'autre de petits coups, encore était-ce dans des verres faits de façon que la moitié de la liqueur qu'il y avait dedans y restait ; ce qui ne faisait qu'irriter sa soif : nous faisions boire chaud à un autre, ou bien nous ne lui présentions que de l'eau rougie. S'il arrivait qu'on servît à quelqu'un de ces messieurs un bon morceau, nous lui changions si promptement d'assiette, que nous ne lui donnions pas le temps de le manger. En un mot, nous tâchions de les écarter de la table de son excellence, et nous étions quelquefois assez heureux pour en venir à bout.

Parmi ces aventuriers que le fumet de notre cuisine attirait au logis, il en venait un que les bords de la Tamise avaient vu naître, et qui surpassait tous les autres en effronterie. Il se disait parent de l'ambassadeur, quoiqu'il n'eût point du tout les manières d'un homme de qualité. Il s'était produit lui-même par sa hardiesse; et, malgré l'accueil glacé que son excellence lui faisait, il ne laissait pas de venir assidûment manger chez

elle. Le fatigant mortel ! il n'y avait que pour lui à parler, et tous les jours il ne faisait que vanter sa nation : tantôt il louait la politesse des Anglais, leur bonne foi dans leur commerce, et leur désintéressement dans les services qu'ils rendaient aux étrangers ; tantôt il s'étendait sur leur sobriété et sur leur délicatesse en fait de religion ; une autre fois il les appelait les premiers peuples de la terre pour avoir de la constance et pour être fidèles, particulièrement à leurs rois. Les dames anglaises n'étaient pas oubliées dans ses éloges : il disait que toutes les femmes pouvaient passer pour des Lucrèces, et toutes les filles pour des vestales. Je ne finirais point si je voulais répéter toutes les louanges qu'il prodiguait aux personnes de son pays. Enfin il fatiguait toute la compagnie de ses sots discours, et principalement mon maître, qui, n'y pouvant plus tenir, me dit un soir en langue castillane, que l'Anglais n'entendait pas : *Ah ! que ce fou m'ennuie !*

Ces paroles de l'ambassadeur ne frappèrent pas en vain les oreilles d'un page qui n'était ni sot ni sourd. Je me tins pour dit qu'il fallait absolument nous débarrasser d'un si fastidieux personnage. Pour cet effet, je m'attachai à le servir à table. Dès qu'il demandait à boire, ce qui lui arrivait presque à chaque moment, je lui versais dans un grand verre et jusqu'aux bords d'un vin qui avait de la force, et qui ne tarda guère à l'étourdir. Sitôt que je m'en aperçus à ses discours, je liai avec un cordon de soie une de ses jambes à la

chaise sur laquelle il était assis, sans qu'aucun des convives prît garde à mon action. À la fin du souper, l'ambassadeur se leva, et toute la compagnie suivit son exemple; mais quand mon Anglais voulut faire la même chose, il tomba si rudement avec sa chaise, qu'il se cassa le nez et les mâchoires. Je défis subtilement le cordon en faisant semblant de l'aider à se relever. Néanmoins, malgré tout le vin qu'il avait bu, il remarqua que tout le monde riait à ses dépens; et, se doutant bien de la cause de sa chute, il sortit fort en colère et ne revint plus au logis; ce qui fit un extrême plaisir à son excellence.

Nous étant ainsi défaits de cet écornifleur, nous entreprîmes, mes camarades et moi, de chasser aussi tous les autres; mais nous en trouvâmes quelques uns qui nous donnèrent bien de la peine, entre autres un certain spadassin espagnol qui se disait gentilhomme de Cordoue. Il vint un jour saluer son excellence, dans le temps qu'elle allait se mettre à table pour dîner, en lui disant qu'il était dans le besoin, et que la nécessité l'obligeait à lui découvrir sa situation. Mon maître, comprenant fort bien ce que cela signifiait, tira de sa poche une bourse où il y avait quelques pistoles, et qu'il lui donna sans l'ouvrir; après quoi il lui fit une inclination de tête, et lui tourna le dos; mais le Cordouan, bien loin de se retirer, le suivit pas à pas, en lui parlant des occasions périlleuses où il s'était trouvé, et fut assez effronté pour se mettre à table auprès de lui. Ne vous offensez pas

de la liberté que je prends, dit-il à son excellence; quand je ne serais pas un bon gentilhomme, il suffit d'être soldat pour mériter l'honneur de manger avec des princes. D'ailleurs, ajouta-t-il, la table d'un seigneur de votre caractère doit être ouverte aux officiers dont les services n'ont point encore été récompensés.

En achevant ces paroles, il se jeta sur un plat avec avidité; il mangea comme un affamé qu'il était; ensuite, me regardant, car c'était moi qui devais le servir, il me fit signe cinq ou six fois de lui donner à boire. Malheureusement pour mon gentilhomme, au lieu d'obéir à ses signes, je feignis de ne m'en apercevoir nullement; et pendant ce temps-là il ne buvait point. S'il crut d'abord que je n'en usais de la sorte avec lui que par négligence ou par bêtise, il ne fut pas long-temps dans cette erreur; et voyant bien qu'il y avait de la malice dans mon fait: Page, me dit-il à haute voix, vous a-t-on ordonné de me laisser mourir de soif? Là-dessus mon maître, qui n'avait pas peu d'envie de rire de la scène que je lui donnais, me fit signe de la tête de servir cet aventurier; ce que je fis, Dieu sait de quelle façon. Je lui présentai un verre des plus petits, et je fus même assez cruel pour ne le remplir pas tout-à-fait.

Dans le temps que je venais de lui donner à boire, et que je reportais la soucoupe sur le buffet, il entra dans la salle deux autres parasites que je connaissais pour les avoir vus à la table de l'ambassadeur. Dès qu'ils remarquèrent que les

places étaient prises, ils s'attachèrent à considérer les convives, et particulièrement notre prétendu noble de Cordoue; et il me parut, à l'air dont ils le regardèrent, qu'ils avaient du mépris pour lui. Entraîné par un mouvement de curiosité, je m'approchai de ces nouveaux personnages, et je leur demandai si ce gentilhomme, qu'ils semblaient examiner avec attention, était de leur connaissance. Bon, me répondit l'un des deux, vous nous faites rire avec votre gentilhomme. Apprenez que ce galant qui occupe à cette table la place d'un honnête homme, et que vous croyez d'un sang noble, est fils d'un père qui m'a souvent fait des bottines, et qui tient boutique auprès de l'église cathédrale de Cordoue. Si je le rencontre en mon chemin, dit l'autre à son tour, je pourrai bien lui dire deux mots. En parlant de cette manière, ces fanfarons retroussèrent fièrement leurs moustaches, relevèrent des plumes de coq qu'ils avaient sur leurs chapeaux, et gagnèrent la cour, où ils s'arrêtèrent pour se consulter sur le parti qu'ils prendraient. Je les y laissai quelque temps; puis courant les rejoindre : Messieurs, leur dis-je, ce gentilhomme que vous méprisez tant assure que vous êtes des gens de rien. Il vous trouve, dit-il, bien hardis d'oser vous présenter ici. Si vous voulez attendre qu'il ait dîné, il viendra vous en dire davantage. Il n'a qu'à venir, s'écrièrent-ils tous deux ensemble! nous lui apprendrons qui nous sommes. Les ayant animés l'un et l'autre contre l'officier de Cordoue, je revins à

celui-ci : Monsieur, lui dis-je à l'oreille, mais d'un ton si bas que tout le monde m'entendit, il y a dans la cour deux gentilshommes qui seraient bien aises de vous entretenir un moment. Qu'ils prennent patience, me répondit-il; je ne quitterai point son excellence pendant qu'elle sera à table. Ils soutiennent, repris-je, que vous vous donnez faussement pour un cavalier de noble race, et que vous n'êtes que le fils d'un cordonnier. Vive Dieu, s'écria-t-il d'un air furieux! se peut-il qu'il y ait sur la terre des gens assez las de vivre pour oser tenir de semblables discours d'un homme tel que moi! Où sont ces faquins, poursuivit-il en se levant? où sont-ils? Je veux pour le moins leur couper les oreilles. Vous n'avez, lui dis-je, qu'à me suivre, je vais vous mettre aux mains avec eux. A ces mots, je le pris par le bras et l'emmenai hors de la salle, quoiqu'il n'eût aucune envie d'en sortir.

Aussitôt l'ambassadeur et sa compagnie coururent aux fenêtres qui ouvraient sur la cour, pour voir de quelle façon se terminerait la querelle que je venais de faire naître entre ces trois faux braves. Messieurs, dis-je aux deux qui se promenaient dans la cour, voici ce gentilhomme dont le père, si l'on veut vous en croire, est un cordonnier cordouan. Qu'il rende grace, s'écrièrent-ils, au respect que nous devons à cet hôtel, que nous regardons comme la maison du roi d'Espagne. Voyant que l'officier de Cordoue était si effrayé qu'il n'avait pas même la force de leur

répondre, je portai pour lui la parole : Messieurs, leur dis-je, il va sortir tout à l'heure si vous le souhaitez, et vous viderez votre différent dans la rue. Non, non, me repartirent-ils en se retirant avec un peu de précipitation, nous nous rencontrerons ailleurs. Leur retraite réveilla le courage de mon gentilhomme, qui les traita de poltrons. Il sortit un moment après eux, mais il prit un chemin opposé au leur.

Une si ridicule aventure divertit infiniment l'ambassadeur et ses convives, qui se remirent à table en disant mille choses plaisantes aux dépens de nos trois aventuriers. Après le dîner, chacun prit son parti et se retira, pendant que son excellence entra dans son cabinet pour y faire la sieste.

CHAPITRE X.

De la pièce que fit Guzman à un capitaine et à un avocat qui vinrent un jour dîner chez l'ambassadeur, sans y avoir été invités.

Rien ne faisait plus de plaisir à mon maître que de voir d'honnêtes gens à sa table; il y souffrait même volontiers des parasites, pourvu qu'ils payassent leur écot par quelques bons mots; mais il n'aimait pas que ces derniers vinssent manger chez lui lorsqu'il régalait des personnes de considération.

Cela étant, tu t'imagines bien qu'un jour, qu'il donnait à dîner à l'ambassadeur de France et à plusieurs autres seigneurs, il ne vit pas sans peine arriver deux écumeurs de table : c'était un capitaine et un avocat, qui ne manquaient pas de mérite chacun dans sa profession; mais ils ne savaient parler que de leur métier, ce qui les rendait l'un et l'autre fort ennuyeux.

Notre ambassadeur n'était pas capable de leur faire un mauvais compliment. Il se contenta de prendre un air chagrin; ce qui me fit connaître qu'il ne voyait qu'à regret ces deux personnages. S'ils s'aperçurent de la mauvaise humeur de son excellence, du moins ils n'en témoignèrent rien. Il est vrai qu'ils avaient trop bonne opinion d'eux-mêmes pour s'en croire la cause; aussi, bien loin de s'en aller après avoir salué l'ambassadeur, ils demeurèrent et se mêlèrent parmi les autres. Mon maître, dans l'ame de qui je lisais, me regarda, et je n'eus pas besoin d'un second coup d'œil pour deviner sa pensée. Je compris qu'il exigeait de moi que je divertisse la compagnie aux dépens du capitaine et de l'avocat. J'en formai dans le moment la résolution, et le moyen en fut bientôt imaginé.

Il faut observer que l'avocat, homme grave et froid, avait une moustache dont il paraissait idolâtre. Il n'osait rire, de peur de lui faire perdre l'équilibre, et il la regardait souvent dans un petit miroir qu'il tirait de sa poche avec son mouchoir, dont il faisait semblant de se servir pour se

moucher. Ayant fait cette remarque, j'attendis que l'on fût au fruit, parceque c'est alors que la joie règne dans les repas : comme en effet, toute la compagnie se mit en train, et la conversation devint si enjouée, que je ne pouvais avoir une occasion plus favorable d'exécuter ce que j'avais projeté. Je m'approchai du capitaine, et lui dis à l'oreille quelque chose qui le fit rire. Il crut devoir me répondre sur le même ton, et il m'obligea de baisser la tête pour l'entendre. Je lui répliquai, il me repartit, et toujours en nous entretenant tout bas. Enfin, quand je jugeai qu'il en était temps, j'élevai la voix en disant d'un air sérieux, et comme si c'eût été une suite de notre entretien : Je suis votre valet, seigneur capitaine ; je n'en ferai rien, je vous jure. Le respect que j'ai pour M. l'avocat ne me permet pas de prendre une pareille liberté.

Qu'y a-t-il donc, Guzman, s'écria mon maître ? Ma foi, monseigneur, lui répondis-je, c'est à M. le capitaine à vous le dire; cela lui convient beaucoup mieux qu'à moi. Il vient de tirer sur la barbe de M. l'avocat, et il me presse de divertir la compagnie, en adoptant les traits railleurs qui lui sont échappés. Mais encore, dit l'ambassadeur de France, apprends-nous quelles sont ces plaisanteries. Puisque vous me le commandez, mon maître et vous, repris-je, il faut que j'obéisse à vos excellences. M. le capitaine en veut à la moustache de M. l'avocat, lequel, dit-il, a grand soin de la teindre tous les matins, afin

qu'on ne s'aperçoive pas qu'elle commence à blanchir, et ne dort jamais que sur le dos, de peur de lui faire prendre un mauvais pli. En un mot, il y a un quart-d'heure qu'il fait des railleries assez piquantes de M. le docteur en droit, et qu'il me presse de vous en divertir, en vous les disant comme si elles venaient de mon cru. Mais ce n'est point à un garçon de ma sorte à se jouer à un personnage tel que M. l'avocat.

Le capitaine se mit à rire en m'entendant parler dans ces termes, au lieu de me démentir pour se justifier, et toute la compagnie suivit son exemple, sans savoir si je mentais ou si je disais la vérité. Le docteur en droit demeura quelques moments incertain de la manière dont il devait prendre la chose; mais il ne put tenir contre les ris immodérés du capitaine; et l'apostrophant d'un ton qui marquait sa colère: Fanfaron, lui dit-il, vous avez bonne grace vraiment de vous moquer de mon âge, vous qui vous vantez d'avoir été avec Charles-Quint au siège de Tunis. Apprenez, monsieur le mauvais plaisant, que je ne fais point de comparaison avec un homme de votre trempe. Tout beau, M. l'avocat, interrompit le capitaine en prenant son sérieux, vous oubliez devant quels seigneurs nous sommes ici. Si je n'étais pas plus raisonnable que vous..... Comment plus raisonnable, interrompit à son tour le docteur en se levant de table d'un air furieux, c'est vous qui êtes le plus grand fou qu'il y ait au monde. Le capitaine, qui commençait à

perdre patience, n'aurait pas manqué de répliquer à l'avocat, en lui jetant peut-être une assiette au visage, si les deux excellences ne les eussent empêchés d'en venir aux voies de fait. On apaisa donc peu à peu ces deux ennemis, et depuis ce temps-là nous ne les revîmes plus. C'est de cette façon que j'écartai de notre hôtel ces deux parasites ; ce qui fut très agréable à mon maître.

CHAPITRE XI.

L'ambassadeur devient amoureux d'une dame romaine. Guzman entreprend de servir son amour. Succès de cette galante entreprise.

Je t'ai déjà dit que le seul défaut de l'ambassadeur était d'avoir le cœur un peu trop tendre, ou pour mieux dire libertin. Il avait vu, je ne sais dans quelle occasion, la femme d'un chevalier romain, et il en était devenu passionnément amoureux. Il avait déjà mis à ses trousses une vieille des plus stylées à séduire les jeunes dames ; mais cette agente, tout habile qu'elle était, n'avait encore fait que des démarches inutiles. Il en était au désespoir. Il m'ouvrit son cœur un jour, et me dit qu'il s'étonnait de la résistance de Fabia, d'autant plus que cette dame, à la fleur de son

âge, se voyait pour mari un vieillard désagréable et plein d'infirmités.

Le but de cette confidence était de m'engager à me mêler de cette intrigue ; ce qui ne fut pas difficile à faire. Je me chargeai donc de l'honorable emploi que mon maître me donna, et je lui fis concevoir les plus flatteuses espérances, en lui apprenant que j'étais en liaison particulière avec la suivante de sa dame. Il m'embrassa de joie quand je lui eus dit cette circonstance, et il demeura persuadé que, nous ayant dans ses intérêts la soubrette et moi, il obtiendrait tôt ou tard par notre secours l'accomplissement de ses désirs.

Dès le premier entretien que j'eus avec Nicoleta, c'était le nom de la suivante, je la disposai à rendre service à mon patron. Effectivement, elle n'épargna rien pour le bien mettre dans l'esprit de sa maîtresse, saisissant toutes les occasions de le louer, et de parler au désavantage du mari. Néanmoins, après avoir perdu plusieurs jours à tenter la vertu de Fabia par tous les discours les plus capables de l'ébranler, elle commençait à désespérer de la vaincre, lorsqu'un matin cette dame, prenant tout à coup un visage riant, lui dit : Ma chère Nicoleta, il faut que je te découvre le fond de mon ame ; c'est trop dissimuler avec une fille aussi dévouée que tu l'es à tous mes sentiments. Apprends que l'ambassadeur d'Espagne me paraît l'homme du monde le plus digne d'être aimé d'une femme de qualité. Je ne puis plus long-temps le maltraiter. Mais tu me connais ; tu

sais que je suis esclave de ma réputation. Cherche quelque moyen de concilier avec ma délicatesse le penchant que j'ai pour lui ; et si tu m'en trouves un qui me satisfasse, je ne ferai plus difficulté de me rendre à la passion de cet aimable seigneur. Je te permets de ne rien celer à Guzman, et même de me l'amener, s'il est possible, dès cette nuit. Tu l'introduiras en secret dans cette maison, et je pourrai l'entretenir impunément.

Nicoleta, transportée de joie de voir sa maîtresse dans la disposition où elle paraissait être, embrassa ses genoux, lui baisa les mains, et fit devant elle mille folies qui marquaient son ravissement. Ensuite, pour mieux l'affermir dans sa résolution, elle se mit à lui vanter les bonnes qualités de l'ambassadeur, et elle finit en l'assurant que nous conduirions si prudemment cette intrigue, qu'aucune personne dans Rome n'en aurait le moindre soupçon. Sur cette assurance, Fabia dit à sa suivante qu'elle s'abandonnait entièrement à son zèle et à son adresse.

Là-dessus Nicoleta vint me trouver, et, comme une fille que l'excès de sa joie rendait presque folle, elle me jeta les bras au cou en s'écriant : Mon ami, mon cher ami, paye-moi l'agréable nouvelle que j'ai à t'annoncer : ma maîtresse ne résiste plus ; elle veut rendre ton maître le plus heureux de tous les hommes. Je fus si charmé d'entendre ces paroles, auxquelles je ne m'attendais nullement, que, ne me possédant plus à mon tour, je pris Nicoleta par la main, et la me-

nai comme en triomphe après une victoire dans le cabinet de mon maître, où nous commençâmes tous trois à célébrer joyeusement la métamorphose de Fabia. Son excellence tira de sa poche une petite bourse pleine de pistoles d'Espagne, et en fit présent à la soubrette, qui la reçut de bon cœur, après avoir fait quelques façons, ainsi que cela se pratique en pareil cas.

Cette officieuse agente s'étant ensuite retirée, non sans m'avoir auparavant bien instruit de l'endroit où il fallait que je me trouvasse cette nuit, et de l'heure à laquelle je m'y devais rendre pour pouvoir entrer dans la maison de Fabia, me laissa seul avec l'ambassadeur. Nous passâmes l'après-dîner, lui à me conter où il avait vu cette dame, et moi à le féliciter d'avoir fait une si belle connaissance. Dès que la nuit fut venue je courus à l'endroit où l'on m'avait donné rendez-vous, et j'y attendis l'heure marquée; mais cette soubrette ne parut que pour me dire que sa maîtresse ne pouvait me parler cette nuit; et il en fut ainsi des trois ou quatre autres suivantes. Nous ne tirâmes pas, le patron et moi, un fort bon augure de cela; néanmoins nous ne perdîmes point toute espérance, et une nuit enfin il arriva que la confidente me dit, par une petite fenêtre basse, que dans quelques moments elle m'introduirait dans la maison.

Il faut observer que j'étais dans une ruelle toute remplie de boue, et où j'aurais inutilement cherché à me mettre à couvert d'une grosse pluie qui tombait et qui perça bientôt mes habits.

Je l'essuyai pendant deux heures avec une patience que je n'aurais pas eue, si je n'eusse été là que pour mon compte; mais j'avais pour mon maître un zèle à l'épreuve de tout. J'étais donc mouillé comme un canard, lorsque je m'entendis appeler par Nicoleta; je la joignis promptement, et elle me fit entrer par une petite porte qui fut refermée aussi doucement qu'elle avait été ouverte. Guzman, me dit la suivante, je vais avertir Fabia, qui va descendre pour te parler. La voix de ma bien-aimée me valut un fagot pour me sécher. Je ne sentais plus que le plaisir de toucher à l'heureux instant de voir la dame dont l'ambassadeur était épris, et je goûtais par avance la joie que j'aurais à rapporter à ce seigneur ce qui se serait passé entre elle et moi. Fabia vint en effet peu de temps après avec sa soubrette, à qui elle dit : Nicoleta, tandis que je m'entretiendrai ici avec le seigneur Guzman, remontez dans la chambre de mon mari; observez-le bien; et si par hasard il s'avise de me demander, revenez vite m'en donner avis.

Je ne dirai pas si je trouvai Fabia belle ou laide, car elle avait jugé à propos de me recevoir sans lumière, de sorte que nous étions dans une obscurité qui ne nous permettait pas seulement de nous discerner. Cette dame, baissant la voix, commença par s'informer de l'état de ma santé, comme si elle y eût pris un fort grand intérêt. De mon côté je fis la même chose; mais j'ajoutai à ce que je lui dis un beau compliment de ma façon, comme de la part de mon maître, que je lui pei-

gnis brûlant d'amour pour elle. Cependant, quoique mon discours fût très pathétique, elle y fit, à ce qu'il me sembla, fort peu d'attention, puisque m'interrompant dans l'endroit le plus propre à l'attendrir : Seigneur Guzman, me dit-elle, pardonnez, je vous prie, si je ne vous écoute pas de la manière que vous le souhaiteriez; mais je tremble; et, dans la crainte qui trouble mes esprits, je m'imagine que mon époux a ici des espions qui nous écoutent. Marchez tout droit devant vous, poursuivit-elle en parlant encore plus bas; vous allez entrer dans une salle où je vous conjure de m'attendre : je vais faire un tour dans la maison pour me rassurer; je ne tarderai pas à venir vous rejoindre. Ne faites point de bruit.

J'ajoutai foi à ces paroles de Fabia. Je m'avance à tâtons, comme un Colin-Maillard; mais, au lieu de trouver une salle, je sens que je traverse une cour dont le pavé est si sale et si glissant, qu'après avoir fait quelques pas, je tombe dans un tas de boue, d'où voulant me relever, je vais donner si rudement de la tête contre un mur que je rencontre devant moi, que je demeurai près d'un quart d'heure tout étourdi. Néanmoins, m'étant un peu remis de ce coup terrible, je cherchai le long du mur la prétendue salle dont on m'avait parlé, et je crus enfin y entrer en passant par une petite porte ouverte que je trouvai sous main ; autre erreur: me voilà, s'il vous plaît, dans une arrière-cour fort étroite, et qui n'avait pas deux toises de longueur. Pour comble de misère, la

pluie continuait toujours de la même force, et, tombant dans cette arrière-cour par deux gouttières, elle l'avait inondée de façon, que je me sentis dans l'eau jusqu'aux jarrets. Je reculai aussitôt pour me tirer de là en regagnant la porte; mais elle n'était plus ouverte; soit que le vent l'eût fermée, soit que quelqu'un qui me suivait de près, ce qui est plus vraisemblable, l'eût poussée pour m'enfermer dans ce marais. Je fus donc obligé de me résoudre à passer la nuit dans l'arrière-cour, où, quand je voulais m'éloigner d'une gouttière qui m'incommodait, je me trouvais sous l'autre : je ne faisais que fuir Carybde pour tomber dans Scylla. O nuit aussi cruelle pour moi que celles de la cuve et du bernement!

Tout désagréable pourtant qu'il m'était de me voir dans l'eau, et de me sentir arroser la tête, sans que je pusse m'en défendre, les réflexions que je faisais sur les suites fâcheuses qu'aurait peut-être cette aventure ne m'affligeaient pas moins que ma situation présente. Misérable Guzman, disais-je, tu te vois donc pris au trébuchet! Le mari de Fabia ne manquera pas de te demander demain ce que tu es venu faire dans sa maison. Que répondre à cela? Si tu dis la vérité, pour la première fois de ta vie que tu l'auras dite, tu rendras ton maître avec toi la fable de Rome. Quelle réponse feras-tu donc? Il faudra que tu dises que c'est Nicoleta qui t'y a fait entrer, et que tu as promis de l'épouser: si l'on veut t'obliger à tenir ta parole, tu sauteras le fossé; il vaut encore mieux

que ce malheur t'arrive, que de te faire disloquer les os dans les tourments qu'on te ferait souffrir pour te faire parler. Mais qui sait si l'on se contentera de te donner la question : peut-être qu'on n'en fera pas à deux fois, et qu'on m'enterrera dans ce vilain cimetière. Je dois tout craindre d'un mari italien.

Je fus agité de ces affreuses imaginations jusqu'à la pointe du jour : alors je crus entendre que l'on ouvrait doucement la porte de l'arrière-cour; et je m'en réjouis d'abord, dans la pensée que c'était la soubrette ou sa maîtresse qui venaient par pitié me tirer de ma prison ; mais c'est à quoi l'une et l'autre songeaient le moins. Véritablement la porte n'était plus fermée, et de quelque côté que je tournasse la vue, je n'apercevais personne. Je me retrouvai dans la cour que j'avais traversée la nuit ; et ayant ouvert une petite porte qui n'était que poussée, je me vis dans la rue, ou plutôt dans la même ruelle où la soubrette m'avait donné rendez-vous : je reconnus aussi la fenêtre par où elle m'avait parlé ; et me représentant alors toute la supercherie qu'on m'avait faite, je remerciai le ciel de n'avoir pas été plus maltraité. Je retournai promptement vers notre hôtel ; je gagnai mon appartement, où m'étant mis nu comme la main, je me jetai sur mon lit, après m'être enveloppé dans mes couvertures, pour rappeler la chaleur que l'humidité de mes habits m'avait ôtée.

CHAPITRE XII.

De l'aventure du cochon, et quelle en fut la suite.

J'ÉTAIS dans une trop grande agitation pour prendre quelque repos; et, ne pouvant dormir, je me mis à rêver à l'aventure qui venait de m'arriver. Je la regardai comme un trait de vengeance de Fabia. Je jugeai que cette dame avait de la vertu, et que, pour le faire connaître à l'ambassadeur, elle avait jugé à propos de recevoir ainsi son envoyé. Mais ce qui me mortifiait plus que tout le reste, c'est que je voyais dans cet évènement de quoi donner à tout le monde occasion de rire à mes dépens. J'étais aussi fort en peine de savoir de quelle façon je tournerais la chose à mon maître quand il faudrait la lui conter; car je ne doutais pas que tôt ou tard elle ne vînt à sa connaissance.

Lorsque je me fus un peu réchauffé dans mes couvertures, je me revêtis d'un autre habit aussi propre que celui qui avait été si bien ajusté par la pluie, et je me mis en état de me présenter devant l'ambassadeur, comme s'il ne me fût rien arrivé. J'attendis qu'il me demandât, ce qu'il ne manqua pas de faire sur la fin de son dîner. Il me fit entrer avec lui dans son cabinet, où il me

dit : Pourquoi donc, Guzman, ne vous ai-je point vu ce matin ? Je croyais que vous me viendriez rendre compte de ce que vous avez fait cette nuit chez Fabia. Il faut que vous ayez de mauvaises nouvelles à m'apprendre. Monseigneur, lui répondis-je, il est vrai que je n'en ai pas de trop bonnes à vous annoncer. Je ne sais ce que je dois penser de Fabia. J'ai passé la nuit dans la rue, sans avoir entendu parler de cette dame, ni même de sa suivante. Plût au ciel que vous n'eussiez jamais conçu le dessein que vous avez formé. D'où vient, me répliqua-t-il ? vous vous découragez bien facilement ; peut-être quelque contre-temps n'aura pas permis à Fabia de faire ce qu'elle avait résolu, ni même à sa soubrette de vous en avertir : quoi qu'il en soit, ne vous rebutez point, et retournez dès cette nuit au même endroit où vous avez inutilement attendu Nicoleta.

Je promis à mon maître de n'y pas manquer ; et je ne fus pas sitôt sorti de son cabinet, qu'un de nos valets d'écurie vint à moi, et me remit un billet de la part, me dit-il, d'une dame qui l'avait prié de me le faire tenir. C'était la soubrette. Elle me mandait qu'elle était fort surprise que j'eusse négligé dans la matinée de l'informer de ce qui s'était passé la nuit entre sa maîtresse et moi ; que, pour réparer ma faute, je n'avais qu'à l'aller trouver vers le soir dans la ruelle derrière la maison de Fabia, et que, par la fenêtre basse que je connaissais, nous aurions ensemble une petite conversation. Ce billet ranima mon courage. Je me

rendis sur les six heures du soir dans la ruelle, qui, comme on l'a déjà dit, était fort étroite, et où il y avait par-tout un pied de boue.

La suivante m'attendait à la fenêtre, et d'abord elle me fit de grands reproches, qui se changèrent ensuite en compliments de condoléance, quand je lui fis un fidèle récit de ce qui m'était arrivé. Elle me parut extrêmement surprise du tour que sa maîtresse m'avait joué; et quoique je fusse en garde contre ses discours, elle ne laissa pas de me persuader qu'elle n'y avait aucune part.

Il faut observer que pendant notre entretien, pour tenir une contenance plus galante, j'avais le cou alongé, les jambes ouvertes, et c'était, comme tu vas l'entendre, me prêter au nouveau malheur que me préparait ma mauvaise fortune. Il y avait à un des bouts de la ruelle une écurie d'où il sortit tout à coup un cochon des plus gros, qu'on venait d'en chasser à coups de bâton. Cet animal irrité, ainsi qu'un taureau furieux à qui l'on a ouvert la barrière, enfila la venelle de mon côté, et, me passant entre les jambes, m'enleva de terre, et m'emporta sur son dos en grognant d'une manière épouvantable. J'embrassai le cou de la bête; et me tenant à ses soies le mieux qu'il m'était possible, de peur de me casser un bras ou une jambe contre le mur, ou bien de tomber dans la boue, j'espérais me tirer d'affaire assez heureusement; mais mon coursier trompa mon attente. Se sentant serrer le cou, il secoua si rudement la tête pour se délivrer de ce qui l'incommodait,



Il me jetta justement dans l'endroit de la ruelle le plus bourbeux.

qu'il me jeta justement dans l'endroit de la ruelle le plus bourbeux : c'était à l'entrée du côté de la place Navonne. Il y a toujours là du monde, et il y en avait alors plus qu'à l'ordinaire.

Quel spectacle, particulièrement pour la canaille, de me voir sortir de la ruelle couvert de boue depuis la tête jusqu'aux pieds ! On entendit bientôt dans la place des cris et des huées, et dans un moment je fus entouré d'une infinité de toutes sortes de gens qui commencèrent à m'insulter par mille mauvaises plaisanteries, que je dévorai, tant j'étais accablé de honte et de confusion. Je ne songeais uniquement qu'à découvrir quelque maison où je pusse me cacher, et en ayant remarqué une qui parut m'offrir l'asile que je cherchais, je me hâtai de m'y rendre. J'entrai dedans, et fermai brusquement la porte au nez des marauds qui me poursuivaient. Ceux-ci aussitôt se mirent à crier aux personnes du logis de me faire sortir : et l'on eût dit, en les voyant si ardents à me persécuter, que j'avais commis quelque crime digne d'un châtiment exemplaire.

Pour comble d'infortune, le maître de la maison où je m'étais sauvé ne se trouva pas disposé à prendre mon parti contre une populace insolente. Comme c'était un vieux jaloux à qui tout faisait ombrage, il alla s'imaginer que l'état effroyable où j'étais pouvait être une ruse dont je me servais pour m'introduire impunément chez lui, et faire un amoureux message. Cette ridicule vision fut cause qu'il vint fondre sur moi avec tous ses do-

mestiques, qui me mirent dehors à grands coups de poing et de pied au cul. Me voilà donc une seconde fois livré à mes railleurs impitoyables, qui, courant après moi à mesure que je m'éloignais d'eux, renouvelèrent leurs railleries et leurs injures. Je ne savais plus à quel saint me vouer, lorsque le ciel, pour ma consolation, me fit rencontrer un jeune Espagnol qui vint m'offrir ses services et ceux de trois ou quatre Italiens qui l'accompagnaient. Avec ce secours, dont j'avais grand besoin, je me dérobai à mes persécuteurs ; tandis que l'Espagnol et ses compagnons les écartaient à coups de plat d'épée, je m'avançais à toutes jambes vers notre hôtel, méprisant les coups de dents que je recevais dans les rues de tous les petits chiens qui se mettaient à mes trousses.

J'arrivai pourtant au logis sain et sauf, à quelques meurtrissures près. J'eus le bonheur de parvenir jusqu'à ma chambre sans avoir rencontré personne; mais j'eus beau fouiller dans toutes mes poches, je n'y trouvai point ma clef. Je jugeai qu'en tirant mon mouchoir pour m'essuyer le visage je l'avais laissé tomber dans la maudite maison où je m'étais réfugié si mal à propos. Ah, misérable, me dis-je alors à moi-même! que te sert-il d'être sorti d'un affreux embarras, si tu n'en peux cacher la connaissance aux domestiques de l'ambassadeur? Si quelqu'un t'aperçoit dans l'équipage où tu es, il ira le dire aux autres, et

voilà des risées sur ton compte pour plus de deux mois.

Après avoir long-temps pensé à ce que je devais faire, je me déterminai à implorer l'assistance d'un de mes camarades dont la chambre était voisine de la mienne, et qui, s'il n'était pas de mes amis, faisait du moins semblant de l'être. J'allai frapper à sa porte. Il ouvrit; et, me voyant si bien ajusté, il fit, sans pouvoir s'en défendre, quelques éclats de rire, qu'il me fallut essuyer patiemment. Mon ami, lui dis-je, quand vous serez las de vous épanouir la rate, je vous prierai de m'aller chercher un serrurier pour ouvrir ma chambre. J'y cours, me répondit-il; mais contente auparavant ma curiosité; conte-moi l'accident qui t'est arrivé; je te promets de garder le secret. Pour me débarrasser d'un homme si curieux, je lui fis un détail où il n'y avait pas un mot de vrai. Après cela, je le pressai de me rendre le service que j'attendais de lui. Ce ne fut pas sans répugnance qu'il me laissa dans sa chambre, tant il appréhendait que je ne gâtasse ses meubles. Il m'obligea même de lui jurer, tout fatigué que j'étais, que je ne m'en approcherais point, et que je demeurerais debout jusqu'à son retour. Par bonheur pour moi il revint assez promptement avec un serrurier qui ouvrit ma chambre, où, sans perdre de temps, je changeai d'habit et de linge, après m'être bien lavé les mains et le visage.

A peine eus-je changé de décoration, que l'on

me vînt avertir que l'ambassadeur voulait me parler. Il savait déjà l'histoire du cochon. Il y a toujours, dans les grandes maisons, des domestiques qui, pour faire leur cour à leurs maîtres, vont leur rapporter tout ce que les autres ont fait. Mais il n'avait appris mon aventure que très imparfaitement ; aussi me demanda-t-il d'abord de quelle façon la chose s'était passée, et si ce n'était point une insulte que m'eût fait faire le mari de Fabia. Je fus ravi qu'il me donnât lui-même une si belle occasion de composer une fable. Je lui dis que deux grands laquais m'ayant vu parler dans la ruelle à Nicoleta s'étaient avisés de me vouloir railler là-dessus; que je leur avais répondu, et qu'insensiblement nous en étions venus des paroles aux actions; que, selon toutes les apparences, j'en aurais tué un, si, heureusement pour lui, un cochon, sortant de la ruelle avec furie, n'eût passé entre nous et ne m'eût fait tomber dans la boue; et qu'enfin, m'étant relevé sur-le-champ pour continuer le combat, j'avais vu mes ennemis prendre lâchement la fuite.

Monseigneur fut la dupe de mon récit fanfaron; mais si je lui en donnai à garder ce soir-là, dès le lendemain matin, en récompense, il apprit la vérité. Je m'en aperçus bien au dîner : il me lança quelques traits railleurs sur mon combat contre les deux grands laquais, et m'appela le paladin au cochon. J'aurais ri tout le premier de ses plaisanteries, s'il me les eût faites en particulier; mais c'était en présence des autres domestiques, qui

tous étaient charmés de m'entendre ainsi turlupiner par mon maître, et qui jugeaient bien par-là que je ne serais pas long-temps son favori.

Ce qu'il y eut encore de plus fâcheux pour moi, c'est qu'un des amis de l'ambassadeur, et par conséquent un de mes ennemis, vint lui faire visite peu de jours après, et dit à son excellence qu'il avait quelque chose de très important à lui communiquer. Mon maître demanda de quoi il s'agissait, et alors son ami lui parla dans ces termes, ou du moins dans d'autres équivalents : « L'intérêt que je prends à tout ce qui vous regarde ne me permet pas de vous laisser ignorer un bruit qui se répand dans Rome, et qui blesse votre réputation. Guzman, dont la conduite est fort mauvaise, passe pour le ministre de vos plaisirs : on ne s'entretient par-tout que de l'aventure du cochon ; et si l'on en veut croire la médisance, c'est en ménageant pour vous les bonnes graces d'une dame que l'officieux Guzman a servi de jouet à la populace. »

Ces paroles firent toute l'impression qu'elles pouvaient faire sur l'esprit d'un homme tel que mon maître, qui savait bien toutes les mesures qu'une personne de son caractère avait à garder, tant pour son honneur que pour celui de son prince. Dès ce moment il résolut de se défaire de moi. Il n'en témoigna rien ; mais quoiqu'il affectât de vivre avec moi comme à son ordinaire, je le connaissais trop pour ne pas m'apercevoir de sa

dissimulation et de la face nouvelle que mes affaires prenaient auprès de lui.

Le carême, qui arriva dans ce temps-là, lui fournit un beau prétexte pour commencer à exécuter le dessein qu'il avait de me donner honnêtement mon congé. Il me dit qu'il avait envie de se retirer du commerce des femmes, et de mener une vie plus réglée. Je t'avouerai même, ajouta-t-il, que je ne suis plus follement épris de Fabia. La raison m'est revenue; je reconnais que j'ai le plus grand tort du monde d'avoir jeté les yeux sur cette dame. Son époux est un des premiers cavaliers de Rome, et je me reprocherai toute ma vie d'avoir voulu déshonorer sa maison.

Il me tint encore d'autres discours semblables, que je feignis de croire pieusement. Je fis plus, j'applaudis à sa résolution; et, contrefaisant à mon tour le pécheur qui rentre en lui-même, je lui dis que je prétendais suivre son exemple. Je changeai en effet de conduite; je fis toutes les grimaces hypocrites dont je pus m'aviser pour persuader aux domestiques, et particulièrement à mon maître, que j'avais renoncé pour jamais aux intrigues amoureuses.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Guzman prend la résolution de sortir de Rome, et de parcourir toute l'Italie, pour y voir ce qu'il y a de plus curieux.

Je passais presque toutes les journées dans ma chambre, où je m'occupais à lire de bons livres qu'on me prêtait, et à recevoir quelques amis qui me venaient visiter. Un jour le jeune Espagnol qui avait si généreusement pris ma défense dans l'aventure du cochon me vint voir, pour s'informer, me dit-il, de l'état de ma santé. Tu peux bien croire, mon cher lecteur, que je ne manquai pas de faire un gracieux accueil à un homme à qui j'avais tant d'obligation. Je lui fis mille compliments sur le service qu'il m'avait rendu, et je l'assurai que j'étais très mortifié de n'avoir pu aller chez lui pour l'en remercier, ignorant sa demeure et son nom. Il me répondit modestement qu'il n'avait rien fait qui méritât tant de reconnaissance; et qu'étant Espagnol et noble, il s'était fait un devoir de courir au secours d'un galant homme insulté par la canaille.

Je ne lui eus pas plus tôt entendu dire qu'il était

de mon pays, que je lui demandai dans quel endroit d'Espagne il avait pris naissance. Je suis, me dit-il, d'Andalousie, natif de Séville, et Sayavedra est mon nom. Je redoublai mes civilités quand j'appris qu'il était d'une des plus illustres et des plus anciennes familles de notre ville. Il avait en effet l'accent andalous, et connaissait aussi bien que moi Séville. Cependant il était originaire de Valence, mais il avait ses raisons pour ne le pas dire alors. Je lui offris mes services et le crédit de mon maître, s'il en avait besoin. Il me rendit grace de ma bonne volonté, me dit que véritablement il avait une affaire à la chambre apostolique, et qu'il en espérait un heureux succès; mais que si les personnes qui s'intéressaient pour lui n'agissaient pas efficacement, il aurait recours à moi.

Comme il m'échappa de dire dans la suite de notre conversation que l'on me trouvait toujours au logis, et que je me promenais rarement, il en voulut savoir la cause. Je lui avouai de bonne foi que je n'osais me montrer dans les rues depuis l'aventure du cochon, et que j'étais bien aise du moins de donner le temps de l'oublier avant que de reparaître dans le monde; ce qui lui parut d'un homme prudent et judicieux. Il ne laissa pas de s'offrir à m'accompagner avec ses amis, si quelque affaire indispensable m'obligeait à sortir. Pénétré de ses offres obligeantes, je lui jetai les bras au cou, et l'accablai de remercîments. De son côté, il ne demeura point en reste de politesse avec

moi, et quoiqu'il approuvât la raison qui me faisait garder la chambre, il me dit qu'il me plaignait fort d'être réduit à mener une vie si ennuyeuse; qu'il me conseillait plutôt de voyager, d'aller voir Venise, Bologne, Pise et Florence; que je trouverais dans ces villes de quoi m'amuser agréablement, et qu'enfin je reviendrais à Rome lorsque je le jugerais à propos.

Je fis connaître à Sayavedra qu'il ne pouvait rien me conseiller qui fût plus de mon goût, et que je ne tarderais guère à suivre son conseil, pourvu que mon maître, sans la permission de qui je ne prétendais rien faire, y consentît. Alors mon Andalous natif de Valence, et fourbe en diable et demi, me fit une description charmante de toutes ces villes, pour me donner encore plus d'envie de les voir. Il m'en inspira un si grand désir, que dès le lendemain matin en habillant l'ambassadeur, je lui dis : Je ne sais, monseigneur, si vous approuverez un dessein que j'ai formé sous votre bon plaisir; je voudrais bien voyager par toute l'Italie : je m'imagine que je ne ferais point mal de m'éloigner de Rome pour quelque temps. Son excellence, à ces paroles, sentit un mouvement de joie qu'elle ne put s'empêcher de laisser paraître. Guzman, s'écria-t-elle, il ne pouvait te venir une meilleure pensée que celle-là : oui, mon ami, tu feras bien de disparaître du moins pour quelques mois, cela ne saurait produire qu'un bon effet pour nous deux; car je n'ignore pas les bruits qui courent à mon désavantage, sur-tout depuis

ta dernière aventure. On nous accommode l'un et l'autre de toutes pièces; on m'en a donné charitablement avis. En un mot, nous sommes dans la nécessité de nous séparer. J'ai quelquefois eu envie de te le dire; mais je n'en ai pas eu la force, et je suis ravi que tu prennes de toi-même le parti de voyager. Au reste, Guzman, poursuivit ce bon maître, tu peux compter que je te mettrai en état de voir agréablement tous les pays où tu voudras aller. Enfin j'en userai avec toi comme avec un serviteur que j'aime, et dont je ne me défais qu'à regret.

Ainsi me parla mon ambassadeur. Je lui rendis un million de graces des sentiments favorables qu'il venait de me témoigner; et je ne fus pas sitôt hors de son appartement, que je chargeai un de nos marmitons de m'aller chercher le messager de Sienne; ensuite je me retirai dans ma chambre pour m'occuper des préparatifs de mon voyage. Déjà je commençais à serrer proprement mes hardes dans trois coffres qui me servaient de garde-robe, lorsque je reçus une seconde visite de Sayavedra, que je mettais au nombre de mes meilleurs amis. Il fit paraître quelque étonnement à la vue de mes effets étalés dans ma chambre, et des coffres ouverts devant moi. Comment donc, seigneur Guzman, s'écria-t-il, est-ce que vous vous disposeriez à suivre le conseil que je vous ai donné? Vous l'avez deviné, lui répondis-je; mon maître, à qui j'ai parlé de mon dessein, m'a permis de l'exécuter. C'en est fait; je pars dans deux jours pour

Sienne, où je me propose de m'arrêter quelque temps chez un marchand de mes amis, appelé Pompée. Je ne le connais point personnellement; mais c'est un homme à qui j'ai rendu service ici, et qui m'en témoigne par ses lettres tant de reconnaissance, que j'ai tout lieu de penser qu'il sera bien aise de me posséder chez lui : ainsi j'espère que j'aurai du plaisir à Sienne, où je vais dès aujourd'hui envoyer mes hardes à l'adresse de ce Pompée, pour n'en être point embarrassé sur la route.

Si Sayavedra paraissait attentif à ce que je lui disais, il ne l'était pas moins à me voir ranger mes nippes dans les coffres. Il remarquait bien sur-tout où je plaçais ce que j'avais de plus précieux, et ce que, par vanité, je n'étais pas fâché qu'il regardât. Il ne manqua donc pas d'observer dans quel endroit je serrai une chaîne d'or avec quelques pierreries, et trois cents bonnes pistoles d'Espagne que j'avais amassées chez mon ambassadeur; car je ne m'étais point amusé dans cette maison, comme dans les autres, à jouer. J'avais conservé avec beaucoup de soin tous les présents que j'avais reçus; heureux si c'eût été pour moi et non pour des voleurs que j'eusse pris tant de peine! Je remplis les deux autres coffres de ce que j'avais de plus commun, et après les avoir bien fermés, j'en laissai sur une table les clefs qui étaient liées ensemble; puis nous continuâmes à nous entretenir, jusqu'à ce qu'un laquais me vint dire que l'on me demandait en bas. Comme ma chambre me parut alors trop malpropre pour y recevoir compagnie, je priai

mon nouvel ami-de me permettre de le quitter pour un moment, et j'allai voir qui pouvait être la personne qui voulait me parler. C'était le messager de Sienne, que je ne me souvenais plus d'avoir envoyé chercher.

Je m'informai du jour de son départ; et pour convenir avec lui de ce que je lui donnerais pour le port de mes hardes, je le fis monter dans ma chambre. Pendant ce temps-là Sayavedra fit son coup. Ce fripon, se voyant seul, se servit d'un morceau de cire qu'il avait mis dans ses poches par précaution, prit les empreintes de mes clefs, et se saisit d'une lettre qu'il trouva sur la même table, et qu'il reconnut être de Pompée.

Je montrai mes coffres au messager, qui les souleva un peu pour pouvoir mieux juger de leur poids; je lui donnai l'argent qu'il me demanda pour les rendre à Sienne chez le seigneur Pompée, et il se retira en me disant qu'il allait chercher du monde pour l'aider à emporter les coffres, et qu'il partirait dans trois heures. Un instant après qu'il fut sorti, mon ami l'Espagnol voulut prendre congé de moi, sous prétexte de me laisser plus en liberté d'achever les apprêts de mon voyage. J'eus beau l'assurer qu'il ne m'incommodait point, et lui offrir même à déjeûner, il n'y eut pas moyen de le retenir, tant il avait d'impatience de me quitter pour aller faire faire ses fausses clefs. Du moins, lui dis-je, mon cher compatriote, enseignez-moi votre demeure. Il serait bien malhonnête que je sortisse de Rome sans vous rendre une

visite. Là-dessus, après m'avoir répondu qu'il m'en dispensait, il me fit entendre d'un air mystérieux qu'il logeait chez une dame, où, pour des raisons qu'un galant homme ne pouvait dire, il fallait qu'il se privât du plaisir de recevoir ses amis.

N'ayant rien à répliquer à cela, je ne fis plus aucune instance pour arrêter notre prétendu homme à bonnes fortunes, qui courut aussitôt vers ses camarades, pour concerter avec eux la manière dont ils s'y prendraient pour s'emparer de mes coffres. Ses camarades étaient quatre fripons, dont trois reconnaissaient comme lui, pour chef, un fameux voleur, nommé Alexandre Bentivoglio. Celui-ci conduisait les entreprises qu'ils formaient en commun : c'était lui qui distribuait les rôles aux autres, et qui jouait ordinairement le premier ; mais il céda dans cette pièce le principal personnage à Sayavedra, lequel étant Espagnol, lui parut plus propre qu'un autre à représenter un Castillan. Ils s'habillèrent donc tous quatre de la manière qu'il lui plut, ayant des habits de toutes les façons pour déguiser ses gens, et ils se mirent le jour suivant en chemin pour Sienne, où ils arrivèrent le lendemain. Sayavedra, suivi de deux autres qui portaient des casaques de livrée, alla loger dans la meilleure hôtellerie de la ville, se disant gentilhomme de l'ambassadeur d'Espagne. A l'égard d'Alexandre, qui était connu dans toute l'Italie pour ce qu'il était, il n'osa faire le troisième laquais ; il jugea plus à propos de chercher un gîte

dans un endroit moins fréquenté, avec le quatrième cavalier de sa suite.

Sayavedra, parlant d'un ton de maître, se fit donner d'abord la plus belle chambre; puis s'étant un peu ajusté, il envoya un de ses gens dire au seigneur Pompée que don Guzman son ami venait d'arriver à Sienne par la poste, et qu'il se sentait si fatigué de sa traite, qu'il le priait de l'excuser s'il n'allait pas loger chez lui. Pompée, ravi d'apprendre l'arrivée de don Guzman, abandonna tout pour aller trouver un homme auquel il était si redevable. Il vole à l'hôtellerie, et trouve dans une chambre bien éclairée un cavalier couché sur un lit de repos. Celui-ci le voyant entrer se lève avec empressement, et court à lui les bras ouverts, en lui disant: Ah! seigneur Pompée, je me flatte que vous voudrez bien me pardonner la liberté que j'ai prise de vous adresser mes coffres. Ce n'est point là votre plus grande faute, lui répondit en souriant Pompée, et je suis véritablement fâché contre vous de ce que vous n'êtes pas venu descendre chez moi. Rien n'est plus poli, répliqua le faux don Guzman; mais je vous dirai pour me justifier, que je suis si las d'avoir si long-temps couru la poste, que je n'ai pu me résoudre à vous incommoder. Tout au contraire, repartit le marchand, cela devait vous engager à préférer ma maison à une hôtellerie. Une autre raison encore, lui dit Sayavedra, a prévalu sur l'envie que j'avais d'aller loger chez vous. Je ne fais que passer par Sienne: dès demain je vais à Florence par ordre de l'ambas-

sadeur mon cher maître, m'acquitter d'une commission dont il m'a chargé; je n'ai pas cru devoir vous embarrasser de moi pour si peu de temps: mais patience, ajouta-t-il avec un souris gracieux, je reviendrai dans huit ou dix jours, et je compte bien de faire quelque séjour dans votre maison.

Pompée ne laissa pas de le presser de venir souper et coucher chez lui, quoique ce ne fût que pour une nuit; mais le faux don Guzman s'en défendit avec tant d'opiniâtreté, que le marchand, craignant de l'importuner par trop d'instances, le laissa se délasser, en l'assurant qu'il ne manquerait pas de revenir le lendemain matin à l'hôtellerie, pour être présent à son départ et lui souhaiter un bon voyage. Là-dessus Sayavedra dit tout haut à un de ses valets: Tenez, Gradelin, voici les clefs de mes coffres; le seigneur Pompée veut bien que j'envoie prendre quelques hardes et le linge dont je puis avoir besoin pendant huit jours. Apporte-moi, poursuivit-il, ma robe de chambre, que tu trouveras dans le plus grand coffre. Il vaut mieux, interrompit Pompée, en s'enferrant de lui-même, il vaut bien mieux faire transporter ici vos coffres, et vous en tirerez toutes les choses qui vous sont nécessaires. Vous avez raison, lui dit le faux Guzman; je ferai un paquet des hardes dont j'ai absolument besoin; je le mettrai dans le plus petit de mes coffres; je l'emporterai avec moi à Florence, et je vous renverrai les deux autres, que vous aurez la bonté de garder chez vous jusqu'à mon retour.

Le marchand sortit ensuite de l'hôtellerie, et une demi-heure après on y vit arriver les trois coffres, portés par les compagnons de Sayavedra et par un valet d'écurie. Ils étaient accompagnés d'un homme qui présenta au faux Guzman, de la part de son ami Pompée, une corbeille de fruits excellents avec six bouteilles d'un vin admirable. Ce présent fut reçu avec toutes les démonstrations de la plus vive reconnaissance par Sayavedra, qui, après avoir fait une petite libéralité au domestique du marchand, le chargea de mille compliments pour son maître.

A peine les coffres furent-ils dans l'hôtellerie, qu'Alexandre Bentivoglio, qui savait déjà l'heureux succès de la fourberie, s'y rendit. On fit l'ouverture des deux dont on avait les clefs, et l'on crocheta l'autre, qui renfermait mon argent et mes bijoux, qu'ils partagèrent, ou pour mieux dire qu'Alexandre s'appropria; car c'était un rodomont que les autres craignaient, et qui leur faisait telle part qu'il lui plaisait des dépouilles volées. Il se contenta de leur donner à chacun trente pistoles, et les plus mauvaises nippes; après quoi il remplit le petit coffre de ce qu'il y avait de meilleur, et fit mettre dans les autres de la paille et des pierres; puis, sans perdre de temps, il envoya un homme de la bande retenir des chevaux de poste, pour partir à la pointe du jour, et prendre la route de Florence; ce qui fut exécuté de point en point par ces honnêtes gens, qui payèrent l'hôte, en lui recommandant de faire

reporter dans la matinée, chez le marchand, les deux coffres qu'ils laissaient dans l'hôtellerie.

Pendant que tout cela se passait à Sienne, j'étais occupé à Rome à faire mes adieux à mes véritables amis, sans avoir le moindre pressentiment de cette supercherie. Il ne me restait plus rien à faire qu'à prendre congé de mon maître. J'entrai dans sa chambre un matin d'un air triste; et après lui avoir protesté que je n'oublierais jamais les bontés qu'il avait eues pour moi, je me jetai à ses genoux, et baisant une de ses mains, je la baignai de mes larmes. Il fut attendri de ma douleur, et me fit assez connaître qu'il me perdait à regret. Ce bon seigneur m'exhorta à la vertu d'une manière aussi tendre que s'il eût parlé à son propre fils; il m'embrassa même, et me passant au cou une chaîne d'or qu'il portait ordinairement, il me dit qu'il me la donnait pour me ressouvenir de lui toutes les fois que je la regarderais. Il ajouta à cette marque d'amitié une bourse de cinquante pistoles, avec un des meilleurs chevaux de ses écuries. Tous ses domestiques, à son exemple, se montrèrent sensibles à mon éloignement. Dans le fond, bien loin de les avoir jamais desservis auprès de mon maître, je leur avais souvent rendu de bons offices, et il n'y en avait pas un qui eût sujet de se plaindre de moi.

Je ne veux point passer sous silence un étrange évènement qui arriva dans Rome la veille de mon départ, quoiqu'il n'ait aucun rapport avec mes aventures. L'ambassadeur achevait de souper,

lorsque nous vîmes entrer dans la salle un gentilhomme napolitain qui venait souvent à l'hôtel. Il avait l'air d'un homme qui a l'esprit un peu troublé. Monseigneur, dit-il à son excellence, je viens vous apprendre une nouvelle bien extraordinaire. On vient de me la dire, et vous m'en voyez encore tout ému. Je suis fort curieux de l'entendre, répondit mon maître. Alors je présentai un siége au Napolitain, qui, s'étant assis, parla de cette sorte.

CHAPITRE II.

Les amours de Dorido et de Clorinia, ou histoire des mains coupées.

Un cavalier de cette ville, nommé Dorido, jeune homme d'une illustre naissance, fort bien fait et plein de valeur, aimait Clorinia, fille de seize à dix-sept ans, vertueuse, belle, et de bonne famille. Les parents de cette charmante personne l'élevaient avec tant de sévérité, qu'ils ne lui permettaient pas d'avoir des entretiens où sa vertu pût courir le moindre péril. Elle n'avait pas même la liberté de se montrer que très rarement à sa jalousie, tant on appréhendait que son extrême beauté, que les jeunes gens ne pouvaient voir impunément, ne causât quelque malheur. Son

père ou sa mère, ou bien son frère Valerio, attachés à ses pas, étaient témoins de toutes ses actions.

Il y avait déjà plusieurs mois que Dorido, l'ayant aperçue par hasard à sa jalousie, en était devenu éperdument amoureux; mais il ne lui avait pas encore été possible de le lui faire connaître que par des regards passionnés, qu'il ne manquait pas de lancer toutes les fois qu'il passait devant sa maison. Si ces œillades le plus souvent n'étaient point remarquées de l'objet aimé, du moins elles l'étaient quelquefois, et quand cela arrivait, elles faisaient un effet terrible. Clorinia se contentait d'abord de considérer le cavalier sans en être vue; mais bientôt, sans savoir pourquoi, elle eut envie de se laisser voir; et peu à peu répondant à ses mines, elle prit enfin de l'amour de la même façon qu'elle en avait donné, je veux dire en paraissant à sa jalousie.

Dorido jugea bien qu'il avait fait la conquête qu'il méditait, et s'accommoda quelque temps, faute de mieux, du plaisir de se croire aimé. Néanmoins, souhaitant de recueillir de sa victoire des fruits plus solides, il en chercha les moyens. Il fit connaissance avec Valerio, et sut si bien gagner son amitié, que Valerio ne pouvait plus vivre sans lui. Ils étaient tous les jours ensemble, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre; ce qui donnait quelquefois à Dorido occasion de contempler à son aise les charmes de sa dame, et même de lui parler, mais jamais en particulier. Les

yeux de ces deux amants étaient les seuls interprètes de leurs mouvements secrets.

Cependant les choses ne demeurèrent pas toujours dans cet état. Clorinia découvrit sa passion à sa suivante Scintila, qui était une vieille fille qui avait de l'esprit, et qui, voulant servir sa maîtresse, alla trouver Dorido, et lui dit : Beau cavalier, il serait inutile de vous déguiser avec moi ; je sais ce qui se passe dans votre cœur ; il brûle pour Clorinia, et je me suis aperçue que vous n'aimez pas tout seul. Vous languissez tous deux dans l'attente d'un tête-à-tête ; c'est ce que je ne puis voir sans compassion. Je ne serai pas contente que je n'aie imaginé quelque expédient pour vous procurer à l'un et à l'autre la satisfaction que vous désirez. Le galant, ravi d'entendre ces paroles, remercia la soubrette de sa bonne volonté, et l'assura que si elle pouvait en venir à bout, elle n'aurait pas affaire à un ingrat. Ensuite, profitant de l'occasion, il écrivit un billet très passionné, qu'il la conjura de remettre à l'aimable sœur de Valère.

Scintila retourna vers sa maîtresse pour lui rendre compte de la démarche qu'elle avait faite. Elle lui présenta le billet de Dorido. Clorinia la gronda fort de s'en être chargée, et lui pardonna. Il ne fut plus question que de savoir où les amants pourraient avoir une entrevue. La dame y trouvait tant de difficultés, qu'elle y aurait renoncé, si la suivante, plus ingénieuse, ne se fût avisée d'un moyen qu'elles approuvèrent toutes deux. Scintila

couchait dans une chambre basse, auprès de laquelle il y en avait une autre où l'on serrait des meubles inutiles, et qui ne recevait du jour que par une petite fenêtre grillée de deux barreaux de fer, entre lesquels on ne pouvait tout au plus passer que la main. Cette fenêtre, qui était à hauteur d'homme, donnait sur une ruelle, ou plutôt un cul-de-sac où il ne demeurait personne, et cet endroit paraissait fait exprès pour des amants qui bornaient leur bonheur à des conversations nocturnes.

Sitôt que la vieille vit sa jeune maîtresse disposée à s'entretenir avec Dorido par cette petite fenêtre, elle en avertit ce cavalier, qui se rendit dès la nuit prochaine sur les onze heures dans la ruelle. Il s'approcha des barreaux, où il trouva Scintila qui l'attendait pour lui dire de prendre patience jusqu'à ce que tous les domestiques fussent couchés. On ne le fit pas languir long-temps. Bientôt le moment qu'il désirait arriva. Clorinia vint toute tremblante à la fenêtre, et son amant s'y présenta tout interdit. Comme c'était pour la première fois qu'ils aimaient l'un et l'autre, ils se troublèrent en se voyant, et l'excès de leur joie les empêcha d'abord de parler; mais l'amour a plus d'un langage. La dame passa une de ses belles mains entre les barreaux; le galant la saisit avidement, et lui donna mille ardents baisers. Enfin ces deux amants rompirent peu à peu le silence, et se répandirent en discours passionnés. Ils s'abandonnèrent si bien au plaisir d'être ensemble,

que le jour les aurait surpris si la vieille suivante n'eût interrompu leur entretien, pour les avertir qu'il était temps qu'ils se séparassent. Dorido, avant que de se retirer, pria sa maîtresse de lui permettre de revenir la nuit prochaine à la même heure à la petite fenêtre; ce que la dame n'eut pas la force de lui refuser.

Ils se quittèrent l'un l'autre également satisfaits de leur conversation, et pleins d'impatience de se revoir. Dorido sur-tout était dans une agitation qui ne lui permit pas de goûter aucun repos, ou, pour parler plus juste, il souffrit jusqu'au temps qu'il lui fallut retourner à la ruelle. Vous vous imaginez bien qu'il ne fut pas paresseux à s'y rendre. De son côté, la dame, ne trouvant point d'obstacle à son dessein, parut à la petite fenêtre. Ils furent ce soir-là moins timides et moins embarrassés en se saluant. Le cavalier, qui avait de l'esprit, dit mille jolies choses à sa maîtresse, qui y répondit fort spirituellement. Ils eurent un entretien de trois heures, entremêlé de caresses innocentes; de sorte que la seconde entrevue eut autant de charmes pour eux que la première. La prudente Scintila fut encore obligée de les séparer. Ils l'appelèrent cent fois cruelle, sans songer que si elle troublait leurs plaisirs, ce n'était que pour les rendre plus durables. Comme en effet, ils continuèrent ces passe-temps avec tant de bonheur et de secret, que personne, si vous en exceptez un seul homme et la vieille, ne savait leur intelligence.

Cet homme était un jeune gentilhomme romain, nommé Horace. Il aimait aussi Clorinia, pour l'avoir vue à sa jalousie. Il lui avait découvert ses sentiments par ses démonstrations; mais, s'apercevant qu'elle recevait fort mal toutes les marques qu'il lui donnait de son amour, il jugea qu'il devait avoir un rival plus heureux que lui, et que, sans doute, c'était Dorido, puisqu'il le voyait dans une si étroite liaison avec Valère. Pour éclaircir des soupçons si bien fondés, il alla trouver Dorido, qui était de ses amis, et lui parla dans ces termes: « Mon cher Dorido, je viens vous demander une grace que je vous conjure de ne me point refuser; le repos de ma vie en dépend. Vous êtes sans cesse avec Valère; vous allez fort souvent chez lui: j'ai dans l'esprit que vous êtes touché de la beauté de sa sœur. Si je ne me trompe point dans ma conjecture, daignez me le déclarer; vous êtes trop digne de posséder le cœur de cette dame pour que j'entreprenne de vous le disputer. »

Vous êtes donc amoureux de Clorinia, lui dit Dorido un peu troublé? J'en suis charmé, répondit Horace; mais je me rends justice, et je conviens que vous méritez mieux que moi d'être son époux. Parlons sans flatterie, interrompit Dorido. Je me tiendrais assurément fort honoré d'être le mari de Clorinia; mais je vous avouerai de bonne foi que je n'ai pas dessein de le devenir. Est-il possible, s'écria brusquement Horace, que vous ne songiez point à épouser cette dame? Ah! mon ami, que mes intentions sont différentes des vôtres! Je n'as-

pire qu'à lier mon sort au sien. Vos vues doivent céder aux miennes. Sacrifiez-moi les folles espérances que vous avez conçues ; j'attends cet effort de votre amitié et de votre vertu. Vous pourriez ajouter, dit Dorido, que je le dois à la famille de Clorinia. Oui, continua-t-il, je vous laisserai le champ libre, si la sœur de Valère, flattée de votre recherche, consent qu'on vous donne sa main. Je vous débarrasserai d'un rival. Je ferai plus. Je veux parler en votre faveur, et je vous assure qu'il ne tiendra pas à moi que vos souhaits ne soient remplis.

Horace fut si content de ce discours, qu'il en témoigna de la reconnaissance à Dorido, sans penser que sa promesse n'était que conditionnelle, et qu'il devait s'en défier. Il ne fit là-dessus aucune réflexion ; il demanda même à Dorido ses bons offices auprès de Clorinia. Celui-ci ne laissa pas d'être touché de la franchise d'Horace, et se sentant assez généreux pour préférer à ses plaisirs le bonheur d'un ami qui n'avait que des vues pures, il résolut de faire tout son possible pour se détacher de cette dame. Véritablement, dès la première fois qu'il la revit, il lui tint ce discours : Vous n'ignorez pas, madame, que vous avez mis Horace au rang de vos conquêtes ; mais je doute que vous sachiez jusqu'à quel point il vous aime. Apprenez qu'il vous adore, et que l'honneur de vous épouser fait le plus cher de ses désirs. J'en suis ravie, répondit Clorinia. Vous verrez, par le peu d'attention que je ferai à son amour, si je prends plaisir

à me voir d'autres amants que Dorido. Je connais, répliqua le cavalier, tout le prix d'un sentiment si glorieux pour moi; mais je croirais abuser de vos bontés si je ne m'y opposais en quelque façon moi-même. Horace a du mérite, et, quand vous le connaîtrez bien, vous ne serez peut-être pas fâchée que vos parents vous accordent à ses vœux.

Comment donc, s'écria la dame, on dirait, à vous entendre, que vous souhaitez de me perdre! Seriez-vous en effet bien aise que je répondisse à la tendresse d'Horace? Non vraiment, dit Dorido. Ce n'est point là ma pensée; j'ai voulu seulement vous faire entendre que si vous vous sentiez quelque penchant pour Horace, et que vos parents approuvassent sa recherche, mon cœur aurait beau murmurer, je m'immolerais au bonheur de mon rival, pour vous prouver que je suis dévoué à toutes vos volontés. Je doute fort, reprit-elle, que la victime fût aussi soumise que vous le dites, ou bien vos feux n'ont pas toute la violence que je crois bonnement qu'ils ont. Mais, continua-t-elle, je ne prétends pas vous mettre à cette épreuve. Dorido sera le premier et le dernier de mes amants; c'est sur quoi vous pouvez compter. Qu'Horace persiste tant qu'il lui plaira dans les sentiments qu'il a pour moi, il n'en sera jamais plus avancé. Je veux bien vous l'avouer. Je me suis aperçue de sa passion; il l'a fait assez éclater devant ma jalousie, et je vous jure que j'ai été si mal affectée des marques qu'il m'en a données, que j'ai conçu

pour sa personne une aversion qui va jusqu'à l'horreur.

Après ces dernières paroles, Dorido n'osa plus parler d'Horace, dont il jugea bien qu'il serait inutile de s'entretenir davantage avec Clorinia. Il changea de discours, tout le reste du temps qu'ils furent ensemble. Cette nuit se consuma en protestations mutuelles de s'aimer toujours. Le lendemain, Dorido reçut une visite d'Horace. Hé bien, mon ami, lui dit d'abord ce dernier, avez-vous vu Clorinia? vous est-il échappé quelque mot en ma faveur? comment l'a-t-elle reçu? Fort mal, répondit l'autre; vous ne devez vous flatter d'aucune espérance. Je lui ai vanté votre mérite et votre alliance; je vous ai peint plus amoureux que vous ne l'êtes peut-être: l'inhumaine m'a fermé la bouche, en me disant que vous brûlez en vain pour elle, et que jamais l'hymen ne vous unira tous deux.

A ce discours, Horace pâlit et tomba dans une profonde rêverie, pendant laquelle Dorido, entrant dans sa peine en véritable ami, lui représenta qu'il devait plutôt se désister de sa poursuite, que de vouloir contraindre une dame à l'aimer; qu'il y en avait dans Rome d'autres aussi aimables que Clorinia, et qui lui rendraient plus de justice. Au reste, mon cher Horace, ajouta-t-il, je ne pense pas que vous ayez sujet de vous plaindre de moi; je vous aurais cédé la sœur de Valère, si j'eusse entrevu en elle le moindre goût pour vous. Mon amitié vous aurait fait ce sacrifice; la vôtre refu-

sera-t-elle d'abandonner une conquête que vous n'êtes pas sûr de m'enlever? Horace alors rompit le silence, et dit à son ami : Bien loin d'avoir des reproches à vous faire, je dois vous tenir compte du service malheureux que vous m'avez rendu en parlant pour moi. Je conviens avec vous qu'il est plus juste que je renonce à une main que je ne puis obtenir, que vous à un cœur que vous possédez. Adieu, je n'épargnerai rien pour profiter du conseil que vous me donnez de m'attacher ailleurs.

En achevant ces paroles, il quitta Dorido d'un air à lui persuader que, frappé de la force de ses raisons, il allait tout mettre en usage pour secouer le joug d'une ingrate dont il était trop épris. Mais il avait bien d'autres pensées. Dorido lui paraissait un traître : c'est un ami faux, disait-il en lui-même; il n'a point fait mon éloge devant Clorinia. Il aura plutôt fait un portrait désavantageux de moi, ou dans son entretien avec elle il n'aura pas été question de mon amour. Quoi qu'il en soit, poussons notre pointe; faisons demander la dame en mariage par mon père; il me servira mieux qu'un rival. Horace prit donc la résolution de découvrir ses sentiments à son père, qui, les ayant approuvés, lui promit son entremise, et se chargea du soin de parler au père de Clorinia; ce qui ne manqua pas d'arriver bientôt. Les deux vieillards eurent une longue conversation sur cette affaire, et le résultat fut qu'elle se ferait, pourvu que la dame, dont on ne voulait pas contraindre les inclinations, n'eût

aucune répugnance pour ce mariage ; mais, à la première proposition qu'on lui fit d'épouser Horace, elle témoigna tant d'aversion pour ce cavalier, qu'on désespéra de la voir jamais dans la disposition que l'on désirait, et sur cela tout se rompit.

C'est ici qu'il faut déplorer le malheur des hommes qui se laissent dominer par l'amour. Horace voyant sa passion méprisée, son rival triomphant, sentit tout à coup changer son amour en haine : il ne regarda plus Clorinia que comme un objet d'horreur ; et cessant d'écouter la raison, il ne songea qu'à trouver un moyen de se venger en même temps et de la dame et de son amant. Il les fit observer tous deux par un fidèle valet, et ayant découvert à quelle heure et dans quel endroit ils avaient presque toutes les nuits des entretiens, il ne lui en fallut pas davantage pour concevoir le dessein le plus cruel et le plus horrible que puisse former un homme possédé d'une fureur infernale. Une nuit prévenant Dorido, il se rendit dans la ruelle et s'approcha de la petite fenêtre, où la sœur de Valère était déjà. Elle le prit dans l'obscurité pour le galant qu'elle attendait, et lui adressa quelques tendres paroles, qui ne servirent qu'à irriter le ressentiment d'Horace. Le traître garda le silence de peur de se trahir lui-même ; et de sa main gauche ayant saisi une de celles de Clorinia, que cette dame, dans son erreur, lui tendit entre les barreaux, il la coupa brusquement avec un couteau bien aiguisé qu'il tenait dans sa main droite. Après quoi, il sortit promptement de la ruelle, et

se retira chez lui, charmé d'avoir fait une si belle opération.

Représentez-vous le pitoyable spectacle dont furent frappés les proches de Clorinia, lorsqu'attirés par les cris dont Scintila remplissait toute la maison, ils vinrent avec un flambeau et presque nus dans la chambre où était l'amante infortunée de Dorido, étendue par terre, évanouie et noyée dans son sang. Mais quand ils s'aperçurent qu'elle avait une main coupée, le père et la mère tombèrent tous deux comme morts sur le plancher, et ce ne fut pas sans peine qu'ils reprirent leurs esprits, à l'aide de Valère et de deux domestiques, qui arrivèrent au bruit qu'ils avaient entendu. Le père et la mère étant revenus à eux se doutaient bien, de même que leur fils, qu'il y avait là-dedans de la faute de Clorinia; et c'est ce qu'ils auraient pu savoir de Scintila, s'ils n'eussent pas jugé à propos de remettre cet éclaircissement à une autre fois. Ils crurent qu'ils ne devaient alors penser qu'à sauver Clorinia, s'il était possible. Valère remonta dans son appartement, où il s'habilla à la hâte pour aller chercher lui-même un habile chirurgien de ses amis, pendant que le vieillard, après avoir exhorté ses domestiques à garder le secret sur cette aventure, pour l'honneur de sa maison, s'efforçait avec eux d'arrêter le sang de sa fille, en enveloppant de linge le bras dont la main avait été si cruellement séparée.

Valère fut bientôt habillé. Il sortit, entra d'abord dans la ruelle, pour voir si, à la faveur

d'une lanterne qu'il faisait porter devant lui par un valet, il ne trouverait point la main coupée; mais Horace l'avait emportée avec lui, et l'on ne remarquait rien au bas de la petite fenêtre, qu'une raie que le sang avait faite en coulant le long du mur. Le triste frère de Clorinia en ressentit une nouvelle peine. En continuant son chemin, il rencontra et reconnut Dorido, qui marchait vers la ruelle en amant content. Il l'appelle d'une voix faible, et lui dit: Ah! cher ami, où allez-vous? on voit bien que vous ne savez pas la tragique scène qui vient de se passer. O malheureuse Clorinia! Juste ciel, s'écria Dorido! Quel sujet de douleur la fortune vous a-t-elle donné? Quel malheur est-il arrivé chez vous? Un malheur, répondit Valère, que notre famille doit cacher à tout le genre humain; mais je ne vous en ferai point un mystère: je dois même vous l'apprendre, comme à un ami qui ne refusera point de se joindre à moi pour découvrir l'assassin de ma sœur.

Ces derniers mots troublèrent étrangement Dorido, ou plutôt lui percèrent le cœur. Il demanda d'une voix basse et tremblante de quoi il s'agissait. Valère le lui dit en peu de paroles, et le pria ensuite de l'accompagner jusque chez le chirurgien; mais Dorido s'en défendit, en lui disant d'un air qui marquait bien la fureur qui commençait à l'agiter: Non, non, Valère, employons mieux notre temps. Il ne faut pas nous occuper tous deux d'une même chose, quand nous en avons plusieurs à faire. Chargez-vous tout seul du soin de conduire

chez vous le chirurgien, tandis que je vais chercher le barbare qui a pu commettre un crime qu'on ne peut entendre sans frémir. Si je puis déterrer ce perfide, il doit s'attendre à un châtiment digne de sa trahison ; en un mot, ajouta-t-il, laissez-moi vous venger : je sens aussi vivement que vous-même l'infortune de Clorinia.

Là-dessus les deux amis se séparèrent. Dorido reprit le chemin de sa maison, en jurant qu'il ne consulterait que sa colère dans la vengeance qu'il prétendait tirer d'Horace; car il ne pouvait soupçonner un autre d'avoir fait le coup. Aussitôt qu'il fut chez lui, il s'enferma dans son appartement, pour y pleurer en liberté la perte de sa maîtresse. Ma chère Clorinia, s'écria-t-il, mon rival jaloux de vos bontés pour moi vous a trompé dans les ténèbres de cette nuit funeste. Vous l'avez pris pour Dorido! Je suis donc la cause du malheur qui vous est arrivé! C'est moi qui ai troublé votre repos : sans moi vous vivriez encore chez votre père dans une parfaite tranquillité; c'est moi qui vous assassine. Mais votre mort sera bientôt suivie de la mienne : dès le moment que j'aurai immolé Horace à vos cendres, je vous rejoindrai dans l'éternelle nuit. La seule espérance de vous faire ce sacrifice soutient ma vie. Que ne vous est-il permis dans le sein de la mort de jouir de la juste vengeance que je vous prépare! Que ne pouvez-vous voir tomber les deux mains sacrilèges de l'impie qui a coupé une main innocente!

Enfin Dorido était encore dans les larmes et les gémissements quand le jour parut. Il sortit et se rendit en diligence chez Clorinia, où il trouva tout le monde dans la consternation. Valère et son père sentirent à sa vue redoubler leur affliction. Les voilà qui s'embrassent les uns les autres en fondant tous en pleurs. O Dorido, mon fils, dit le vieillard, ma fille est entre la vie et la mort. Elle a perdu une si grande quantité de sang, que cela seul suffit pour terminer ses jours. Fut-il jamais un père plus malheureux que moi! Que pensez-vous de l'horrible action qui a été commise? Quel homme peut en avoir été capable? et quelle punition pourra soulager notre douleur? Seigneur, lui répondit Dorido, suspendons pour quelque temps nos regrets, et ne nous occupons que d'une chose qui nous importe à tous. Il faut que l'auteur du forfait périsse. Je me suis chargé de son châtiment; mais, avant que je le punisse d'une manière qui puisse étonner la postérité, il faut que je sois ce que je ne suis point. Recevez-moi pour gendre; il vaut mieux, pour votre honneur et pour le mien, qu'on dise que Clorinia a été vengée par son époux, que par un ami de son père. Accordez-moi donc votre fille, ajouta-t-il, pendant qu'elle respire encore. Par-là vous sauverez sa réputation, et vous ne devrez point à un étranger la consolation que je vous aurai procurée.

Le père et le fils acceptèrent fort volontiers la proposition de Dorido. Elle leur parut très hono-

rable pour eux, et très nécessaire pour prévenir tous les bruits désavantageux qui pourraient se répandre dans le monde sur cette aventure. Le bon homme alla lui-même annoncer cette nouvelle à Clorinia, qui, tout accablée qu'elle était de son mal, répandit des larmes de joie; et tirant des forces de sa faiblesse, elle dit avec transport que si elle se voyait femme de Dorido elle mourrait satisfaite; puis elle demanda si ce cavalier était chez elle, et si l'on voulait bien permettre qu'elle lui parlât un instant. Comme elle n'avait alors presque point de fièvre, on crut que l'on pouvait sans péril lui donner ce contentement; néanmoins, dès qu'il se présenta devant son lit, elle fut saisie d'une si grande joie, qu'elle tomba en faiblesse. Cependant cela n'eut pas de suite; on la fit revenir de son évanouissement. Le chirurgien, pour prévenir une seconde défaillance, défendit aux amants de se parler. Ils se contentèrent de s'exprimer par leurs regards tout ce qui se passait dans leurs ames. Dorido remarquant que sa présence semblait soulager la malade ne la quitta point de toute la journée. Le soir on fit venir un prêtre et un notaire, et le mariage se fit devant trois parents qu'on avait envoyé chercher pour en être témoins.

On eût dit les deux jours suivants que Clorinia se portait beaucoup mieux, et le chirurgien même se flattait de l'espérance de l'arracher à la mort; mais il se trompa dans ses observations. Le lendemain, il prit une fièvre si violente à la malade,

qu'on désespéra de sa vie. Alors Dorido, la comptant pour morte, ne différa plus à la venger de la façon qu'il l'avait projeté. Il alla chercher Horace partout où il jugea qu'il pourrait le trouver; et l'ayant rencontré, il lui fit mille caresses; et, comme s'il n'eût rien su de ce qui s'était passé, il l'invita à venir souper chez lui. Horace qui avait fait fort secrètement son action barbare, et qui d'ailleurs n'en entendait parler ni dans la ville ni dans le voisinage de Clorinia, s'imagina que Dorido pouvait l'ignorer encore. Ainsi ne le soupçonnant d'aucun mauvais dessein, il eut l'imprudence de se rendre chez lui à l'heure du souper; ce qui lui était souvent arrivé. Ils s'assirent tous deux à table, et commencèrent à boire et à manger. Dorido avait fait mettre des drogues assoupissantes dans le vin qu'on servait à Horace; de sorte que ce cavalier tomba bientôt dans une espèce de léthargie, pendant laquelle Dorido, et deux valets qui lui étaient tout dévoués, lui lièrent les pieds et les mains; ensuite ils lui passèrent une corde au cou, puis l'attachèrent par le milieu du corps à un pilier qui était dans la salle, après avoir bien fermé toutes les portes de la maison. Lorsqu'il fut dans cet état, ils lui frottèrent le nez avec une pomme de senteur, et dissipèrent son assoupissement.

Quand le malheureux Horace se vit si bien garrotté qu'il ne pouvait se remuer, il ne lui fut pas difficile de juger du péril qui le menaçait. Il confessa son crime, et, croyant pouvoir fléchir son

rival, il implora sa pitié et sa miséricorde dans les termes les plus forts que l'amour de la vie lui put inspirer. Prières inutiles! Il avait affaire à un ennemi inexorable, à un époux qui avait sans cesse devant les yeux son épouse mourante. Dorido, bien loin de se laisser attendrir, coupa les deux mains de ce misérable, et le fit étrangler par ses valets, auxquels il ordonna de porter à minuit le cadavre à l'entrée de la ruelle avec ses deux mains pendues à son cou. Pour lui, ne pouvant se consoler de la perte de sa femme, il est sorti ce matin de Rome. On ne sait quelle route il a prise, et l'on vient de m'assurer que Clorinia est morte quelques heures après son départ.

Le gentilhomme napolitain acheva de parler en cet endroit. Une histoire si tragique toucha l'ambassadeur et sa compagnie, qui déplorèrent le sort infortuné de cette dame. Ils plaignirent aussi Dorido; mais ils conclurent, après avoir fait bien des réflexions sur cette aventure, qu'il y avait dans la conduite de ces deux cavaliers un esprit de vengeance qui ne convenait guère à des chrétiens.

CHAPITRE III.

Guzman quitte enfin le séjour de Rome. Il arrive à Sienne, et va descendre chez son ami Pompée, qui lui apprend de mauvaises nouvelles.

Le lendemain de cette triste catastrophe, qui faisait l'entretien de tout Rome, je sortis de cette ville monté comme un prince, moins riche que je ne pensais, affectant un air galant, et la tête remplie d'idées qui me promettaient beaucoup de plaisir. Je m'avançais vers Sienne, où je m'imaginais mon ami Pompée dans la plus vive impatience de me voir. En y arrivant je demandai où il demeurait, et je me rendis tout droit chez lui.

Il était au logis. Il me reçut assez civilement, et toutefois d'un air embarrassé. Seigneur Pompée, lui dis-je en l'embrassant, vous voulez bien que Guzman votre ami vous témoigne l'extrême joie qu'il a de vous voir, et de vous connaître enfin personnellement. Mon homme ne put, sans pâlir, entendre prononcer mon nom. Qui? vous, me répondit-il avec surprise, vous seriez ce même Guzman à qui j'ai mille et mille obligations? Je frémis à ces mots, sans savoir pourquoi, et j'en tirai un mauvais augure. D'où vient, repris-je avec émotion, d'où vient cet étonnement que vous faites paraître à ma vue? C'est ce que vous saurez

bientôt, repartit le marchand. Je vois bien que j'ai été la dupe, et que vous êtes véritablement ce Guzman d'Alfarache que j'attendais.

Je fus frappé de ces paroles comme d'un coup de foudre, et je pressentis dans ce moment qu'il était arrivé quelque malheur à mes hardes. Impatient de l'approfondir, je priai Pompée de s'expliquer plus clairement. Hé bien, me dit-il, vous saurez qu'il a passé par Sienne un cavalier, soi-disant gentilhomme de l'ambassadeur d'Espagne, venant de Rome avec deux valets, et allant à Florence par ordre de son maître. Ce cavalier se donnait pour ce Guzman d'Alfarache qui m'a rendu service dans une affaire que j'ai eue à Rome, et il avait les clefs de vos coffres. Je pensai tomber en convulsion quand je l'entendis parler de cette sorte; et un détail circonstancié qu'il me fit de toute l'aventure acheva de me mettre au désespoir. Je témoignai au marchand que je souhaitais de voir mes coffres. Aussitôt il me conduisit à l'appartement qu'il m'avait fait préparer; et là, me montrant mes deux grands coffres: Voilà, me dit-il, ceux qu'ils n'ont point emportés; mais ils les ont eus en leur pouvoir, aussi-bien que le troisième. Je soupirai amèrement, en me souvenant que mon or et mes bijoux étaient justement dans celui qui me manquait. Je ne laissai pas d'ouvrir les autres; et c'eût été pour moi une grande consolation, si les voleurs, satisfaits d'avoir mon argent, n'eussent pas touché à mes habits: je les aurais, je crois, reconnus pour honnêtes gens.

Il faut rendre cette justice à Pompée ; il ne fut pas moins affligé que moi quand je lui appris qu'on m'avait volé la valeur de deux mille écus. Après tout, son affliction pouvait être l'effet de la crainte qu'il avait que je ne l'obligeasse à répondre des effets volés, quelques bonnes raisons qu'il pût alléguer pour sa justification. Cependant c'est ce qu'il ne devait nullement appréhender. Au lieu de penser à l'inquiéter là-dessus, j'affectais de lui cacher le chagrin qui me dévorait : il me semblait qu'un homme qui voulait trancher du petit seigneur ne devait pas se montrer fort sensible à la perte de ses hardes. Néanmoins je l'étais infiniment ; et j'avais d'autant plus de sujet de l'être, que je n'avais point d'autre habit que celui dont j'étais revêtu, ni d'autre linge que deux chemises qui étaient dans mon porte-manteau.

Je me tourmentais vainement l'esprit pour deviner qui pouvait avoir pris des empreintes ou des modèles de mes clefs ; je ne savais sur qui je devais faire tomber mes soupçons ; car, pour Sayavedra, je l'estimais trop pour me défier de lui. Ce n'était pourtant pas la faute de Pompée si j'avais tant de peine à découvrir l'auteur du larcin, puisqu'en me contant toute l'histoire, lorsqu'il me fit le portrait du faux Guzman, il me dépeignit trait pour trait Sayavedra, sa taille, ses cheveux, son air et sa voix. J'étais si prévenu en sa faveur, que je me serais fait un crime de le soupçonner sur ces ressemblances. Je dirai plus : quoiqu'il me souvînt que je l'avais laissé seul dans ma chambre,

le jour que le messager de Sienne y vint voir mes coffres, ma prévention pour Sayavedra fut à l'épreuve de ce souvenir.

Tandis que nous faisions, mon hôte et moi, des réflexions très inutiles sur ce vol, il arriva un domestique qui nous dit que le souper était prêt. Nous descendîmes à l'instant dans une salle où l'on avait servi, et nous nous mîmes à table sans appétit et d'un air assez triste. Pompée, s'apercevant que les morceaux me demeuraient dans la bouche, me dit : Seigneur Guzman, vos effets ne sont pas si bien perdus qu'ils ne puissent se retrouver. J'ai fait mes diligences. J'ai mis aux trousses de nos voleurs le *bargello*, qui est de mes amis, et je vous avoue que je compte fort sur lui; il reviendra ce soir ou demain; j'espère qu'il nous apportera quelque bonne nouvelle. Je le souhaite, lui répondis-je; mais, entre nous, je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de fond à faire sur ces sortes de gens, sur-tout lorsqu'il s'agit de restitution.

Quoique la table fût couverte de mêts délicats, et que nous eussions d'excellent vin, nous étions si peu en humeur de boire et de manger, que nous eûmes bientôt soupé; ensuite, comme je fis semblant d'être fatigué, mon hôte me reconduisit à mon appartement, où un instant après il me laissa seul; ce qui me fit plaisir, car sa conversation m'ennuyait. Je passai une partie de la nuit à me promener dans ma chambre en rêvant, et je ne me mis au lit que vers la pointe du jour. J'avais l'esprit si accablé des pensées différentes qui m'agitaient

successivement, que je m'endormis à la fin. Ce ne fut pas pour long-temps. Un grand bruit qui se fit entendre sur l'escalier me réveilla presque dans le moment. J'entendis plusieurs personnes qui criaient à la fois : *Voici le voleur! voici le voleur!*

Je tirai les rideaux de mon lit, ne pouvant croire les paroles qui frappaient mes oreilles, et j'allais me lever pour savoir ce que j'en devais penser, lorsque je vis entrer dans ma chambre la femme, les enfants et les domestiques du marchand, lesquels, continuant de parler tous ensemble, me répétèrent ce que j'avais entendu. Je priai la femme de m'expliquer ce que cela signifiait. Cela signifie, me dit-elle, que le *bargello* arrivera ici dans une heure avec un de vos voleurs, et qu'il a envoyé un de ses archers devant pour en avertir Pompée, qui s'habille pour venir vous le présenter. Mon hôte en effet ne tarda guère à m'amener cet archer, que j'interrogeai. Il m'apprit que le voleur qui avait été attrapé était celui qui avait joué le rôle de Guzman.

Cette nouvelle me rafraîchit un peu le sang. Je commençai à me flatter que je pourrais recouvrer du moins une partie de mes effets, puisque nous tenions l'auteur du vol. Mon hôte avait aussi cette pensée, et tout le monde dans sa maison était dans une joie inconcevable de cet heureux évènement. Je donnai à l'archer une pistole, pour être venu au grand galop me l'annoncer; et je m'habillai à la hâte, pour aller reconnaître le fripon qu'il m'avait représenté. Pompée, de son côté, se dispo-

sait à m'accompagner, pour parler aux juges en ma faveur. Dans le temps que nous raisonnions là-dessus, un valet du logis accourut pour nous dire que le *bargello* à cheval était à la porte, tandis que ses archers menaient le voleur en prison. Le marchand envoya son domestique prier de notre part monsieur le prévôt de vouloir bien mettre pied à terre, et monter à mon appartement.

Le *bargello* fanfaron, s'il en fut jamais, y entra comme en triomphe. Il nous conta d'abord de quelle manière intrépide il avait arrêté le voleur; et se perdant dans des digressions qui faisaient peu d'honneur à sa modestie, il m'impatienta. J'interrompis son récit héroïque pour lui demander ce qu'il m'importait le plus de savoir, c'est-à-dire des nouvelles de mon argent. Pour de l'argent, me répondit-il d'un air froid, il n'avait sur lui que vingt-cinq pistoles, et il ne faut pas s'en étonner. Quoiqu'il ait fait le premier personnage dans cette pièce, il n'est pas le chef de sa bande. C'est un certain Alexandre Bentivoglio, dont je n'ai que trop entendu parler, et qui pourra bien un jour tomber sous ma patte. Néanmoins, poursuivit-il, consolez-vous. Nous avons en notre puissance le misérable qui est cause de votre malheur, et que je vous promets de faire pendre. A ce discours impertinent, j'eus de la peine à retenir ma colère. J'aurais volontiers été le bourreau de M. le prévôt qui me parlait ainsi, de l'archer pour ma pistole, et du marchand qui, par son imprudence, m'avait mis dans l'embarras où je me

trouvais. J'enrageais de bon cœur. Le *bargello* s'apercevant du peu de satisfaction que j'avais de sa course, au lieu qu'il attendait de moi quelque récompense, sortit très mécontent de ma seigneurie, en disant à mon hôte que s'il eût cru que je savais si mal reconnaître ce que l'on faisait pour moi, il ne se serait pas donné tant de peine.

Après qu'il fut sorti, Pompée demanda son manteau, et me dit qu'il allait solliciter les juges. Pour moi, curieux de voir le voleur qui était en prison, je m'y transportai; et ce ne fut pas sans étonnement que je reconnus en lui Sayavedra, quelque portrait ressemblant qu'on m'eût fait de ce fripon. Sitôt qu'il me vit, il vint se jeter à mes pieds. Il était plus pâle que la mort. Il me demanda pardon. Mon cher seigneur don Guzman, me dit-il tout en pleurs, ayez pitié d'un malheureux qui se repent de vous avoir trahi. Il allait continuer, car il avait préparé une longue harangue pour m'attendrir; mais je ne lui laissai pas le temps d'en dire davantage. Je l'accablai de reproches; et toutefois en les lui faisant je sentais que ma colère s'affaiblissait peu à peu. Tous les mouvements d'indignation qui m'agitaient firent place insensiblement à des sentiments de compassion, dont j'aurais eu la faiblesse de donner des marques, si je n'eusse pris le parti de m'éloigner brusquement d'un traître qui aurait été tout au moins envoyé aux galères, si la justice à Sienne eût eu alors des ministres un peu sévères.

Les juges de ce temps-là, tu vas le voir, ami

lecteur, firent ce que mille autres avaient fait avant eux, et ce que dix mille autres ont fait après. Ils me députèrent le jour suivant un greffier, pour me proposer de me rendre partie du voleur emprisonné. Je fis réponse que je le voulais bien, pourvu qu'il me fît restituer tout ce qui m'avait été dérobé, autrement non; que je ne demandais point la mort du pécheur; que ma bourse, quand on le pendrait, n'en serait pas en meilleur état; en un mot, que je ne souhaitais rien autre chose que mon argent et mes hardes, et que j'y renonçais, puisque le tout était en trop bonnes mains pour que je pusse le rattraper. Le greffier n'eut pas plus tôt fait rapport aux juges de ce que je lui avais dit, que considérant qu'il n'y avait point d'autres espèces à prétendre dans ce procès que celles dont on avait trouvé le voleur nanti, ils se contentèrent de le condamner au carcan pour deux ou trois heures, et à un bannissement perpétuel du territoire de Sienne. Ces magistrats équitables disaient, pour qu'on excusât un châtiment si doux, que le coupable n'ayant aucune marque de feu sur les épaules, c'était une preuve qu'il n'avait jamais été trouvé en faute que cette fois là, et qu'il méritait par conséquent quelque indulgence. La bonne raison pour faire grace à un voleur de profession! Et n'est-ce pas un jugement bien judicieux que de le bannir d'un pays où il a volé? C'est comme si on lui disait: Va-t'en, mon ami, on te permet d'aller voler ailleurs.

Je ne savais point encore à quoi les juges avaient

condamné Sayavedra, et je dînais chez Pompée, lorsqu'un domestique du logis, qui avait ouï prononcer la sentence, entra dans la salle tout essoufflé, et d'un air aussi content que s'il m'eût apporté mes effets : De la joie, seigneur don Guzman, s'écria-t-il, de la joie! Votre larron est condamné au carcan, et l'on doit bientôt l'y attacher. Il ne tiendra qu'à vous de voir cette exécution. Dans ce moment j'aurais voulu que ce sot eût été mon valet, et être dans un endroit où j'eusse pu librement lui casser les dents à coups de poing. Je n'ai de ma vie été si tenté de battre un homme que je le fus dans cette occasion. Cependant il me fallut dévorer mon chagrin, de même que le changement qui se fit dès ce jour-là dans mon hôte. Il passa tout à coup d'une extrémité à une autre; il ne me regarda plus que comme un étranger qui l'incommodait, et dont il aurait souhaité d'être défait.

Est-il possible, me diras-tu? Quoi! ce Pompée à qui tu avais rendu service, et qui dans toutes ses lettres t'avait paru si pénétré de reconnaissance, ce même Pompée te paya d'ingratitude? Sans doute. Il prit un air glacé avec moi, et me fit assez voir qu'il m'aurait voulu déjà bien loin. J'y contribuai peut-être, en lui disant indiscrètement que je ne retournerais point à Rome, ou du moins de longtemps; ce qui lui faisant juger que j'allais lui devenir inutile, et que, selon toutes les apparences, nous n'aurions plus de commerce ensemble, il ne se soucia plus guère que je fusse content ou mécontent de lui. Il me demanda même sans façon

quand je me proposais de partir; je lui répondis que ce serait dès le lendemain. Il me répliqua froidement qu'il était fâché de mon départ, sans me faire aucune instance pour le différer. Enfin, je crevais de dépit d'avoir obligé de bonne grace un homme, qui, bien éloigné de m'offrir sa bourse par reconnaissance, ou pour compenser ce qu'il m'avait fait perdre, était assez ingrat pour compter tous les moments que je passais dans sa maison. Aussi la première chose que je fis le jour suivant, fut de prendre congé de lui d'une manière qui lui marqua bien ce que je pensais de lui.

CHAPITRE IV.

Guzman, à quelques milles de Sienne, rencontre Sayavedra, le prend à son service, et l'emmène avec lui à Florence.

J'avais tant d'envie de m'éloigner de Sienne, que je donnai d'abord des deux à mon cheval, si bien que je disparus comme un éclair aux yeux de Pompée. Quand j'eus fait quelques milles, j'aperçus de loin un homme à pied, qui me parut avoir toute la figure de mon fripon de Sayavedra. Comme en effet c'était lui, qui, pour obéir à la sentence qui le condamnait à un bannissement, se hâtait de sortir de l'état de Sienne pour aller dans un autre exercer ses talents.

Je ne pus me défendre d'un mouvement de pitié à la vue de ce misérable; et, me souvenant moins de la trahison qu'il m'avait faite, que du service qu'il m'avait rendu le jour de l'aventure du cochon, je n'eus pas la force de ne vouloir pas lui parler. Il m'avait aussi reconnu; et lorsque je passai près de lui, il vint tout à coup, le visage baigné de larmes, m'embrasser la botte, en me demandant mille pardons de son ingratitude et de sa perfidie. Il ajouta qu'il souhaiterait de toute son ame, pour expier sa faute, me servir en esclave toute sa vie; et que si je voulais le prendre pour mon valet, je pouvais compter sur le serment qu'il me faisait d'être le serviteur du monde le plus fidèle. Après avoir fait mes réflexions sur ce qu'il me proposait, il me sembla que je ne ferais point si mal d'accepter sa proposition.

Ne vas-tu pas encore me blâmer de m'être chargé d'un domestique dont je connaissais le caractère, et qui, m'ayant déjà dévalisé, ne pouvait manquer de récidiver à la première occasion? Je sais, par ma propre expérience, qu'on ne se défait pas aisément de ses mauvaises inclinations. Mais, outre que dans la disette d'espèces où j'étais alors j'avais peu de chose à perdre, que diable aurais-je fait d'un valet plein de probité? Dans le métier que je pressentais bien qu'il me faudrait bientôt faire, j'avais besoin d'un *virtuoso,* et je le voyais tout trouvé dans ce garçon-là. Un habile homme doit savoir se servir de tout.

Je pris donc à mon service Sayavedra; et je me

louai autant dans la suite d'avoir renoué avec lui, que j'avais eu auparavant de regret de l'avoir connu. Il me fit bien voir, lorsque nous arrivâmes à la couchée, que je n'avais pas fait une mauvaise affaire en l'attachant à moi. Il fut toujours en mouvement pour tâcher de me rendre par ses soins le gîte commode. J'admirais son attention à pourvoir à mes besoins, et à prévenir tous mes désirs. En vérité, l'ardeur de son zèle et son bon esprit, dont il me donnait à tout moment des preuves, me consolèrent de la perte de mes hardes. Le jour suivant, de grand matin, nous nous remîmes en marche, l'un à cheval et l'autre à pied, et nous nous rendîmes enfin à Florence, qu'on m'avait peinte avec de si belles couleurs. Cependant, quelque éloge qu'on m'en eût fait, elle me surprit par la magnificence de ses édifices. Sayavedra, qui m'observait, me dit en souriant : Il me semble que la vue de cette ville vous frappe agréablement. J'en suis charmé, lui répondis-je ; elle me paraît admirable. Je ne croyais pas qu'il y eût dans le monde une autre Rome. Oh ! vraiment, reprit-il, vous n'en voyez que les dehors et la situation, qui véritablement ont de quoi plaire aux yeux ; mais c'est le dedans qu'il faut considérer. Les maisons des particuliers, qui pourraient passer pour autant de palais, sont ornées d'une infinité de beaux ouvrages d'architecture. C'est avec raison qu'on appelle Florence la huitième merveille du monde, puisque c'est la fleur des fleurs et la fleur de toute l'Italie. Là-dessus Sayavedra s'étant mis en train

de parler me conta l'histoire de Florence depuis les guerres civiles de Catilina jusqu'à l'état présent où elle se trouvait.

Mon écuyer, qui connaissait parfaitement cette ville pour y avoir demeuré quelque temps, me conduisit à une des plus fameuses hôtelleries, où il lui plut de me faire passer pour un gentilhomme espagnol, nommé don Guzman, neveu de l'ambassadeur d'Espagne à Rome. Il fit effrontément confidence à l'hôte de ma qualité. Comme nous étions sans bagage, et que nous n'avions même qu'un cheval, cela péchait un peu contre la vraisemblance; mais mon valet, pour ramener la chose au vraisemblable, dit qu'ayant été obligés de partir à la hâte, nous avions chargé une personne de nous envoyer nos ballots par le messager, qui devait arriver incessamment. Quoique l'hôtellerie fût pleine de cavaliers d'importance, il me fit avoir une des plus belles chambres : il fit accroire à l'hôte que je venais à Florence de la part de l'ambassadeur pour une affaire de conséquence, et que probablement j'y ferais un assez long séjour; ce qui réjouit fort monsieur le maître, et fut cause qu'il eut avec moi des manières très respectueuses. Le prudent Sayavedra fut d'avis que nous achetassions le lendemain un grand coffre que nous dirions être plein de nos meilleurs effets, et que nous remplirions ensuite de ce qu'il plairait à la fortune de nous envoyer. J'approuvai sa pensée, et je le chargeai du soin de cette emplette.

CHAPITRE V.

Guzman paraît à la cour du grand-duc. Une dame devient amoureuse de lui. *

La grande-duchesse dans ce temps-là venait d'accoucher d'un prince, ou plutôt de relever de ses couches; et il y avait tous les jours au palais quelque fête, où toutes les personnes de distinction de l'un et de l'autre sexe ne manquaient pas de se trouver; et chacun y était bien reçu. Les cavaliers qui logeaient dans mon hôtellerie, et qui tous étaient de la meilleure noblesse du pays, n'étant venus à Florence que pour avoir part à ces divertissements, s'y montraient d'autant plus assidus, qu'ils faisaient par-là leur cour à leur prince. Mon hôte me demanda le premier soir si je voulais être servi en particulier, ou manger avec ces gentilshommes. Je répondis que j'aurais l'honneur de souper avec eux; et l'heure en étant venue, j'entrai

* Les aventures de Guzman à la cour du grand-duc sont de l'invention de M. Bremont, qui les a mises, dans ce chapitre et dans le suivant, à la place de la description et de l'histoire ennuyeuse que l'auteur espagnol y fait de la ville de Florence. J'ai cru devoir, en cet endroit, préférer le copiste à l'original.

dans la salle où ils se disposaient à se mettre à table. J'y parus d'un air aisé, faisant l'homme de condition, ce que je n'entendais pas trop mal; et, après les avoir salués cavalièrement, j'allai m'asseoir au haut bout sur une chaise qui m'y fut présentée par Sayavedra, qui savait merveilleusement se prêter aux *lazzis*.

Ce début m'attira les regards de tous ces messieurs, qui, souhaitant d'apprendre qui j'étais, se le demandaient les uns aux autres à l'oreille fort inutilement. Ils avaient une grande impatience de m'entendre parler, pour découvrir par mon accent de quelle nation je pouvais être. J'avais la malice de les tenir dans l'incertitude sur cela. Ils avaient beau, par de petites honnêtetés, vouloir me faire entrer en conversation avec eux, je leur répondais moins par des paroles que par des airs de tête et des mines pleines de politesse. Néanmoins, comme je ne pouvais me dispenser de lâcher quelques mots, je passai pour Romain dans leur esprit. Mais ayant donné en espagnol un ordre à Sayavedra, je les remis en défaut. Un de ces gentilshommes, plus curieux que tous les autres, se leva de table pour aller questionner l'hôte sur mon chapitre. Quelques instants après étant venu reprendre sa place d'un air content, il parla tout bas à ses voisins, ceux-ci à d'autres, et me voilà reconnu de toute la compagnie pour le neveu de l'ambassadeur d'Espagne.

Le souper fini, tous ces nobles, me regardant comme un jeune seigneur, firent un cercle autour de

moi, et l'un des principaux, m'adressant la parole, me dit que je ne savais peut-être pas encore qu'il y avait presque tous les jours bal à la cour pour la naissance du prince; qu'il y en aurait un ce soir-là, et que si j'avais la moindre envie d'y aller, ces messieurs et lui se feraient un plaisir de m'y conduire. Je répondis à ce gentilhomme qu'une offre si obligeante n'était point à rejeter; qu'à la vérité mon habit de voyageur s'opposait un peu à ma curiosité; que néanmoins, comme je n'étais pas connu à Florence, j'aurais l'honneur d'accompagner ces cavaliers, pour prendre part avec eux à une sorte de divertissement que j'aimais à la fureur. Ils étaient tous habillés magnifiquement. Pour moi, je ne pus faire autre chose que mettre une de mes deux chemises blanches qui étaient dans mon porte-manteau, et me redresser un peu. Cependant, tout mal vêtu que j'étais en comparaison des autres, je vais te dire ce qui m'arriva.

Quand nous entrâmes dans la salle du bal, où le grand-duc était déjà, et où il y avait assez grosse compagnie, ce prince attacha ses yeux sur moi. D'abord j'en fus déconcerté. Je m'imaginai qu'il trouvait mon habillement trop modeste, ou quelque chose enfin de ridicule en ma personne; et ce qui acheva de me le persuader, c'est qu'il me fit remarquer à un seigneur de sa cour, auquel il parla tout bas, de façon qu'il me sembla qu'il lui donnait ordre de s'informer qui j'étais. Je ne me trompais point. Le courtisan, que je ne perdais point de vue, perça la foule pour venir joindre un

des gentilshommes avec qui j'étais venu, lui dit quelque chose à l'oreille, et après qu'on lui eut répondu de la même manière, retourna près du grand-duc, à qui je m'aperçus qu'il rendait compte de sa commission. Tous ces mouvements me paraissaient assez équivoques, et je ne savais encore ce que j'en devais juger, lorsque le même gentilhomme à qui le courtisan avait parlé s'approcha de moi, et me dit : On vous connaît bien, seigneur cavalier; le grand-duc sait que vous êtes parent de M. l'ambassadeur d'Espagne à Rome. Je vous conseille d'aller dès à présent saluer ce prince. Il vous regarde sans cesse, et désire apparemment que vous preniez cette liberté.

Je suivis le conseil du gentilhomme, croyant ne pouvoir m'en dispenser. Je m'avançai vers le grand-duc, qui, pénétrant mon dessein, eut la bonté de me faire faire place lui-même. Je commençai par une profonde révérence; ensuite je dis en italien à S. A., d'un air libre et respectueux tout ensemble, que je ne faisais que d'arriver à Florence, et que je lui demandais mille pardons si j'osais dans un bal lui rendre mes très humbles respects; mais que, venant d'apprendre qu'elle avait eu la curiosité de vouloir savoir mon nom, je venais moi-même le lui dire. Je le sais déjà, me répondit ce prince, et je ne suis pas peu surpris d'entendre un Espagnol parler aussi bien italien qu'un Romain naturel. Je répliquai à cela, en espagnol, que j'avais fait un assez long séjour à Rome. Il me repartit en langue castillane, qu'il aimait et ne parlait point mal, que

rarement les personnes de mon pays apprenaient à prononcer l'italien si parfaitement. Puis, faisant tomber l'entretien sur mon oncle l'ambassadeur, il me dit qu'il le connaissait pour avoir eu plus d'une affaire à traiter avec lui ; qu'il l'estimait et souhaitait d'avoir occasion de le lui témoigner en ma personne. Il eut ensuite la bonté de m'inviter à fréquenter sa cour, et de me dire mille choses obligeantes, auxquelles je ne répondis que par des révérences jusqu'à terre. Ce ne fut pas tout ; la grande-duchesse arriva dans ce moment. J'eus l'honneur de la saluer aussi, et de lui être présenté par le prince son époux, qui lui dit qui j'étais. En vérité, je me tirai de ce mauvais pas plus galamment peut-être que ne l'aurait fait à ma place un véritable neveu de l'ambassadeur d'Espagne.

Le bal alors commença. Je me retirai aussitôt à l'écart, de peur d'embarrasser les danseurs. Après trois ou quatre danses, une dame qui allait danser à son tour, et à qui le duc avait fait signe de me prendre, vint à moi. Je fis semblant de vouloir me dispenser d'entrer en danse, quoique j'en eusse grande envie ; je la priai de considérer que je venais de descendre de cheval, ainsi qu'elle le pouvait voir à mon affreux négligé. Le prince, qui m'observait, me cria, pour finir la contestation, que quand même j'aurais des bottes, il ne faudrait pas que je refusasse de danser avec une dame si aimable. A cet ordre précis je cessai de faire des façons : j'obéis ; et je dansai avec tant de grace et

de noblesse, que je m'attirai les applaudissements de toute l'assemblée. La grande-duchesse sur-tout, qui préférait Terpsichore à toutes les autres Muses, fut si contente de moi, qu'elle m'obligea de danser plusieurs danses nouvelles, dont je lui parus m'acquitter également bien ; ce qui m'agita terriblement, et me rendit si gai, si badin, que j'en contai à toutes les dames. Je te dirai plus, ami lecteur, dussé-je passer pour un fat dans ton esprit, que les Florentines, qui sont les femmes d'Italie qui se connaissent le mieux aux bons airs, me trouvèrent très agréable.

Il y avait entre autres trois jeunes personnes qui faisaient le plus bel ornement du bal; je n'ai jamais vu de beautés plus piquantes. Elles auraient fort embarrassé un honnête homme qui eût eu à choisir entre elles. Je me serais toutefois déterminé en faveur d'une brune, qui me faisait pencher de son côté par un certain je ne sais quoi que les deux autres n'avaient pas. Aussi je m'attachai particulièrement à danser avec celle-là. Un des gentilshommes qui m'avaient amené au palais s'aperçut que j'en voulais à cette brune; et s'approchant de moi : Seigneur don Guzman, me dit-il avec un souris, vous ferez bien des jaloux si vous continuez; la dame est une riche veuve qui a un grand nombre d'amants. Ce discours flatta ma vanité, et m'inspira le dessein de tenter la conquête d'un cœur disputé par tant de rivaux. Je hasardai quelques douceurs, qui ne furent point mal reçues; mais, dans le temps que de favorables apparences

m'excitaient à pousser ma pointe, il prit fantaisie à la grande-duchesse, qui n'avait point encore dansé depuis qu'elle était relevée, de vouloir que j'eusse l'honneur de danser avec elle. Pour le coup, prévoyant les conséquences, je fis tout mon possible pour m'en défendre; il fallut pourtant en passer par là. Le grand-duc, quoiqu'il approuvât le respect que je faisais paraître en cela pour la princesse, me témoigna, par une inclination de tête, qu'il désirait que je fisse ce qu'elle souhaitait; il n'y eut plus moyen de reculer. Je dansai donc, et encore mieux que je n'avais fait; ce qui donna tant de plaisir à la duchesse, qu'elle ne se lassait point de danser avec moi. Le prince fut obligé de la prier de se ménager, de peur qu'un trop grand mouvement ne l'incommodât; de sorte que le bal finit là.

Leurs altesses se retirèrent. Je les accompagnai jusqu'à leur appartement avec les seigneurs de leur cour, et je revins ensuite d'un air empressé dans la salle du bal, où je trouvai ma belle brune qui était prête à sortir. Je savais si bien faire le passionné, que j'eus la satisfaction de remarquer qu'elle ne me quittait point sans regret. Sitôt que je me vis séparé d'elle, je repris le chemin de l'hôtellerie avec nos gentilshommes, qui me rejoignirent. J'étais si occupé des honneurs que j'avais reçus ce soir-là, que je répondis assez mal aux compliments que ces messieurs me firent sur le talent que j'avais pour la danse. Étant tous arrivés à l'hôtellerie, nous prîmes congé fort poliment

les uns des autres, et chacun se retira dans sa chambre.

Lorsque je me vis dans la mienne avec Sayavedra : Mon ami, lui dis-je, la joie me suffoque. J'étoufferais, si je ne déchargeais mon cœur. En même temps je lui détaillai tout ce qui m'était arrivé au bal, dont j'avais fait tout le plaisir, les louanges infinies qui m'avaient été données par la duchesse, et l'accueil obligeant que le duc m'avait fait. Mon confident n'aimait que le solide : il regardait les applaudissements comme de la fumée ; mais l'article de la veuve le frappa. Je vis briller dans ses yeux la joie que lui causa cet endroit de mon récit. Passe pour celui-là, me dit-il, cela vous peut mener à quelque chose, si vous savez bien profiter de l'heureuse disposition où vos manières ont mis cette dame à votre égard. Nous employâmes, Sayavedra et moi, plus de la moitié de la nuit à bâtir des châteaux là-dessus, et à délibérer sur ce qu'il fallait faire pour conduire cette aventure à une bonne fin. Il fut arrêté dans notre conseil que nous achèterions dès le jour suivant le grand coffre dont nous avions déjà parlé, et que je ferais la dépense de l'habit le plus propre que ma bourse le pourrait permettre, pour soutenir à la cour le personnage que j'avais commencé d'y jouer.

Cette résolution prise, je chargeai mon valet de se mettre en campagne de très grand matin pour l'exécuter ; après quoi je l'envoyai coucher. Pour moi, je ne pus fermer l'œil de tout le reste de la nuit, et il était déjà grand jour, lorsqu'à force de me bercer

de chimères, je m'assoupis un peu. Mon sommeil ne dura pas long-temps. Sayavedra, qui revenait de faire ses commissions, entra dans ma chambre et me réveilla. Il était suivi d'un tailleur, chez lequel il avait trouvé un habit tout fait, et qui n'avait jamais été porté. Le tailleur me dit que cet habit lui ayant été commandé par un jeune seigneur qui avait tout à coup disparu de la cour, après y avoir perdu au jeu une grosse somme, lui était demeuré, et qu'il ne demandait pas mieux que de s'en défaire à bon marché. Je me levai promptement pour l'essayer; et par le plus grand bonheur du monde, quand on l'aurait fait exprès pour moi, il n'eût pas été plus juste pour ma taille. Il ne fut plus question que de savoir combien on le voulait vendre. Nous nous accordâmes là-dessus, après une dispute qui aurait été plus longue, si le tailleur n'avait pas eu besoin d'argent, et moi une furieuse envie d'avoir cet habit, auquel je fis ajouter quelques passements d'or à ma fantaisie ; ce qui acheva de le rendre magnifique et à la mode de Rome.

Je n'eus pas plus tôt payé et renvoyé le tailleur, que mon hôte monta dans ma chambre pour me dire qu'on m'avait apporté de la part du grand-duc, pendant que je dormais, un régal de vin, de fruits et de confitures, présent que ce prince avait coutume de faire aux illustres étrangers qui passaient par sa cour; mais qu'il n'avait osé troubler mon repos pour m'en donner avis. Je ne fus point fâché de n'avoir pas vu le gentilhomme que le duc avait chargé de conduire ce présent; il m'aurait fallu

en payer le port; et, dans le besoin que j'avais de tout mon argent pour me mettre en état de briller à la cour, je ne pouvais trop le ménager. Je croyais donc qu'il ne m'en coûterait rien pour cela; c'est en quoi je me trompais. A peine l'hôte eut-il fait apporter dans ma chambre le vin et les fruits du prince, qu'on vint m'annoncer le même gentilhomme que son altesse m'avait envoyé. Il fallut essuyer sa harangue banale, qu'il finit en me disant que la duchesse souhaitait de me voir l'après-dîner. Je fis sur cela de grands compliments au gentilhomme, que Sayavedra, en écuyer bien instruit, attendait à la porte pour lui glisser dans la main quelques écus. Je m'amusai ensuite à essayer le reste de nos emplettes, comme bas de soie, chapeau fin, rubans, souliers propres, linge, gants, et toutes les autres choses nécessaires pour assortir l'habit. Voyant que rien ne me manquait, je commençai par me raser, peigner, décrasser et poudrer; puis m'étant habillé en me regardant sans cesse dans un miroir, je me tournai vers mon confident, pour lui demander ce qu'il jugeait qu'on pût ajouter à mon ajustement. Il me répondit qu'il me trouvait si bien comme j'étais, qu'il serait fort trompé, si ce jour-là je ne faisais mourir de jalousie tous les galants et toutes les femmes d'amour. Je ne laissai pas pourtant de me parer de ma belle chaîne d'or, et d'attacher au bas avec un beau ruban un portrait en miniature de mon cher maître, qu'il m'avait aussi donné la veille de mon départ.

J'étais, comme un autre Narcisse, enchanté de

moi-même. J'aurais déjà voulu être au palais, tant j'avais d'impatience d'y montrer ma figure. Je crois que j'y aurais été sans prendre aucune nourriture, si Sayavedra ne m'eût représenté qu'on ne devait pas négliger le dedans; que le dehors en dépendait, et qu'un estomac bien bourré était plus propre qu'un vide à donner au visage un beau coloris. Quoique je n'eusse point d'appétit; car j'étais rassasié de ma parure, et l'on aurait dit que mon ventre eût été aussi rempli de vent que ma tête, je me laissai persuader. Je mangeai quelques morceaux de ce que mon confident me fit apporter dans ma chambre; encore eus-je si grand peur de me salir en mangeant, que ce ne fut pas sans inquiétude que j'achevai de dîner. Je tâtai des fruits du duc, et bus quelques coups d'un verdet dont ce prince les avait accompagnés. Je trouvai ce vin exquis, et je jugeai qu'il devait donner du brillant dans la conversation, quand on n'en avait pris que modérément. Après ce petit repas, je me promenai en me carrant dans ma chambre. Je consultai encore mon écuyer sur ma personne, et il m'assura de nouveau que j'étais un cavalier à peindre. Sur son témoignage, confirmé par mon amour-propre, je sortis pour me rendre au palais avec Sayavedra, qui, pour me faire plus d'honneur, avait fait aussi quelques achats pour lui aux dépens de ma bourse, qui se ressentait furieusement des saignées qu'on venait de lui faire.

Je fus reçu chez le grand-duc avec tous les honneurs qu'aurait pu prétendre mon oncle même

l'ambassadeur, s'il eût été à ma place. Le prince me fit d'abord des honnêtetés que je ne dus qu'à ma bonne mine et qu'à ma gentillesse; et ensuite il mit notre ambassadeur sur le tapis, et me dit des choses dans l'espérance qu'à mon retour à Rome je les rapporterais à son excellence. C'était le prince du monde le plus politique. Il ne parlait le plus souvent que pour faire parler. Tantôt par des paroles flatteuses, et tantôt par de petites contradictions, il tâchait de m'engager à raisonner sur des matières délicates. Il se flattait qu'il pourrait m'échapper des choses dont il tirerait quelques lumières; ce qui sans doute serait arrivé, si j'eusse été capable de trahir mon maître qui, par complaisance ou par facilité, m'avait plus d'une fois entretenu des affaires les plus secrètes. Mais je me tenais si bien sur mes gardes avec le grand-duc, qu'il eut beau me retenir auprès de lui deux heures, je ne lui lâchai pas un mot indiscrètement. Il cessa enfin de me tâter; et changeant de discours, de peur de m'inspirer quelque défiance, il me dit d'aller voir la duchesse qui m'attendait impatiemment.

Je fus bien aise qu'il me congédiât pour rompre un entretien qui me fatiguait, et je volai chez cette princesse, qui commençait effectivement à s'impatienter de ce que je tardais tant à me rendre auprès d'elle. Pourquoi donc, me dit son altesse, avez-vous été si long-temps avec le grand-duc? Madame, lui répondis-je en faisant le discret, il m'a fait plusieurs questions sur les cours de Rome et d'Espagne; cela nous a menés loin, et m'a empêché de

venir plus tôt recevoir vos ordres. Je pris hier au soir, répliqua la duchesse, un fort grand plaisir à vous voir danser, sur-tout vos deux dernières danses; j'ai envie de les apprendre, et je veux que vous me les montriez. Je lui répondis que je ne demandais pas mieux que de lui rendre mes très humbles services. Elle avait tant de disposition à la danse, qu'en moins d'une heure je la mis en état de les pouvoir danser toutes deux au bal le lendemain au soir, et je lui promis, pour qu'elle fût plus sûre de ses pas, que je viendrais l'après-dîner lui donner encore une leçon. Elle se faisait par avance un plaisir extrême de la surprise générale qu'elle causerait en dansant ces nouvelles danses, et elle me défendit d'en parler à personne.

C'était un fort beau concert qui devait faire ce jour-là le divertissement de la cour; et je ne manquai pas d'y paraître avec tout mon mérite, après avoir légèrement soupé dans l'hôtellerie. Il n'est pas, je crois, nécessaire de te dire qu'en entrant dans la salle, où tout le monde était déjà assemblé, je cherchai des yeux ma charmante veuve. J'eus peu de peine à la démêler. Sa parure riche et brillante, et plus encore ses divins appas, la faisaient aisément distinguer. Je jurerais bien que j'avais un peu de part aux peines qu'elle s'était données pour s'ajuster, comme je ne doute pas que, de son côté, en me voyant, elle ne se fît honneur du soin que j'avais pris de m'adoniser. Je m'approchai d'elle avec un empressement qui ne lui déplut point. Nous voilà tous deux à nous regarder, à nous

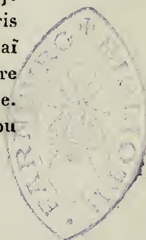
contempler, à nous admirer l'un l'autre, et à nous lancer sans quartier des traits de feu ; c'était à qui en décocherait davantage. Tout cela allait fort bien. Mais avec toutes ces tendres œillades, je demeurais incertain de mon sort; et n'ayant pas beaucoup de temps à perdre, je crus devoir m'expliquer plus clairement. J'en avais une belle occasion ce soir-là, puisque j'étais si près d'elle que je pouvais lui parler sans être entendu de personne.

Madame, lui dis-je tout bas d'une voix tremblante et passionnée, à quel châtiment condamneriez-vous un téméraire qui oserait vous aimer et vous le dire ? La dame rougit un peu de cette question, et me répondit que ce téméraire pourrait être tel qu'on n'aurait pas la force de se résoudre à le punir. Je sentis à cette réponse un transport de joie si vif, que je lui repartis d'un ton animé : Quelle contrainte, madame, après ce que je viens d'entendre, de ne pouvoir me jeter à vos pieds ! Plaignez moi d'être obligé de sacrifier le plaisir de vous marquer ma reconnaissance au respect que je dois à leurs altesses. Ma veuve jeta sur moi un regard languissant, et ne me dit rien; il est vrai que c'était m'en dire plus que si elle m'eût tenu les discours les plus touchants. Aussi j'en fus si pénétré, si transporté de plaisir, que, ne pouvant plus parler moi-même, je gardai le silence pendant quelques moments, laissant à mes soupirs faire l'office de ma langue.

Je n'étais pas encore bien revenu de ce ravissement qui m'ôtait l'usage de la parole, quand ma

veuve, me poussant du coude, me dit d'un air effrayé : On nous observe. La grande-duchesse nous regarde avec une attention qui m'embarrasse ; éloignez-vous un peu de moi, je vous prie. Je me retirai aussitôt, en disant que la princesse était bien cruelle de venir troubler les plus doux instants de ma vie. Je m'écartai donc de ma belle veuve, et m'avançai vers la duchesse, pour employer du moins à lui faire ma cour le temps qu'il m'était défendu d'être auprès de mon adorable brune. Je me glissai derrière la chaise de son altesse d'où, comme si j'eusse été jusque-là fort attentif au concert, je m'écriai : Il faut avouer qu'on ne peut rien entendre de plus agréable. Dans le fond cela était vrai : le grand-duc se piquait d'avoir les plus habiles joueurs d'instruments, et les plus belles voix d'Italie ; il n'épargnait rien pour se contenter là-dessus. Mais c'est de quoi je ne pouvais encore juger ; et la duchesse, qui le savait bien, me dit en me regardant d'un air malicieux : Vous avez vraiment été fort occupé du concert, et vous en pouvez hardiment décider. On vous le pardonne, ajouta-t-elle en souriant ; la dame mérite bien qu'on préfère ses charmes à ceux de la musique. Son altesse remarquant qu'elle m'embarrassait changea de ton, et me demanda sérieusement ce que je pensais des voix et de la symphonie. Alors je pris la liberté de dire mon sentiment ; et si je ne parlai pas en maître de l'art, du moins je fis connaître que je n'étais pas tout-à-fait ignorant en musique.

Le concert, au bout d'une heure, fut interrompu



par une magnifique collation qui servit d'intermède. Je pris ce temps-là pour retourner auprès de ma divinité, que je m'empressai de servir. Je lui donnais de tout ce qu'il y avait de plus délicat, préférablement aux autres dames, à qui je faisais peu d'attention. J'achevai par-là de mettre mes rivaux au désespoir; ils ne doutèrent plus que je ne fusse l'amant favorisé. Néanmoins, quelque dépit qu'ils en eussent tous, il n'y en avait point d'assez hardis pour oser méditer une vengeance, dont ils étaient persuadés que le duc les ferait repentir. Pour moi, je m'inquiétais si peu de tous leurs chagrins, que je ne songeais uniquement qu'à faire de nouveaux progrès dans le cœur de ma nymphe, et il semblait que l'amour prît plaisir à m'en fournir des occasions.

Pendant que je faisais le galant auprès d'elle, j'appelai un musicien à voix claire, lequel passait près de nous : Savez-vous, lui dis-je, les derniers airs qu'on a faits à Rome, et dont il y en a deux ou trois sur-tout qui sont à la mode? Je les ai reçus aujourd'hui, me répondit-il, mais je n'ai pas eu le loisir de les étudier. Alors les dames me demandèrent si je les savais. Je leur dis qu'oui; et elles ne m'eurent pas plus tôt témoigné qu'elles souhaitaient de les entendre, que, sans me faire prier comme un musicien de profession, je me mis à les chanter à demi-voix, feignant de ne vouloir pas être ouï de toutes les personnes qui étaient dans la salle. Dès que j'eus commencé, je fus entouré de dames et de cavaliers qui s'approchèrent de moi.

Mes sons frappèrent même l'oreille de la duchesse, qui, s'étant informée de ce que c'était, me fit appeler, et m'ordonna de chanter en donnant à ma voix toute l'étendue qu'elle avait.

Je ne dois point oublier une circonstance assez plaisante : cette princesse fit signe à ma veuve et à quelques autres femmes du même rang de venir auprès d'elle, pour avoir part au plaisir que je me préparais à leur faire. Elles accoururent dans le moment; et son altesse, par malice ou par bonté, les plaça de façon que j'avais ma maîtresse en face; après quoi, elle me dit tout bas en riant : Vous voyez que je paye d'avance la complaisance que vous avez pour moi. A ces mots, je lui fis une profonde inclination de tête, et de crainte qu'elle n'en dît davantage, je me hâtai de chanter.

Ami Guzman, me diras-tu, si vous n'y prenez garde, vous allez encore vous louer. Oh! pour cela oui. Puisque je te découvre franchement mes mauvaises qualités, tu dois me pardonner si je ne te cache pas mes bonnes. On trouva ma voix si belle, que tous mes auditeurs, depuis le premier jusqu'au dernier, firent retentir la salle de leurs applaudissements; ce qui ne me surprit en aucune manière. Un homme qui passait à Rome pour un beau chanteur pouvait-il déplaire à Florence? Enfin, j'amusai l'assemblée jusqu'à la fin du temps prescrit à chaque fête par un règlement qu'il y avait là-dessus au palais. Nous accompagnâmes, comme à l'ordinaire, le duc et la duchesse jusqu'à leur appartement; ensuite chacun prit son parti. Je re-

tournai dans la salle joindre ma veuve, qui, n'ayant pas voulu se retirer sans me voir encore un moment, m'y attendait de pied ferme. J'eus le temps de lui tenir quelques discours flatteurs, qui furent payés de sa part avec usure par des reparties qui redoublèrent mon ardeur. Je lui demandai la permission d'aller lui rendre mes devoirs chez elle; ce qui se fait à Florence, et ce qui me fut accordé de la meilleure grace du monde; on me marqua même une heure pour cela : c'était me témoigner qu'elle agréait ma recherche. Je ne pouvais recevoir de cette dame une plus grande faveur.

CHAPITRE VI.

Suite et dénoûment de cette belle intrigue.

A MON retour chez moi, je fus obligé de faire confidence à mon conseiller Sayavedra de tout ce qui m'était arrivé ce jour-là; ce que je fis jusqu'aux moindres particularités. Après m'avoir écouté de toutes ses oreilles, il me dit : Cela va de mieux en mieux; je ne crois pas que notre proie nous échappe. Il faut douter de tout, lui répondis-je, mon ami. Quand je songe à ma bonne fortune, quand j'en considère tous les avantages, et que je me représente qu'en deux jours je suis presque parvenu au comble de mes vœux, je crains que la fortune ne flatte ma témérité que pour s'en jouer et la con-

fondre par quelque sinistre évènement. Il est vrai, reprit mon confident, que les promesses de l'espérance sont fort souvent trompeuses ; mais elles s'accomplissent aussi quelquefois.

Je passai plus tranquillement cette nuit que la précédente ; et le lendemain, d'abord que je fus levé, j'envoyai à ma belle brune tout le régal que j'avais reçu du grand-duc, à quelques fruits et une bouteille de vin près, m'imaginant que je n'en pouvais faire un meilleur usage ; j'ajoutai à cela des gants et toutes sortes de rubans, que Sayavedra choisit et acheta. Mon présent fut agréable à la veuve, aussi-bien que le billet dont il était accompagné, et auquel on me rapporta qu'on ferait réponse de vive voix sur le soir chez la dame, où l'on comptait de me voir. Malheureusement l'heure qu'on m'avait donnée pour faire cette visite était à peu près la même où j'avais promis d'aller faire répéter à la duchesse les deux danses que je lui avais montrées. Pour concilier ces deux choses, je me rendis chez la princesse plus tôt qu'on ne m'y attendait, espérant que j'en sortirais assez à temps pour pouvoir me trouver à mon rendez-vous; je me trompai dans mon calcul. Son altesse, qui avait à cœur d'apprendre parfaitement ces danses, me les fit tant de fois danser avec elle, qu'il ne me fut pas possible de la quitter avant l'heure du berger, laquelle, se passant à mon grand regret, excitait en moi les plus vifs mouvements d'impatience.

La duchesse s'en aperçut, malgré tous les

efforts que je faisais pour les lui cacher. Qu'avez-vous, me dit-elle ? Vous avez dans l'esprit quelque chose qui vous inquiète. Je vois bien ce que c'est ; votre veuve vous fait paraître notre répétition un peu longue, n'est-il pas vrai ? J'avouai franchement que cela était véritable ; je dis de quoi il s'agissait, croyant l'engager par cet aveu à m'accorder la liberté de me retirer, ce qu'elle ne fit point; au contraire, elle m'ordonna de demeurer; mais elle envoya chercher ma veuve, se chargeant de lui faire mes excuses, et de prendre toute la faute sur elle. Je rendis grace à son altesse dans les termes les plus forts; et reprenant ma belle humeur, je payai la bonté de cette princesse de mille plaisantes saillies qui la réjouirent. Enfin mon aimable brune arriva, charmée de l'honneur que lui faisait la grande-duchesse, qui lui dit qu'elle l'avait fait venir pour compenser le plaisir dont elle l'avait privée en me retenant; puis employant pour moi ses bons offices, elle se répandit en discours si flatteurs sur mon compte, que j'en étais tout confus. Nous commençâmes tous trois un petit bal, en attendant l'heure du grand, laquelle ne fut pas sitôt arrivée, que nous nous rendîmes dans la salle où il se donnait, et, tant qu'il dura, nous ne fîmes que nous trémousser, ma maîtresse et moi, pour faire notre cour à son altesse qui se plaisait infiniment à nous voir danser ensemble. Dès se soir-là nos amours furent connus de tout le monde, qui nous regarda comme deux amants bien assortis. Mes rivaux seuls en jugèrent autrement.

J'allai rendre le lendemain la visite que je n'avais pu faire la veille à ma veuve. Je trouvai cette dame avec deux autres de ses amies, qu'elle avait par bienséance assemblées chez elle, et qui, connaissant bien nos sentiments, nous laissèrent la liberté de nous entretenir tout bas l'un et l'autre. J'appris de la belle bouche de mon incomparable brune, que du premier moment qu'elle m'avait vu elle avait senti pour moi ce que ses autres amants tâchaient en vain de lui inspirer. En un mot, il me fut permis de compter que j'étais tendrement aimé. Il n'y avait point ce jour-là de fête au palais, leurs altesses devant honorer de leur présence un mariage important qui se faisait en ville. Ma visite en fut plus longue. Qu'il m'échappa de discours passionnés! Qu'on m'adressa de paroles obligeantes! Que nous fûmes contents l'un de l'autre, ma veuve et moi!

Je revins à mon hôtellerie assez tard. J'étais tout confit en amour, et si plein de belles idées, qu'à peine pouvais-je parler. Sayavedra me laissa quelque temps plongé dans une si charmante ivresse; mais voyant qu'il était de mon intérêt de la dissiper, il me dit: Mon cher maître, vous vous endormez un peu dans la prospérité de vos affaires amoureuses. Vous ne faites pas réflexion que nous sommes ici dans une ville de passage. Vous pourrez rencontrer quelqu'un qui reviendra de Rome, et qui vous reconnaîtra; vous courez risque à chaque instant d'être découvert. Croyez-moi, brusquez l'aventure. Sachez promptement de votre maîtresse

jusqu'où votre fortune peut aller, et ne perdez plus de temps à filer l'amour.

La prudence de mon confident me fit rentrer en moi-même, et m'obligea de retourner le jour suivant chez ma veuve, dans la résolution de lui proposer de l'épouser. J'avais peur de gâter tout par trop de précipitation, et ce ne fut qu'en tremblant que je la pressai de hâter mon bonheur. Cependant, bien loin de se révolter contre le désir impatient que je lui témoignais d'être son époux, elle me dit franchement que ses intentions étant conformes aux miennes, elle n'avait pas dessein de tirer les choses en longueur. Voyez au plus tôt mes parents, poursuivit-elle, demandez leur agrément; et quand vous vous serez acquitté de ce devoir, je ferai le reste. Transporté d'amour et de joie d'avoir son aveu, qui était le principal, je me jetai à ses genoux, et lui prenant une main qui ne se refusa point à mon transport, je la baisai avec ardeur; ensuite je conjurai la dame d'agréer, comme pour sceller sa promesse, une petite bague que j'avais au doigt : c'était un assez joli diamant fort bien monté. Elle l'accepta en me le laissant mettre à un de ses doigts, à condition que j'en recevrais d'elle un autre qu'elle alla prendre dans son cabinet, et qui était d'un plus grand prix que le mien. On eût dit, après cela, que nous étions déjà mariés, tant nous devînmes familiers. Je ne sais pas même si dès ce jour-là je ne me fusse pas rendu maître du logis, si j'eusse été plus hardi; mais, outre que je craignais de lui déplaire en faisant

paraître de coupables désirs, j'avais trop d'amour et trop de respect pour être capable d'une pareille témérité.

Lorsqu'à mon retour de chez ma veuve j'appris à Sayavedra le résultat de mon dernier entretien avec elle, et que je lui montrai le gage qu'elle m'avait donné de sa parole, il en pleura de joie. Courage, s'écria-t-il, vous avez le vent en poupe; vous allez à toutes voiles; vous entrerez bientôt dans le port. Ne manquez pas dès demain de visiter les parents de cette bonne dame; je suis persuadé qu'ils vous accorderont leur consentement. C'est à quoi il n'était pas nécessaire de m'exhorter. Ma maîtresse m'avait nommé les plus considérables et bien instruit de leurs caractères, afin que je pusse me régler là-dessus. Il y en avait deux avec qui j'avais déjà fait connaissance; ils étaient à peu près de mon âge. J'aurais bien répondu de l'agrément de ceux-là. Je craignais seulement certains barbons graves et flegmatiques, gens qui ne faisant rien que par compas et par mesure, voudraient me mener par un chemin fort long; ce qui ne vaudrait pas le diable pour moi, qui avais tant d'intérêt à finir promptement cette affaire. Je vis donc dès le matin les parents en question. Les deux jeunes me dirent sans façon qu'ils approuvaient fort ma recherche, si elle était agréable à leur cousine. Il n'en fut pas ainsi des oncles, qui me répondirent que la chose regardait toute la famille; qu'ils s'assembleraient au premier jour, et que je ne tarderais guère à savoir ce qu'ils auraient résolu. Rien

n'était plus prudent, et je ne pouvais trouver ce procédé mauvais, quelque chagrin qu'il me causât.

Je rendis compte l'après-dîner à ma veuve de toutes ces visites. Elle me dit qu'elle s'était bien attendue à la réponse qui m'avait été faite, et que nous pouvions toujours, par provision, régler toutes les cérémonies de notre mariage, nous promettant de le célébrer avec toute la pompe convenable à des personnes de notre naissance, et ne doutant nullement que leurs altesses ne nous fissent l'honneur d'assister à nos noces. Au bout de trois jours, il vint chez moi deux des principaux parents de ma future, pour m'apprendre le résultat de leur délibération touchant ma recherche. Ils me dirent qu'ils envisageaient le dessein que j'avais sur leur parente comme une chose très honorable pour leur famille; qu'ils me priaient toutefois de trouver bon qu'ils exigeassent de moi, seulement pour agir avec plus de bienséance, que je fisse intervenir là-dedans M. l'ambassadeur mon oncle; que son éminence n'avait qu'à en écrire un mot au grand-duc, et une petite lettre de politesse à toute la famille, pour lui demander son aveu. Je me sentis terriblement ému à ce discours; et faisant tous mes efforts pour leur cacher le trouble qui m'agitait, je leur répondis, avec une effronterie sans pareille, que s'il ne fallait que cela pour les contenter, ils seraient bientôt satisfaits; que je leur promettais des lettres de l'ambassadeur pour tous les parents, tant en général qu'en particulier; qu'à l'égard du grand-duc, son altesse recevrait par la première

poste un paquet par lequel mon oncle, à qui j'avais déjà mandé mes intentions, la supplierait de les favoriser en m'accordant là-dessus sa protection. Ces messieurs, très contents de mes promesses, prirent congé de moi en attendant qu'ils en vissent l'effet.

Me voilà bien avec ces lettres et cette entremise de l'ambassadeur. Je n'aurais eu qu'à le prier par une lettre de vouloir bien faire ma fortune en m'avouant pour son neveu; Dieu sait de quelle manière son éminence m'eût fait traiter à Florence par le grand-duc, et dans quels beaux termes il m'eût recommandé à son altesse. Aussi je ne fus nullement tenté de prendre ce parti. J'aimai beaucoup mieux, et c'était la seule ressource qui me restait, faire une dernière tentative auprès de ma maîtresse pour l'engager à m'épouser brusquement. Je courus donc chez elle aussitôt que ses vieux parents m'eurent quitté. Je l'abordai d'un air triste; et, après lui avoir conté ce qui s'était passé entre eux et moi, je lui dis que par-là je me voyais condamné à mourir d'impatience et d'ennui. Ce retardement, me dit ma veuve, ne sera pas si considérable que vous vous l'imaginez. Pardonnez-moi, madame, m'écriai-je avec émotion. Je disposerai facilement l'ambassadeur à écrire en ma faveur au grand-duc et à vos parents : j'ose vous assurer qu'il aura cette complaisance pour son neveu; mais, vous le dirai-je, son caractère me fait trembler : c'est un homme trop prudent et trop délicat pour ne vouloir pas auparavant s'infor-

mer de votre famille et de vous-même, madame, permettez-moi de vous le dire. Il aura peur que ce ne soit quelque fol amour de jeune homme. Ces sortes d'informations demandent un temps qui me paraît infini, et cela me met au désespoir. Là-dessus, pour l'attendrir, je lui exprimai ma douleur dans des termes dont je ne puis à présent me souvenir; car lorsque le cœur parle et qu'un amant dit ce qu'il sent, il parle bien mieux que quand il ne fait qu'un récit de ce qu'il a senti.

Je me souviens seulement que ma tendre veuve fut touchée de la peinture que je lui fis des tourments que me faisait souffrir par avance la longue attente qui me menaçait. La dame, qui peut-être n'avait pas moins d'impatience que moi de se voir attachée au joug d'un hymen qui la flattait, me dit, pour me consoler, qu'elle ne dépendait point absolument de ses parents; que tout ce qu'elle en avait fait n'était que par pure bienséance. Donnez-moi trois jours, ajouta-t-elle, pour gagner les parents qui se sont montrés favorables; et si par malheur je les trouve tous contraires à mon dessein, nous ne laisserons pas de nous marier, en attendant qu'eux et M. l'ambassadeur aient fait à loisir leurs enquêtes. Pouvais-je entendre des paroles plus douces et plus positives? Tous mes sens en furent enchantés. Enfin, ma sensibilité parut telle, que la dame, se sentant elle-même dans un grand désordre, m'aurait volontiers fait grace des trois jours dont elle différait ma félicité.

Qui croirait qu'un jour si agréable pour moi fût suivi du plus malheureux de ma vie? Le lendemain m'étant levé pour aller à la messe à l'Annonciade, qui est la plus belle église de la ville et le rendez-vous du beau monde, j'y rencontrai un jeune parent de ma veuve. C'était un de ceux qui n'étaient pas difficultueux. Je le saluai, et nous commençâmes insensiblement à nous entretenir de mon mariage futur avec sa cousine. Au milieu de la conversation, un pauvre, que j'avais déjà renvoyé deux fois sans le regarder, vint pour la troisième me demander l'aumône. Préoccupé comme je l'étais d'un entretien qui m'intéressait, je m'impatientai, et donnant assez rudement de mon gant sur le visage de ce mendiant importun : Vilain gueux, lui dis-je, ne veux-tu pas me laisser en repos? Ce pauvre, qui s'attendait à un autre traitement de ma part, me répondit dans ces termes : « Monsieur Guzman, si tout le monde vous avait reçu de même lorsque vous étiez mon camarade, vous ne trancheriez pas tant du grand seigneur aujourd'hui. » A la voix de cet homme, dont j'entendis distinctement les paroles, je jetai la vue sur lui, et je le reconnus pour un pauvre qui avait été un de mes plus chers confrères dans le temps que j'étais à Rome dans la confrérie des gueux. Je rougis, je pâlis dans le moment, et lançai sur lui des regards où ma rage était peinte. Bien loin de craindre ma colère, il me rit au nez, me fit la grimace, et se retira en me disant des injures entre ses dents. Quelques cavaliers qui

étaient autour de nous, parmi lesquels il y avait un de mes rivaux, ayant ouï de quelle façon le pauvre m'avait apostrophé, et remarquant que j'en étais tout déconcerté, en furent extrêmement surpris. Mon rival, qui avait plus d'intérêt que les autres à approfondir cet incident, suivit le gueux sans faire semblant de rien, et le joignit à la porte de l'église, où il s'était arrêté. Il le prit en particulier; et après lui avoir coulé dans la main quelque monnaie, il lui demanda s'il me connaissait bien, pour m'avoir osé dire ce qu'il m'avait dit. Le pauvre, encore indigné contre moi, lui raconta l'histoire depuis mon entrée dans Rome jusqu'à ma sortie de chez l'ambassadeur d'Espagne.

Quel plaisir pour le cavalier qui l'écoutait! C'était celui de mes rivaux qui était le plus en droit de prétendre à la main de ma veuve. Charmé d'avoir appris de si belles choses de moi, il fit encore quelque libéralité au pauvre, lui dit de le venir trouver l'après-midi pour prendre un habit qu'il lui voulait donner, et lui conseilla ensuite de se retirer, de crainte que je ne le maltraitasse, pour me venger de l'affront qu'il m'avait fait en pleine église. Pour lui, il revint auprès du parent de la veuve; et le voyant seul, parceque dans le trouble où étaient mes esprits j'avais jugé à propos de le quitter, il l'aborda, et brûlant d'impatience de lui parler de moi, il ne put s'empêcher de lui faire part du détail dont le mendiant venait de le régaler. Le parent, fort étourdi de cette nouvelle, se contenta de lui dire qu'il ne pouvait ajouter foi

au récit du pauvre, qui, selon toutes les apparences, me prenait pour un autre.

Les deux cavaliers sur cela se séparèrent, le parent avec quelque soupçon que je n'étais pas ce que je semblais être, et mon rival triomphant d'avoir fait une découverte qui devait le débarrasser du plus dangereux de ses compétiteurs. Il était alors onze heures et demie, et par conséquent il y avait beaucoup de monde chez son altesse, qui était près de se mettre à table. On y vit bientôt arriver mon rival, qui, se mêlant parmi les courtisans qu'il jugea les plus jaloux de la faveur où j'étais auprès de leurs altesses, leur conta toute l'aventure d'un air mystérieux, les priant de la tenir secrète. Mais ce n'était que pour mieux les engager à la répandre ; ce qu'ils eurent en effet si grand soin de faire, qu'en moins d'un quart d'heure le grand-duc en fut informé. Ce prince n'en fit que rire d'abord ; et ayant appris que c'était un de mes rivaux qui faisait courir ce bruit, il le regarda comme une fable inventée par un amant jaloux et troublé par son désespoir. Néanmoins, suivant sa prudence ordinaire, il voulut éclaircir le fait. Après toutes les bontés que la princesse et lui avaient eues pour moi, il n'avait garde de n'y pas prendre un fort grand intérêt. Il ordonna qu'on lui amenât secrètement le gueux qui disait me connaître, afin qu'il pût l'entendre lui-même. Pour lui obéir, on alla chercher le mendiant, que le duc, caché derrière un paravent, ouït sans en être vu. Quand ce prince eut attentivement écouté la

belle narration que le pauvre fit de mes aventures, il donna ordre qu'on le mît en prison, et qu'on l'y traitât bien, avec défense de le laisser parler à personne, jusqu'à ce qu'il eût approfondi cette affaire.

Si pendant ce temps-là je n'étais pas tout-à-fait tranquille, du moins je n'avais aucun soupçon de la nouvelle face que prenait ma fortune. Il est vrai que le cruel évènement du matin m'avait très mortifié; mais je comptais qu'en donnant quelque argent au gueux, je l'obligerais à sortir de la ville ou bien à se taire. J'étais même retourné à l'église après la messe, dans l'espérance de le rencontrer; et ne l'ayant plus retrouvé là, j'avais remis au lendemain à l'apaiser. Pour les paroles qui lui étaient échappées contre moi, j'avais résolu de les tourner en raillerie, si quelqu'un s'avisait de m'en parler, et de les faire passer pour une insolence qui m'avait été dite par un misérable que j'avais un peu maltraité; enfin je n'y songeais déjà presque plus, et je me rendis l'après-dîner au palais à mon heure ordinaire. Je me présente pour voir le duc; on me dit qu'il est occupé dans son cabinet. Je vais à l'appartement de la duchesse; j'apprends qu'elle est un peu indisposée; qu'elle ne verra personne ce jour-là, et que le soir il n'y aura aucune fête. Tout cela me parut si naturel, que je n'y fis aucune réflexion; et, consolé d'avoir perdu mes pas du côté de leurs altesses, par l'espérance de passer le reste du jour avec ma veuve, je vole chez elle. Je trouve à sa porte les laquais de ses

vieux parents. Je juge qu'il y a grande assemblée dans sa maison, et que c'est au sujet de notre mariage. Je n'y veux point entrer de peur de troubler leur conférence. Je passe outre; et ne sachant que devenir, je retourne à mon hôtellerie. J'attendis là deux heures la fin de ce conseil de famille; après quoi j'envoyai mon confident chez ma maîtresse pour lui en demander le résultat. On dit à Sayavedra qu'elle était sortie. Il y retourna une heure après, et on lui dit qu'elle ne pouvait parler à personne.

Pour le coup, je tirai de là un fort mauvais augure. Je devins la proie du chagrin et de l'inquiétude. Mon écuyer s'efforçait en vain de me consoler; toutes les raisons dont il se servait pour me rassurer l'esprit cédaient aux réflexions qu'une juste crainte m'inspirait. Je me couchai ce soir-là sans souper, et je me levai le jour suivant sans avoir pris un moment de repos. J'allais envoyer chez ma veuve pour savoir à quelle heure je pourrais l'entretenir, lorsque mon hôte vint m'annoncer deux cavaliers que je connaissais, et qui souhaitaient, dit-il, de me parler d'une affaire de la dernière conséquence. Je répondis qu'ils pouvaient entrer. Ces messieurs se présentèrent devant moi d'un air très sérieux, et l'un des deux m'adressant la parole, me dit : « Nous venons ici, comme vos amis, vous avertir qu'il s'est répandu, tant à la cour que dans la ville, d'étranges bruits de votre seigneurie. Vous n'êtes, dit-on, rien moins qu'un homme de qualité. On vous accuse d'avoir joué à Rome de très vilains personnages. En un mot, vous avez été

domestique de l'ambassadeur dont vous voulez passer pour parent. Nous ignorons, poursuivit-il, si le grand-duc est informé de tout ce qu'on dit de vous; mais nous vous conseillons de ne point paraître au palais, que vous n'ayez fait vos diligences pour avoir des attestations qui prouvent la fausseté de ces bruits qui vous déshonorent. »

Tandis que ce cavalier me tenait ce discours mortifiant, j'étais dans un état pitoyable; je pensai m'évanouir, et la voix me manqua lorsque j'entrepris de faire mon apologie. Je répondis pourtant que je n'aurais jamais cru que mes ennemis eussent poussé si loin la calomnie; que je prendrais la poste avant la fin de la journée, et que j'irais moi-même chercher à Rome plus de témoignages qu'il n'en fallait pour confondre la malice de mes envieux. Les deux cavaliers applaudirent à ma résolution, et se retirèrent, pour aller rapporter cet entretien au duc; car c'était par ordre de ce prince qu'ils m'étaient venus voir, quoiqu'ils m'eussent témoigné que c'était par amitié pour moi. Ils ne furent pas hors de ma chambre, que mon confident y entra: il lut sur mon visage les affligeantes nouvelles que j'avais à lui apprendre, et il fut dans la dernière désolation quand je lui contai mon malheur. Cependant, loin de se laisser abattre comme moi à la mauvaise fortune, il se roidit contre elle, et s'armant d'une fermeté qui m'étonna : Mon maître, me dit-il, c'est à présent qu'il faut montrer du courage : devez-vous être surpris qu'en jouant un rôle si délicat aux yeux de

tout le monde, il arrive un contre-temps qui rende triste le dénoûment de la comédie ? Pour moi, je m'y suis bien attendu. Mais, après tout, notre chute n'est pas si grande que nous ne puissions nous relever : on nous laisse la campagne libre, cela est heureux. Profitons du temps; sortons promptement de l'état de Florence, et allons faire ailleurs à loisir, sur ce revers de fortune, des réflexions qu'on pourrait nous faire faire ici plus désagréablement.

Ces raisonnements sensés retirèrent mon esprit de l'accablement où il était : je pensai qu'en effet j'étais moins malheureux que je ne devais l'être. Je dis à Sayavedra que ses conseils étaient trop prudents pour ne les pas suivre; et que, si nous pouvions partir dans une heure par la poste, nous ferions un coup de partie. La chose est très possible, me répondit-il : nous avons vendu votre cheval; nous ne sommes point sans argent; il n'y a qu'à louer des chevaux et nous mettre en chemin: reposez-vous sur moi du soin de tout préparer pour notre départ. Hé bien, repris-je, mon ami, fais donc tout ce que tu jugeras à propos de faire. Hélas! ajoutai-je avec un profond soupir, je partirais content, si je voyais encore une fois ma belle veuve. Je m'attendais à trouver Sayavedra s'opposer fortement à mon envie; tout au contraire, il eut la complaisance de me dire qu'il me procurerait cette satisfaction, lorsque nous serions prêts à monter à cheval.

Dans le temps que je témoignais à mon confi-

dent que j'étais charmé d'avoir en lui un homme tout dévoué à mes volontés, l'hôte monta pour me dire qu'une demoiselle me demandait. Je fus d'abord effrayé, car tout me faisait peur dans la situation où j'étais; cependant je me rassurai en reconnaissant dans cette demoiselle une suivante de ma veuve. Cette fille me remit un billet de sa maîtresse où il n'y avait que ces mots : *Je vous attends chez ma cousine pour vous communiquer des choses de la dernière importance. Adieu.* Je dis à la soubrette que je serais dans un moment chez la parente en question; et quand elle fut sortie, me tournant vers Sayavedra : Voilà, m'écriai-je, tout ce que je désirais. Je sais bien qu'il m'en coûtera cher pour soutenir la conversation d'une dame que j'adore et que je vais quitter pour jamais : il n'importe; je veux la voir, dussé-je en mourir de douleur. Je chargeai donc de tout mon fidèle écuyer, qui me dit : Soyez tranquille sur les opérations que je dois faire, et soyez assuré que dans une heure et demie, tout au plus tard, je serai avec des chevaux de poste aux environs de la maison où vous allez.

Les choses ainsi réglées entre Sayavedra et moi, je me rendis à l'endroit où ma veuve m'attendait. Dans quel état s'offrit-elle à ma vue! dans un déshabillé où il y avait plus de désordre que de négligence : elle était pâle, défaite, et ses yeux paraissaient encore humides des pleurs qu'elle avait versés; enfin il semblait que ce fût une autre personne. De mon côté, je n'étais pas moins changé

qu'elle. Aussitôt que sa parente m'aperçut, elle sortit d'un cabinet où ces deux dames s'entretenaient, et se retira dans la chambre, pour me laisser en liberté avec ma veuve, qui commença par répandre des larmes en me regardant : Savez-vous, me dit-elle, toutes les infamies qu'on fait courir de vous dans Florence? Oui, madame, lui répondis-je d'un air fort mortifié : les noires calomnies que mes ennemis veulent employer pour me perdre sont venues jusqu'à moi ; et dans une heure je pars pour Rome, d'où je serai de retour dans cinq ou six jours, avec des certificats qui confondront ces calomniateurs. Ces paroles la consolèrent un peu. Elle me conta tout ce que ses parents lui avaient dit de ce gueux, les horribles discours qu'il avait tenus à toutes les personnes qui s'étaient avisées de l'interroger, et elle finit par la curiosité que le grand-duc avait eue d'entendre ce malheureux.

Je laissai parler la dame, tant qu'il lui plut, sans l'interrompre ; car j'étais si troublé de cette aventure, que je ne pouvais rien dire que de fort mal à propos. Je levais les épaules, je poussais de longs soupirs en regardant le ciel, et je faisais mille démonstrations qui lui persuadaient mieux la fausseté de ces bruits, que toute l'éloquence humaine n'aurait pu faire. Ne vous affligez point ainsi sans modération, me dit-elle tendrement; je vous ai aimé sans vous connaître ; et quand vous ne seriez pas ce que je crois que vous êtes, je sens que je ne laisserais pas de vous aimer encore. Je n'aurais peut-être pas remarqué dans un homme du commun

les agréments qui m'ont frappée en vous ; l'orgueil de ma naissance ne m'aurait pas du moins permis d'y attacher mes regards : mais puisqu'ils m'ont une fois su toucher, ils ne peuvent plus perdre leur privilège. Enchanté d'un sentiment si généreux, je tombai dans une défaillance qui fit craindre pour ma vie ; et peu s'en fallut que ma tendre veuve ne s'évanouît aussi. A peine eut-elle la force d'appeler sa cousine, qui, se trouvant embarrassée entre nous deux, fut obligée d'emprunter le secours de la suivante de ma maîtresse. Un instant après que ces deux filles m'eurent fait reprendre mes esprits, on m'avertit que mon valet-de-chambre m'attendait à la porte, et que les chevaux étaient prêts. Je compris alors ce que c'est que d'aimer, et de quelle douleur on est pénétré quand il faut se détacher de l'objet de son amour. Jamais adieux n'ont été plus touchants.

Je sortis de chez la cousine de ma veuve si occupé de mon affliction, que, sans voir Sayavedra que je rencontrai à la porte, je passai devant lui sans rien dire. Il me suivit ; et, s'apercevant que je ne savais ce que je faisais dans l'état où ma passion me réduisait, il me parla, me fit un peu rentrer en moi-même, et me conduisit où nos chevaux nous attendaient. Je sautai légèrement en selle, et, sans desserrer les dents, je courus la première poste. A la seconde, mon écuyer me demanda pourquoi nous enfilions la route de Rome, et si j'avais envie d'y retourner. Je lui répondis que j'étais bien aise, et pour cause, qu'on me crût sur le che-

min de cette ville, et qu'à la troisième poste nous nous arrêterions pour nous consulter sur ce que nous avions à faire.

CHAPITRE VII.

Guzman prend le chemin de Bologne, dans l'espérance de rencontrer dans cette ville Alexandre Bentivoglio, son voleur, et de le poursuivre en justice.

Lorsque nous fûmes arrivés à la troisième poste, nous y fîmes une pause pour prendre de la nourriture et du repos, deux choses dont j'avais un extrême besoin, puisque depuis vingt-quatre heures je n'avais ni mangé ni dormi. Après cela nous tînmes conseil, mon confident et moi, sur ce qu'il nous convenait de faire.

Il me semble, dis-je à Sayavedra, que nous devons sans balancer aller à Bologne. J'ai un pressentiment que nous y rencontrerons Alexandre Bentivoglio; et si je suis assez heureux pour le trouver, je ne doute point que, par accommodement ou par la voie de justice, je ne recouvre une bonne partie de mes effets. J'approuve votre idée, me répondit mon confident; louons des chevaux et partons pour Bologne. Mais permettez-moi, s'il vous plaît, de vous représenter les périls où je m'expose en paraissant dans cette ville. Je crois, comme vous,

qu'Alexandre y est; et si pour mon malheur il me voit, il voudra savoir ce qui m'amène à Bologne. S'il apprend que j'y suis venu avec vous, il devinera votre dessein et prendra la fuite, ou bien il pourra me faire assassiner. Ce n'est pas tout, ajouta-t-il, je ne saurais vous rendre service dans cette affaire sans courir risque de me perdre, puisqu'il faudra que je me constitue prisonnier; et quand une fois je serai en prison, je n'en sortirai jamais peut-être sans une grace du ciel toute particulière.

J'entrai dans les raisons de Sayavedra, et nous convînmes qu'il ne se montrerait pas dans les rues de Bologne; qu'il se tiendrait caché dans l'hôtellerie où nous serions logés, et ne se mêlerait nullement de mon procès, supposé que j'en eusse un: aussi-bien je ne croyais pas avoir besoin de lui pour faire condamner mon voleur à me restituer du moins une partie de mon bien. Mon confident, rassuré par cette condition, parut tout prêt à me suivre. Nous nous mîmes aussitôt en chemin sur des chevaux de louage, et le lendemain, sur la fin du jour, nous arrivâmes à Bologne. Nous descendîmes à une hôtellerie où il y avait quelques étrangers que différentes affaires avaient attirés dans cette ville. Je soupai avec eux, et je me retirai de bonne heure dans une chambre assez propre que Sayàvedra avait eu soin de me faire préparer. Je dormis peu, n'étant occupé que de mon fripon d'Alexandre, et je me levai de grand matin, dans l'intention de m'informer si par hasard il n'était pas dans le pays. Je sortis donc tout seul, et je

me promenai pendant un quart d'heure dans les rues. Comme je passais devant la grande église, je jetai la vue sur cinq ou six jeunes gens qui étaient à la porte, et j'en remarquai parmi eux un dont l'habit me fit soupçonner que le cavalier qui l'avait sur le corps pouvait être l'homme que je cherchais. Je me défiai d'abord du rapport de mes yeux; mais, après un long examen, je reconnus, à n'en pouvoir douter, que cet habit était celui dont un officier napolitain m'avait fait présent pour quelque service que je lui avais rendu auprès de l'ambassadeur.

Je me sentis alors si transporté de rage de voir ce voleur paré de mes dépouilles, que je fus tenté, dans mon premier mouvement, de le joindre et de lui passer mon épée au travers du corps. Néanmoins, par bonheur pour lui, et peut-être encore plus pour moi, il vint une foule de réflexions judicieuses s'opposer à ma fureur. Doucement, me dis-je à moi-même, ne sois pas si violent; laisse vivre ce pendard: s'il vit, il pourra payer; si tu le tues, ce sera toi qui payeras. D'ailleurs ces jeunes gens qui sont avec lui pourraient bien prendre son parti; et quand cela n'arriverait pas, souviens-toi que c'est un grand spadassin avec qui tu n'aurais pas trop beau jeu. De demandeur que tu es, ne te rends pas défendeur. Ayant donc connu la folie que je voulais faire, en m'exposant à perdre tout le fruit de mon voyage par mon emportement, je m'en retournai à l'hôtellerie, pour prier mon hôte de me donner la connaissance de quelque homme

intelligent dans la procédure. Il envoya chercher aussitôt un solliciteur de procès qui demeurait dans son voisinage, et qui, pour un homme de son métier, avait bien de l'honneur et de la probité. Je demandai d'abord à ce solliciteur s'il connaissait un certain Alexandre Bentivoglio, fils d'un avocat. Il me répondit qu'il n'y avait personne dans le territoire de Bologne qui ne connût le père et le fils. N'êtes-vous pas, lui répliquai-je, de leurs parents ou de leurs amis? Non, Dieu merci, me repartit-il avec précipitation; quoiqu'ils soient d'une condition plus relevée que la mienne, je serais bien fâché d'avoir des parents ou des amis de leur caractère.

Après avoir fait ces deux questions, ce me semble assez prudemment, je racontai l'histoire du vol de mes coffres. Le solliciteur m'écouta d'un grand sang-froid, et comme un homme qui n'était point du tout surpris de ce que je lui disais. Il m'avoua même que dans Bologne on était accoutumé à entendre les exploits du sieur Alexandre, qui n'en faisait point d'autres qui ne fussent de la nature de celui dont je venais de parler: mais je ne sais, continua-t-il, si, quand vous aurez intenté un procès à votre voleur, vous en serez plus avancé. Il a pour père un terrible mortel, qui s'est mis au-dessus des lois par la méchanceté de son esprit, et que tous les habitants de cette ville craignent comme le feu. Je vous conseillerais plutôt de faire parler secrètement à ce redoutable père, qui peut-être aimera mieux en venir à un accommodement que de souffrir que cette

affaire éclate : c'est le meilleur moyen dont vous puissiez vous servir pour rattraper une partie de ce que vous avez perdu. Je répondis au solliciteur que j'étais fort de son avis, et qu'outre l'aversion que j'avais pour les procès, je jugeais bien que je ne gagnerais pas grand'chose à poursuivre un voleur qui se trouvait fils d'un homme pareil à celui qu'il venait de me dépeindre. Je le pressai ensuite de se charger de cette commission lui-même; et comme il témoignait de la répugnance à se mêler d'une affaire désagréable à l'avocat Bentivoglio, je lui promis une bonne récompense s'il pouvait réussir. Il ne put tenir contre cette promesse, et sur-le-champ il eut le courage d'aller chez le père du sieur Alexandre.

Mon solliciteur ne tarda pas à revenir. Il avait l'air si peu content, qu'il ne me fut pas difficile de deviner qu'il avait perdu sa peine. Aussi me dit-il que le superbe avocat l'avait fort mal reçu; qu'au lieu de vouloir s'accommoder, il avait pris au point d'honneur la proposition qu'on lui en avait faite; qu'il s'en tenait tellement offensé, qu'il semblait que je fusse le voleur et son fils le volé; et qu'enfin il avait vomi feu et flamme contre moi. Je me déterminai donc, puisqu'on m'y forçait, à implorer le secours de la justice. Le solliciteur me pria de l'excuser s'il refusait de m'être de quelque utilité dans cette affaire, attendu que le père de ma partie l'avait menacé de l'envoyer à l'hôpital avec toute sa famille, s'il apprenait qu'il me rendît directement ou indirectement le

moindre service. Du moins, lui dis-je, enseignez-moi le nom et la demeure de quelque bon jurisconsulte. Il balançait à me faire ce plaisir, tant il craignait les Bentivoglios; mais, remarquant que je tirais de l'argent de ma poche pour payer les pas qu'il avait faits pour moi, il me nomma un avocat très habile, honnête homme même, et de plus ennemi secret de mes parties, en me suppliant de ne dire à personne qu'il me l'eût indiqué.

J'allai trouver cet avocat, à qui je fis aussi un détail du vol fait à Sienne. Il prit la parole lorsque j'eus achevé de parler. Toute la ville de Bologne, me dit-il, sait déjà cette aventure. Alexandre est revenu chargé d'habits qu'il a fait ajuster à sa taille, et qu'il dit avoir gagnés à Rome à un jeune Espagnol. Personne n'ignore à quel jeu. Ne perdez pas de temps, ajouta-t-il, poussez vigoureusement cette affaire : je ne doute pas qu'on ne vous rende justice, quelques mouvements que le père Bentivoglio puisse se donner pour qu'on vous la refuse. Je dis à mon avocat que je le conjurais de prendre mes intérêts en main; que j'avais ouï vanter ses lumières et son intégrité ; que j'étais convaincu qu'il n'oublierait rien de tout ce qu'il fallait faire pour que je n'eusse pas lieu de me repentir d'être venu à Bologne. Il me répondit qu'il y allait travailler fort sérieusement; que je n'avais qu'à faire un petit tour en ville, et revenir chez lui dans trois heures. Je n'y manquai pas; et il me montra effectivement une requête bien dressée. Mon affaire

y était exposée en beaux termes, et si clairement que j'en fus très satisfait.

Nous allâmes tous deux la présenter au magistrat qu'on appelle *el oydor del torron*, l'auditeur de la tour; c'est le juge ou le lieutenant criminel. Plus j'observais mon avocat, et plus je m'apercevais qu'il s'y portait de bonne grace, autant pour soutenir mon droit, que pour chagriner son confrère Bentivoglio. Mais soit que celui-ci eût été averti de mon dessein par le solliciteur, soit qu'il fût grand ami de l'auditeur et du greffier, je n'eus pas sitôt donné ma requête qu'il en fut informé, et qu'il porta plainte contre moi devant le même juge, disant que j'attaquais la réputation de son fils et diffamais sa maison; et non seulement il prétendait que je lui fisse réparation d'honneur, il demandait encore que je fusse condamné à une peine afflictive. Ce n'est rien que cela, me dit mon avocat : si Bentivoglio n'a pas d'autre plat de sa façon à nous servir, nous devons peu le craindre. Nous ferons réponse à ses plaintes, quand l'auditeur aura répondu à notre requête. Ce que ce juge fit, de quelle manière, grand Dieu! en ordonnant que dans trois jours, pour tout délai, je produirais mes preuves du vol dont j'accusais le seigneur Alexandre Bentivoglio.

Quand j'aurais envoyé un homme en poste à Sienne pour y lever les informations qui y avaient été faites, il n'aurait pu être de retour à Bologne en si peu de temps. M. l'auditeur ne pouvait l'ignorer, puisque j'avais allégué dans ma requête

que c'était de Sienne que j'attendais mes plus fortes preuves. Mon avocat, pour pousser ce juge, lui remontra, par une seconde requête, qu'il était contre l'usage de prescrire un temps au demandeur: et par-là du moins il espérait obtenir un terme plus raisonnable; il fut trompé dans son attente. Ne pouvant plus, après cela, douter de la bonne intelligence qui régnait entre l'auditeur et l'homme de bien à qui j'avais affaire, il me dit, en rougissant de honte de l'injustice effroyable qu'on me faisait dans son pays : Je n'ai plus d'autre conseil à vous donner que de vous éloigner de cette ville; il n'y fait pas bon pour vous. Je ne vois que trop, par le tour malin qu'on vous a joué, que vous n'y feriez que perdre du temps, de la peine et de l'argent : encore ne sais-je, continua-t-il en branlant la tête, si vous en seriez quitte à si bon marché. Vous êtes étranger ; et l'on croit ici que tout est permis contre les personnes d'une autre nation que l'italienne.

Cela n'est pas possible, m'écriai-je d'un ton qui ne découvrait que trop l'agitation de mon ame! Sommes-nous donc ici chez des barbares? Encore parmi les barbares, me répondit-il, on suit les lois naturelles, au lieu que dans ce pays-ci l'on n'en connaît aucune. Je vous le répète encore, poursuivit-il, mon avis est que vous ne vous arrêtiez pas plus long-temps dans cet endroit du monde où les principaux officiers de justice sont si peu scrupuleux, qu'ils peuvent faire passer un coupable pour un innocent, et traiter un innocent comme un cou-

pable. Je promis à mon avocat que dès le jour suivant je ne manquerais pas de faire ce qu'il me conseillait. Je le remerciai des peines et des soins qu'il avait bien voulu prendre pour moi, et je tirai ma bourse pour le payer grassement; mais il me déclara qu'il ne recevrait rien. Vous avez assez perdu, me dit-il. Si j'acceptais quelque argent de vous, je croirais mériter d'être confondu avec ceux dont vous avez sujet de vous plaindre; d'ailleurs, je veux qu'en quittant le séjour de Bologne vous soyez persuadé que si les fripons y fourmillent, il ne laisse pas d'y avoir quelques honnêtes gens.

Je m'en retournai chez moi plein d'estime pour mon avocat. Je trouvai Sayavedra, qui n'était pas sans inquiétude; il craignait qu'à la fin je ne le sacrifiasse pour r'avoir mes effets. Véritablement je n'avais qu'à le produire en justice, je faisais cesser les chicanes du vieux Bentivoglio. Je n'étais pas capable d'une pareille trahison; je lui avais pardonné la sienne, et il me servait avec un zèle qui ne me permettait plus de me souvenir du passé. Je lui dis que notre procès était fini, quoiqu'il n'eût pas encore été jugé, et que nous n'avions qu'à chercher fortune ailleurs; que je voulais partir pour Milan le lendemain dès la pointe du jour; qu'il n'avait qu'à retenir des chevaux de louage et tout mettre en état pour notre départ. A peine eus-je donné ces ordres à Sayavedra, qu'il entra dans l'hôtellerie une troupe de sergents et de recors, métier que le diable aurait honte de faire. Ils vinrent à moi d'abord qu'ils m'aperçurent, et

me saisissant brusquement au collet, ils me conduisirent en prison. J'eus beau leur demander quel crime j'avais commis pour être traité si indignement, ils ne me répondirent autre chose, sinon qu'on me le dirait en temps et lieu. On me le dit en effet : j'appris que c'était pour avoir été volé, et que je serais bien heureux si je ne sortais de prison que pour aller aux galères ; que M. l'avocat Bentivoglio, pour punir l'insolence que j'avais eue de me plaindre de son fils et de présenter deux requêtes, qu'on devait regarder comme des libelles diffamatoires contre la noblesse de sa race, et en particulier contre le seigneur Alexandre, dont tout le monde connaissait les bonnes mœurs, avait obtenu de la justice de M. l'auditeur une permission de me faire arrêter, en attendant qu'on me fît subir un châtiment convenable à ma témérité.

C'est ce que contenait une longue feuille de papier qu'on me fit lire, et que je ne lus pas sans lever cent fois les yeux et les mains au ciel, au grand plaisir de mes sergents et du geolier, qui étaient présents, et qui riaient sous cape, Dieu sait de quoi! Je fus là deux ou trois jours sans voir personne que le concierge, ses valets et ses servantes, qui m'insultaient de gaieté de cœur, et se faisaient un jeu de mes souffrances. Ce lieu me parut un vrai tableau de l'enfer; j'y serais mort de faim si je n'eusse pas eu de l'argent. On juge bien que je payais fort cher tout ce que j'étais obligé d'acheter pour vivre; encore fallait-il en rendre grace au geolier, qui, par un excès de bonté, venait me te-

nir compagnie et manger les deux tiers de ce qu'on m'apportait; après quoi il me disait effrontément qu'il ne faisait pas cet honneur aux autres prisonniers.

Sayavedra, qui pour les raisons que j'ai dites n'osait paraître en ville et solliciter pour moi, faisait agir mon hôte. Celui-ci, touché de compassion de me voir si injustement persécuté, alla trouver mon avocat, pour l'engager à ne me point abandonner à la malice de mes ennemis. L'avocat, homme charitable et généreux, indigné de la tyrannie qu'on exerçait au mépris des lois sur un étranger sans appui, entreprit de me servir encore, et de me tirer du moins des griffes de ces voleurs. Il faut savoir de quelle façon il en vint à bout. Pour prévenir un jugement ignominieux qu'on était sur le point de rendre contre moi, il me conseilla de souscrire à un accommodement qui me fut proposé de la part de mes parties, et que je n'ai garde ici de passer sous silence. Ils me firent signer une déclaration en bonne forme comme je reconnaissais le seigneur Alexandre Bentivoglio pour un gentilhomme plein d'honneur et d'une vie irréprochable; que je lui demandais pardon de l'avoir injustement accusé d'une mauvaise action, ce que je confessais n'avoir fait qu'à la sollicitation de ses ennemis; enfin, que je n'avais aucun sujet de me plaindre de lui, et que je le priais de m'accorder son amitié.

Voilà le beau tempérament qu'on trouva pour accommoder les parties. Je n'eus pas plus tôt signé

cette déclaration contre mon honneur et ma conscience, que je fus élargi. Que n'aurais-je pas écrit ! que n'aurais-je pas fait pour sortir de prison ! Ceux qui savent ce que c'est que d'y être m'excuseront bien d'avoir, pour rattraper ma liberté, reconnu un voleur pour honnête homme. J'aurais, je crois, fait le contraire s'il eût fallu. Je repris le chemin de l'hôtellerie, où Sayavedra était dans de mortelles alarmes : il ne savait si tous les mouvements qu'un homme de bien comme mon avocat pourrait se donner, et le bruit scandaleux que mon emprisonnement faisait dans la ville, seraient capables de me tirer du labyrinthe où je me trouvais engagé. Ce cher confident fut d'autant plus ravi de me revoir libre, qu'il s'y attendait moins. Tous les messieurs qui logeaient dans l'hôtellerie étaient prêts à se mettre à table pour dîner ; aussitôt qu'ils me virent arriver, ils vinrent m'embrasser, en me félicitant sur ma sortie de prison. Ils me témoignèrent la part qu'ils avaient prise à mon malheur. Pendant tout le repas, on ne s'entretint que de mes juges, et chacun en fit un éloge digne d'eux. Pour moi, je n'en parlai qu'avec beaucoup de retenue, de peur de quelque nouvel accident.

CHAPITRE VIII.

Guzman se voyant hors de prison se dispose à partir pour Milan; mais une occasion de gagner de l'argent lui fait différer son départ.

J'ORDONNAI l'après-dîner à Sayavedra d'aller louer des chevaux pour le lendemain. Nous partirons, lui dis-je, pour Milan, c'est une chose résolue: après ce qui vient de m'arriver, la ville de Bologne doit me déplaire encore davantage que celle de Florence. Tandis que mon écuyer alla exécuter mes ordres, je me rendis chez mon avocat pour le remercier de ma délivrance et lui offrir ma bourse; mais poussant la générosité jusqu'au bout, il me dit qu'il ne me demandait rien autre chose, que d'être persuadé qu'il était au désespoir de ne m'avoir pu faire tirer raison de mon voleur. Je répondis à mon avocat que je ne lui avais pas moins d'obligation que s'il m'eût fait restituer tout ce qui m'avait été pris. Je le quittai en lui faisant toutes les protestations imaginables de service et d'amitié.

Étant revenu à l'hôtellerie après cela, et me trouvant fort désœuvré, je m'amusai à voir jouer aux cartes trois de nos messieurs. Je m'assis par hasard auprès de l'un d'entre eux, je m'attachai à

voir son jeu; et, par un caprice assez ordinaire à l'esprit humain, je sentis qu'insensiblement je m'intéressais plus pour lui que pour les deux autres. Quand il perdait, je m'affligeais, et lorsqu'il gagnait, j'avais une secrète joie, comme si j'eusse été de moitié avec lui. La fortune balança longtemps entre les trois joueurs: l'argent ne faisait qu'aller et venir. Ils avaient devant eux chacun trente pistoles pour le moins; et je remarquai qu'ils jouaient rondement. Celui dont je voyais les cartes n'était pas le plus habile, aussi le malheur tomba-t-il sur lui quand ils vinrent à s'échauffer et qu'il se fit de grands coups. Je mourais d'envie de le conseiller: je savais parfaitement que cela ne se devait pas faire, et cependant j'eus bien de la peine à m'en empêcher, sur-tout lorsque je m'aperçus qu'il jouait de son reste. Enfin il perdit jusqu'au dernier sou; après quoi se levant, il dit aux deux autres joueurs qu'il allait sortir pour chercher de l'argent, et qu'il leur demandait sa revanche pour l'après-souper. C'était un jeune homme qui venait d'arriver à Bologne pour s'y faire passer docteur en droit; ses parents lui avaient donné, pour cet effet, une soixantaine de pistoles, dont il fut déchargé sans avoir le bonnet doctoral. L'un des deux cavaliers qui avaient si bien vidé ses poches était un de ses compagnons d'étude, gentilhomme de Bologne, et l'autre une manière d'officier français. Ce dernier, qui était un peu plus âgé que ses camarades, en savait plus long qu'eux. Les Français ne sont pas manchots au jeu; mais ils rencontrent

quelquefois des personnes d'une autre nation qui les redressent.

Je me retirai dans ma chambre, d'autant plus fâché d'avoir vu perdre mon docteur *in fieri*, que j'allai m'imaginer que c'était moi qui lui avais porté malheur. Prévenu de cette ridicule opinion, je me reprochais de m'être tenu constamment près de lui pendant tout le jeu, et je me regardais comme la cause de sa ruine; puis blâmant ma sotte sensibilité : Je suis bien fou, disais-je, de me tourmenter l'esprit si mal à propos. Mes propres affaires ne doivent-elles pas assez m'affliger? Faut-il que je m'occupe du chagrin des autres? Tandis que je faisais ces réflexions, j'entendis ce jeune homme entrer dans sa chambre, qui n'était séparée de la mienne que par une cloison de sapin. Il revenait de la ville sans avoir pu trouver de l'argent; et plus piqué contre les gens qui lui en avaient refusé que contre ceux qui lui en avaient gagné : Quelle misère, s'écriait-il! Se peut-il que dans Bologne un honnête homme cherche en vain trente pistoles à emprunter! Les Bolonais ne sont pas des chrétiens, ce sont des Turcs : encore je ne sais si les Turcs ne seraient pas assez humains pour me tirer de l'embarras où je suis. En disant ces paroles il poussait de gros soupirs, et se promenait en long et en large dans sa chambre; ensuite, se mettant en fureur, il mugissait comme un taureau, donnait de grands coups sur sa table, et chargeait de malédictions tous les habitants de la ville. Enfin, las de jurer et de tempêter, il se jeta sur

son lit, où le prenant sur un ton plaintif, il renouvela ses lamentations.

J'avais beau faire des efforts pour m'endurcir le cœur, je sentais malgré moi que j'étais fort touché de son infortune. Dans ce temps-là mon confident arriva dans ma chambre, pour me dire qu'après avoir bien couru il avait eu le bonheur de trouver des chevaux de retour pour Milan. Parle bas, mon ami, lui dis-je à l'oreille; mon voisin est si affligé d'avoir perdu son argent, qu'il me fait pitié: je t'avouerai même que je suis furieusement tenté de le venger. Eh! que feriez-vous pour y réussir, me dit-il? Je prendrais ce soir sa place, lui répondis-je, et je m'embarquerais au jeu: c'est le moyen de nous remettre en fonds tout d'un coup, où d'aller tout droit à l'hôpital. Au bout du compte, l'argent qui nous reste ne saurait nous mener bien loin. Trente pistoles que nous avons peut-être sont si peu de chose pour des voyageurs qui ne vont point à pied, et qui vivent noblement dans les hôtelleries, qu'il n'y a point, ce me semble, à balancer. Il s'agit de faire deux repas par jour, ou de n'en faire qu'un et de nous coucher sans souper. Qu'en penses-tu, Sayavedra? J'attends ton conseil là-dessus. Ne me dis pas que je vais remplir la place d'un homme qui a joué de malheur, et que la mauvaise fortune est contagieuse; je ne suis point un joueur superstitieux, et d'ailleurs je puis t'assurer que j'aurai affaire à des gens qui n'en savent pas plus que moi.

Mon confident me répondit qu'il approuverait

toujours ce que je jugerais à propos de faire; mais qu'il me conseillait, puisque je voulais bien le consulter sur cela, de ne me fier que de la bonne sorte au hasard, dont je connaissais le caprice, et de prendre des mesures pour me le rendre favorable. Eh! quelles mesures, lui dis-je, en feignant d'être neuf dans ce métier? Bon, répliquait-il, ignorez-vous que lorsqu'on joue pour gagner on se sert sans façon des moyens les plus sûrs de s'emparer de l'argent du prochain? Les honnêtes gens d'aujourd'hui ne s'en font pas le moindre scrupule. Si vous m'en croyez, vous ne serez pas plus sot que les autres; et je m'offre à vous aider de mes petites lumières. Sayavedra me ravit par ce discours. J'étais bien aise qu'il me présentât ses services de lui-même; car j'avais jusque-là gardé toujours avec lui le *decorum* de la maîtrise; ce qu'il faut nécessairement faire avec les valets, si vous voulez qu'ils vous servent bien.

Je dis à mon confident que je n'avais envie de jouer que pour gagner, et que s'il savait quelque infaillible moyen de jouer toujours heureusement, il me ferait plaisir de me l'apprendre; que s'il y avait quelque mal à l'employer, on devait me le pardonner dans le mauvais état où se trouvaient mes affaires. Il fut charmé à son tour de voir que je me prêtais de si bonne grace au désir qu'il avait de m'endoctriner. Je ne veux, me dit-il, que vous donner seulement une leçon pour vous mettre en état de rafler ce soir tout l'argent des autres joueurs. Je ferai dans les bonnes occasions une petite ronde,

sous prétexte de moucher les chandelles ou de vous donner à boire. Je verrai d'un coup d'œil les cartes de vos joueurs, et je vous ferai connaître tout leur jeu, tantôt avec mes doigts et les boutons de mon habit, et tantôt en tenant sur ma poitrine la main droite ou la gauche. Lorsque Sayavedra m'eut ainsi parlé, je demeurai d'accord avec lui que je serais bien maladroit si je perdais avec un pareil secours. Nous convînmes donc entre nous de ce que signifierait chaque signe, et il ne tint qu'à mon pédagogue de s'apercevoir qu'il avait en moi un sujet des plus disciplinables.

A l'heure du souper je me rendis dans la salle, où les deux joueurs qui avaient gagné étaient déjà. Mon voisin, le futur avocat, y arriva bientôt, et nous nous mîmes tous à table. Pendant tout le repas, l'écolier qui avait perdu, quoiqu'il eût la mort au cœur, fit tous ses efforts pour paraître gai. Il parla beaucoup, porta des brindes à tous les convives, et affecta de faire l'agréable. Après le souper, les deux messieurs qui avaient joué avec lui se disposèrent à recommencer. On apporta des cartes; et comme on se préparait à tirer pour les places, mon voisin dit : Messieurs, j'espère que vous ne ferez pas difficulté de jouer trente pistoles sur ma parole; je dois demain sans faute recevoir une somme considérable. A ces mots, le Français fit la grimace et ne répondit rien. L'autre joueur, plus hardi, déclara qu'il ne jouerait jamais sur la parole de personne; que c'était un serment qu'il avait fait, ayant remarqué plus d'une fois que cela lui

portait guignon. Hé bien, messieurs, reprit l'apprenti avocat, je vous demande donc un moment de patience; je cours chez un marchand que je n'ai pas trouvé tantôt, et qui certainement me prêtera tout ce que je voudrai. Les joueurs lui repartirent qu'il pouvait aller faire ses affaires et revenir les joindre dans la salle, où ils l'attendraient jusqu'à minuit.

Je pris alors la parole; et m'adressant aux deux cavaliers qui restaient, je leur demandai s'ils voulaient que je fisse le troisième jusqu'au retour de leur camarade; que je lui cèderais volontiers la place, puisqu'ayant résolu de partir le lendemain de grand matin, je ne pouvais leur tenir compagnie fort long-temps. Ces messieurs, qui sur ma physionomie jugèrent assez mal de mon adresse au jeu, me répondirent avec joie que je leur ferais bien de l'honneur. Pendant qu'on mettait les cartes en ordre, j'appelai Sayavedra, et lui dis de me donner quelque argent. Il me jeta sur la table d'un air négligé toutes nos espèces, qui faisaient à peu près une trentaine de pistoles, en me disant qu'il en irait chercher si j'en souhaitais davantage. Je lui fis réponse que cela suffisait, et que j'irais me reposer lorsque je l'aurais perdu.

Nous fûmes bientôt en train. Sayavedra s'assit sur une chaise auprès de la cheminée, et se tint là par mon ordre pour être à portée de nous servir. On se ménagea d'abord, comme cela se pratique; et néanmoins trouvant occasion deux ou trois fois de faire de bons coups, sans tricherie, je ne négli-

geai point d'en profiter. Je gagnai tout au moins cent écus. C'est toujours quelque chose, dis-je en moi-même. Si malheureusement pour moi le jeune homme qui est sorti revient avec de l'argent frais, du moins je n'aurai pas occupé sa place pour rien. Ces coups de bonheur piquèrent ces deux messieurs, qui, craignant que je ne les quittasse, ainsi que je les en menaçais de temps en temps pour mieux les échauffer, me proposèrent de jouer plus gros jeu. Je leur dis que j'y consentais. Un moment après, comme il s'agissait d'un grand coup, j'apostrophai Sayavedra : Holà, garçon, lui dis-je, n'es-tu donc ici que pour dormir? Donne-moi à boire. Il se leva de l'air du monde le plus innocent, feignit d'être à moitié endormi, et, en versant du vin dans mon verre, les yeux à demi fermés, il me fit par ses signes enlever quinze pistoles à mes deux joueurs. Voilà mes fonds bien augmentés. Mais, suivant la politique ordinaire des aigrefins, je perdais quelquefois quand j'aurais fort bien pu gagner.

Pour dire la vérité, avec mes seuls tours de main je serais venu à bout de ces messieurs, et je les aurais mis à sec; car ils n'étaient rien moins que de fins joueurs : cependant il faut convenir que les signes de Sayavedra me faisaient brusquer leur argent, sur-tout quand ce n'était point à moi à battre les cartes; cela était même moins suspect. Ce garçon me fut d'un grand secours pour vider leur bourse. Quand je me vis en possession de toutes les pistoles qu'ils avaient étalées sur la table

au commencement du jeu, je leur dis : Messieurs, il est fort tard, et vous savez qu'il m'est permis de me retirer; néanmoins, pour vous faire voir que je ne veux point emporter votre argent et que je suis beau joueur, remettons la partie à demain : je ne partirai pas, quoique j'aie fait louer des chevaux pour cet effet. Rien n'étant plus capable de consoler des joueurs qui perdent que l'espérance d'avoir leur revanche, ceux-ci ne me pressèrent plus de continuer le jeu. Nous nous séparâmes. Chacun prit le chemin de sa chambre; eux dans la crainte que je ne manquasse à ma parole, et moi dans la résolution de la tenir.

La joie d'avoir gagné un peu d'argent, et l'agitation où le jeu avait mis mes esprits, m'empêchèrent assez long-temps de goûter la douceur du sommeil. Heureusement, dans mon insomnie, je n'avais que d'agréables images. Il n'en était pas de même de mon malheureux voisin. Il ne faisait que de revenir de la ville, et encore sans argent. Il n'avait osé paraître dans la salle; et plein de honte et de rage, il s'était retiré dans sa chambre. Je l'entendais soupirer amèrement et se tourner dans son lit tantôt d'un coté et tantôt de l'autre. J'étais ravi de l'avoir vengé à mon profit; et ce qu'il y a de plaisant, c'est que je ne le plaignais plus : comme s'il eût été moins à plaindre depuis que j'avais son argent! Nous sommes touchés des malheurs que nous ne causons pas, et insensibles à ceux qui nous sont utiles.

Le jour suivant mes deux joueurs eurent grand

soin de s'informer des valets de l'hôtellerie si je n'étais point parti ; et ils furent bien aises quand ils apprirent que j'avais effectivement différé mon départ. Ils avaient peur que je ne leur échappasse, et moi j'aurais été bien fâché de les quitter sans avoir le reste de leur argent. Ils auraient souhaité que nous nous fussions remis au jeu dès le matin ; mais, pour irriter leur envie, je ne me montrai dans la salle qu'à l'heure du dîner. Je m'aperçus bien à table de l'impatience qu'ils avaient d'en revenir aux prises avec moi ; ce que je ne faisais pas semblant de remarquer : j'affectais même un air froid et indolent, pour leur persuader que c'était par pure complaisance que je voulais leur donner leur revanche.

Sitôt qu'on eut dîné l'on apporta des cartes. Alors mes deux champions, pour faire connaître qu'ils en voulaient découdre, tirèrent de leurs poches de longues bourses pleines de bonnes pistoles et de doublons d'Espagne. Ils en jetèrent des poignées sur la table, en me disant : Tenez, seigneur cavalier, voilà ce que vous emporterez demain avec vous. Ils ne croyaient pas si bien dire. Nous prîmes donc nos places, et nous commençâmes à jouer. J'avais dessein de perdre dans cette séance ; ainsi je n'eus pas besoin de Sayavedra. Je ne prétendais pas non plus qu'ils me gagnassent beaucoup. Je me ménageai de façon que je ne perdis, pendant toute l'après-dîner, qu'une quarantaine d'écus. L'officier français me croyant en malheur me proposa de jouer plus gros jeu. Non,

lui dis-je, il y a long-temps que nous jouons; reposons-nous un peu : nous serons plus propres à passer une partie de la nuit à ce saint exercice, et nous nous contenterons tous à la reprise de ce soir.

L'espérance qu'ils avaient de me traiter plus mal, ou pour mieux dire de me ruiner, leur fit prendre patience jusqu'après le souper. De mon côté, je n'avais pas une intention plus charitable que la leur; ce que je fis bien voir lorsqu'il fallut recommencer à battre la carte. La fortune me fut d'abord contraire ; mais, avec mon adresse et le secours de mon fidèle écuyer, je l'obligeai à se déclarer pour moi. Ces messieurs en furent donc pour leurs doublons, qui passèrent de leurs bourses dans la mienne ; après quoi, quittant le jeu pour s'en aller dans leurs chambres, ils me dirent que si j'étais d'humeur à leur donner encore un jour, ils feraient avec moi le lendemain une nouvelle séance. Je leur répondis que je ne demandais pas mieux, et qu'ils me trouveraient toujours disposé à faire ce qu'ils désireraient.

Je me retirai dans ma chambre avec mon confident, qui ne se possédait pas de joie. Il voulut me déshabiller; je le repoussai. Il n'est pas question de prendre du repos, lui dis-je. Il est trop tard pour me coucher entre deux draps. Je prétends partir d'ici dès que je le pourrai faire sans bruit. Sayavedra me répondit que je ne me souvenais déjà plus que je venais de promettre à ces messieurs que je jouerais encore avec eux. Je n'ai

point oublié, repris-je, que je leur ai fait cette promesse; mais je ne suis point assez sot pour m'exposer à quelque nouveau malheur en la tenant. Ne conçois-tu pas le danger qu'il y a pour moi à faire un long séjour dans cette ville? Si mes voleurs m'y ont fait emprisonner après s'être saisis de mon bien, que ne dois-je pas craindre des honnêtes gens qui sont en droit de m'accuser de les avoir friponnés? Ne soyons pas insatiables; nous avons plus de six cents écus, contentons-nous de cela, et sauvons-nous au plus vite. N'as-tu pas arrêté des chevaux? Sans doute, me répondit-il; j'en ai payé la journée au maître, qui m'a dit qu'ils seraient prêts à la pointe du jour. Tant mieux, lui répliquai-je; nous ne saurions partir assez tôt : je ne croirai pas ma bourse en sûreté, que je ne sois à dix bonnes lieues d'ici. Mon confident me quitta pour aller se reposer quelques moments, fort satisfait de nous voir chargés d'un butin assez considérable, et se flattant de la douce espérance d'y avoir quelque part. Ce n'est pas qu'il fût sans inquiétude sur ce point quand il se rappelait l'histoire de mes coffres; histoire qu'il jugeait encore trop récente pour que j'en eusse perdu le souvenir.

Dès qu'il entendit du bruit dans le logis, et qu'il crut les domestiques éveillés, il revint dans ma chambre, où il me trouva en état de partir. Il est vrai que je ne m'étais pas seulement jeté sur mon lit, et que je m'étais agréablement occupé à compter mes espèces, à mettre l'or d'un côté,

l'argent de l'autre, et à ranger enfin proprement nos petits effets. Je l'envoyai payer notre hôte; et lorsque cela fut fait, nous sortîmes de l'hôtellerie et gagnâmes promptement l'endroit où nos chevaux nous attendaient. Jamais départ n'a été si précipité: à peine avait-on ouvert les portes de la ville, que nous étions déjà dans la campagne. La belle matinée! Dans un autre temps j'en aurais admiré les charmes; mais, dans la situation où mon esprit était alors, la beauté du jour m'était très indifférente. Je ne songeais qu'à tirer pays; je m'imaginais que tous les lévriers de la justice devaient courir après moi, pour me ramener dans les prisons de Bologne, et m'obliger à restituer l'argent que j'avais escamoté à mes deux joueurs. Je tournais la tête à tout moment pour voir si quelqu'un ne nous suivait point; et quand j'apercevais quelque cavalier qui venait plus vite que nous, le cœur me battait, je changeais de couleur, je ne me rassurais point qu'il ne fût passé. Tant il est vrai que tout crime porte avec lui son châtiment.

Je devins pourtant peu à peu plus tranquille; et lorsque nous eûmes fait quatre lieues, je ne sentis plus aucune crainte. Alors rompant le silence que j'avais gardé jusque-là, aussi-bien que mon compagnon: Sayavedra, lui dis-je, n'es-tu pas las de voyager en chartreux? pour moi je le suis de rêver. Parlons; conte-moi quelque histoire qui me réveille et me réjouisse. Seigneur don Guzman, me répondit-il, vous me permettrez de vous dire qu'il ne convient guère aux gens qui n'ont

pas le sou de tenir de joyeux propos; il n'appartient qu'à ceux qui ont de l'argent à pleines mains de faire de bons contes. Je t'entends, mon ami, lui répliquai-je en souriant; je t'assure qu'à la dînée nous ferons un compte ensemble, et j'espère que tu seras content. Comme vous saisissez les choses, repartit-il en riant! je vous proteste que ce n'est point là ma pensée. Je sais bien qu'en vous servant je n'ai fait que mon devoir, et que le plaisir de vous avoir aidé à tirer les doublons de vos deux joueurs me doit tenir lieu de récompense. Le désintéressement vrai ou faux que Sayavedra faisait paraître me plut infiniment; et mon dessein n'étant pas de le frustrer de la petite rétribution qu'il avait méritée par ses signes, qui m'avaient été si utiles, je lui fis présent de vingt pistoles aussitôt que nous fûmes arrivés à une petite hôtellerie où nous nous arrêtâmes pour dîner.

CHAPITRE IX.

Sayavedra, pour désennuyer Guzman sur la route, lui raconte l'histoire de sa vie.

Nous remontâmes à cheval après avoir fait un assez bon repas, quoiqu'en entrant dans cette taverne je me fusse attendu à faire très mauvaise chère. Bien loin de garder le silence, comme

nous avions fait toute la matinée, nous commençâmes à nous entretenir de diverses choses. Je ne me souviens point à propos de quoi je demandai à Sayavedra comment il était devenu aventurier ; je me souviens seulement qu'il me répondit que, pour satisfaire ma curiosité, il fallait donc qu'il me contât l'histoire de sa vie ; sur quoi je lui témoignai qu'il me ferait un fort grand plaisir de m'apprendre ses aventures. Alors, sans vouloir s'en défendre, il en fit le récit dans ces termes :

* Je ne suis point de Séville, quoique je vous aie dit à Rome que j'en étais. Valence m'a vu naître, ville où il y a peut-être plus de fripons que dans aucun autre endroit d'Espagne, parceque c'est un pays abondant en toutes choses, et qu'ordinairement les bons pays produisent des hommes qui ne valent guère. Mon père n'était qu'un bourgeois à la vérité, mais de cette haute bourgeoisie qui se confond avec la noblesse. Ayant perdu sa femme, qu'il aimait tendrement, il en eut tant de douleur qu'il mourut peu de temps après elle. Il laissa deux fils avec peu de bien ; et ces deux fils, dont je suis le plus jeune, vendirent tous ses effets, qu'ils partagèrent entre eux également. Après

---

* J'ai retranché de l'histoire de Sayavedra les additions de M. Bremont, et entre autres l'épisode du Piémontais, qui donne sa femme pour un cheval à un officier napolitain ; cette aventure n'étant qu'une mauvaise copie de l'histoire de madame de Fresne et du capitaine Gendron.

cela mon frère aîné me demanda quel parti je prétendais prendre. Je lui avouai que j'avais envie de voyager, et que c'était là ma passion dominante. C'est la mienne aussi, me dit mon frère. J'ai toujours pris plaisir à entendre parler des pays étrangers : je suis curieux de voir de quelle façon vivent les hommes qui ne sont pas nés en Espagne ; et je contenterai incessamment ma curiosité. Entraînés tous deux par la force de notre étoile, ou plutôt par nos mauvaises inclinations, nous partîmes un beau matin de Valence, chacun avec un petit paquet sous le bras.

Nous n'eûmes pas fait une lieue, que mon frère me dit : Il me vient une pensée. Nous allons nous abandonner à la fortune ; nous ignorons de quelle sorte elle nous traitera. Peut-être nous trouverons-nous dans quelque embarras, où notre plus grande peine sera d'être connus et de voir nos véritables noms couverts d'infamie. Pour prévenir ce malheur, changeons-les. J'approuvai son idée, et nous voilà tous deux à rêver aux noms que nous emprunterions. Mon frère prit celui de Mateo Lujan, et moi, comme je me souvins d'avoir ouï dire que la maison des Sayavedras était une des plus illustres de Séville, je l'adoptai, et je résolus de me faire par-tout appeler Sayavedra. J'interrompis en cet endroit mon confident : Est-il possible, lui dis-je, que tu n'aies jamais vu cette ville? cependant tu m'en as parlé à Rome d'une manière à me persuader qu'il fallait que tu la connusses. Bon, répondit-il, j'ai vu tant de gens qui y ont

été, et j'en ai lu tant de descriptions, qu'il n'est pas étonnant que j'en aie dans l'esprit un tableau fidèle.

Nous étant donc tous deux parés de ces beaux noms, poursuivit-il, nous ne songeâmes plus qu'à nous déterminer sur la route que nous prendrions. J'avais déclaré que je voulais passer en Italie, et mon frère m'avait témoigné le même désir; mais changeant tout à coup de sentiment, il lui prit fantaisie d'aller en France. La contestation que nous eûmes là-dessus devint si vive, que nous trouvant entre deux chemins, dont l'un conduisait à Sarragosse et l'autre à Barcelone, il enfila le premier, et moi le second, en nous souhaitant l'un à l'autre toute sorte de prospérités. Après cette séparation fraternelle, je me rendis à Barcelone pour m'embarquer sur les galères qu'un grand nombre de personnes y attendaient aussi dans le même dessein. Elles n'y arrivèrent qu'un mois après. Pendant tout ce temps-là je m'habillai proprement, je cherchai les plus agréables compagnies; le jeune seigneur Sayavedra était fort bien reçu par-tout: il jouait, faisait bonne chère, et ne refusait pas quelques uns de ses moments à l'amour. Enfin je me réjouis si bien, que les galères venues, mon hôte payé, mes provisions faites, je m'embarquai gaillardement avec six pistoles de reste. Nous arrivâmes heureusement à Gênes, où, trouvant d'abord une felouque qui partait pour Naples, je n'en voulus pas perdre la commodité. Nous eûmes

toujours le vent si favorable, que le voyage fut très court.

Si d'un côté j'étais bien aise de me voir dans la ville du monde où j'avais le plus souhaité d'être, j'avais, de l'autre, beaucoup de chagrin quand je considérais l'état de ma bourse, laquelle était aussi plate que celle d'un ermite. Naples, disais-je, est sans doute le séjour de tous les plaisirs; mais les plaisirs y coûtent autant qu'ailleurs. Quiconque est sans argent à Naples n'y peut faire qu'une très sotte figure. Je jugeai bien qu'il fallait user d'industrie : je m'adressai pour cela aux maîtres du métier; je leur fis connaître l'envie et le besoin que j'avais d'être leur confrère. Mon air de fripon les prévint d'abord en ma faveur; et, après un petit examen qu'ils me firent subir, ils me trouvèrent assez de disposition à mériter l'honneur d'entrer dans leur corps. Je n'y fus pas sitôt agrégé, qu'ils me firent commencer par servir de second et de croupier au jeu. De leur propre aveu, je m'en acquittai comme si j'eusse eu des principes; ce qui fut cause que je ne tardai guère à être employé à la filouterie commune, c'est-à-dire à couper des bourses, à crocheter des portes, à voler la nuit des manteaux; en un mot, à cent pareils exercices, qui ne sont que l'A, B, C, de l'école des filous, et qui élèvent, d'échelon en échelon, un honnête homme à la potence.

Mais, sans vanité, j'avais un esprit trop supérieur pour m'en tenir à ces petits tours, et j'en fis deux ou trois qui passèrent pour des coups de

maître. Il faut que je vous les rapporte. L'hôtel du connétable est le rendez-vous de toutes les personnes de qualité, qui s'y assemblent tous les soirs pour jouer. J'avais déjà été une fois dans cette maison à l'heure du jeu, et j'avais observé toutes les choses d'un œil curieux; j'avais sur-tout pris garde qu'il y avait sur chaque table de joueurs deux gros flambeaux d'argent avec des bougies, et cette remarque me fit imaginer un expédient pour m'emparer d'une paire de ces flambeaux. J'en achetai deux d'étain à peu près de la même grandeur, avec deux bougies; je mis le tout proprement dans mes poches, et un soir, m'étant habillé de manière que je pouvais passer pour un garçon qui appartenait à quelque seigneur de l'assemblée, je me glissai chez le connétable. Je me postai à la porte d'une petite chambre où il y avait deux jeunes cavaliers qui jouaient. Je m'aperçus avec joie qu'il n'y avait point là de pages du logis; ils étaient tous dispersés dans les autres chambres, qui paraissaient pleines de monde. Il y avait longtemps que mes deux joueurs étaient aux prises, et déjà leurs bougies, presque toutes consumées, commençaient à en demander d'autres. Je saisis ce favorable instant. Je tirai de mes poches mes flambeaux d'étain; j'y mis mes bougies, que j'allai allumer aux lampions dont l'escalier était éclairé; j'entrai respectueusement dans la chambre des deux cavaliers avec mes flambeaux à la main; je les posai hardiment sur la table, à la place des deux qui y étaient, et que j'emportai promptement

sous mon manteau, après les avoir éteints. Je courus aussitôt à toutes jambes au greffe, je veux dire chez notre capitaine, qui était notre receleur ordinaire, un personnage grave, et qui passait pour un fort honnête homme dans la ville. Il nous servait de protecteur et d'avocat quand il nous arrivait d'être pris au trébuchet, et, par reconnaissance, nous lui donnions le cinquième de tous les vols que nous faisions.

Une autre fois je fis un tour encore plus effronté. Je passais dans une grande rue devant une maison qui me parut devoir être la demeure de quelque homme opulent; comme en effet, j'appris depuis que c'était celle d'un riche notaire et greffier. J'entrai dans cette maison, dont la porte était ouverte; j'enfilai deux ou trois pièces de plain-pied sans rencontrer personne, et je vis dans la dernière, sur une table, une robe de femme du plus beau velours de Gênes et toute neuve. Je la mis sans façon sous mon manteau, et en deux sauts je regagnai le pavé. Malheureusement je trouvai à la porte le maître de la maison, lequel, me voyant sortir de chez lui avec quelque chose de gros sous le bras, m'arrêta brusquement, et me demanda d'un ton de voix terrible ce que je portais sous mon manteau. Plus d'un autre, à ma place, eût été déferré: moi, sans paraître ému du contre-temps, je lui répondis que c'était la robe de velours de madame, et que je la remportais pour en raccommoder le collet et démonter une manche. A la bonne heure, reprit-il: rapportez-là bientôt, car ma

femme en aura besoin cette après-midi pour aller rendre visite à une dame de condition de ses amies. Je lui repartis que je n'y manquerais pas, et en disant cela je m'éloignai de lui comme un daim.

Cette aventure se répandit dans la ville, et dès le jour suivant j'entendis dire que le notaire, après m'avoir parlé, rentra chez lui; qu'il trouva sa femme et deux ou trois domestiques qui faisaient autant de bruit qu'on en fait dans une taverne; que la maîtresse criait à pleine tête : Où est ma robe? elle était ici tout à l'heure : vous me la paierez; que les domestiques n'ayant vu entrer ni sortir personne de dehors disaient qu'il fallait que le diable lui-même l'eût emportée; et qu'enfin le mari fit cesser ce vacarme en leur apprenant ce que la robe était devenue. On ajoutait à cela qu'il courut sur-le-champ chez tous les huissiers de Naples; qu'il leur dépeignit à peu près ma figure, et qu'ils me cherchaient actuellement avec tous leurs archers. Pendant qu'ils faisaient des perquisitions inutiles, mon butin était en sûreté chez notre protecteur, avec qui nous nous moquions du notaire et des sergents. Cependant ce tour, que j'avais fait avec autant de bonheur que de subtilité, eut des suites qui ne sont pas l'endroit de ma vie qui occupe le plus agréablement ma mémoire. Les voici :

Un jour me promenant hors de la ville dans un lieu où coule un assez large ruisseau, je vis sur ses bords de très beau linge qu'une blanchisseuse venait de laver et d'étendre sur l'herbe. Les

occasions me tentent, c'est mon faible. Je ne pus résister à l'envie de m'approprier ce linge; aussi-bien c'était une chose dont j'avais alors grand besoin: je n'attendais plus que le moment de pouvoir faire mon coup sans que la lavandière s'en aperçût. Ce moment vint, et je le saisis si prestement, qu'enlever ce qu'il y avait de meilleur, et reprendre le chemin de la ville, cela fut fait en un clin d'œil. Néanmoins, quoique la femme n'eût pas remarqué mon action, il arriva qu'elle jeta les yeux par hasard du côté de son linge. Étonnée d'y trouver les deux tiers pour le moins à redire, elle regarda de toutes parts, et ne voyant que moi aux environs, elle jugea que je devais être le voleur. Là-dessus elle abandonna tout le reste de son linge, et se mit à courir après moi en criant : *Au voleur! au voleur!* d'une voix qui faisait retentir toute la campagne. Dans cet embarras, que pouvais-je faire? Je laissai tomber doucement de dessous mon manteau le paquet dont j'étais chargé, en m'imaginant que par-là j'apaiserais la blanchisseuse, qui, satisfaite d'avoir rattrapé son linge, retournerait sur ses pas. Mais soit qu'elle crût que j'en emportais encore, soit qu'elle eût juré ma perte, elle me poursuivit jusqu'à la porte de la ville, où la sentinelle m'arrêta pour me demander ce que c'était. La lavandière arriva aussitôt, et me donna mille gourmades, en disant que j'étais un voleur qui avais pris tout son linge. On me fouilla par-tout; et comme on trouva mon manteau et le dessous de mon bras mouillés, on n'eut pas de peine à deviner

que je m'étais défait du paquet pour pouvoir nier que j'eusse volé mon accusatrice. Il ne m'en fallut pas davantage pour mériter et obtenir un logement dans le palais de la justice.

Je fis savoir mon emprisonnement à notre avocat, qui vint en diligence me trouver. Je le mis au fait. Il se rendit chez le lieutenant criminel. Ils eurent ensemble un entretien qui fut tel, que le protecteur obtint que je serais élargi dès ce jour-là. Il m'apporta cette heureuse nouvelle, et je me disposais à sortir. Déjà l'ordre était expédié, le concierge satisfait, et déjà j'avais un pied hors de la prison, lorsque par une malice du diable, le notaire, qui me faisait chercher, et qui avait affaire en ce lieu-là, se présenta devant moi. Il m'envisage, il me reconnaît, il se met en fureur, il me donne un grand coup de poing dans l'estomac et me fait rentrer dans la prison, en criant au geolier de fermer la porte, attendu, disait-il, que j'étais un voleur, et qu'il voulait m'écrouer. Notre avocat, qui était présent, n'épargna aucune fleur de rhétorique pour apaiser le notaire; il alla même jusqu'à lui offrir la valeur de la robe; mais ce maudit notaire, aimant mieux se venger de moi que de recouvrer son bien, fut inexorable. Il me fit émoucher les épaules et bannir du royaume.

Après cette petite mortification, que je souffris assez patiemment, mon capitaine, pour m'en consoler, me chargea d'une lettre de recommandation pour un chef de bandits, son ami, qui avait une retraite dans les montagnes de la Romagne,

où je me rendis, ne pouvant faire mieux. Ce chef n'eut pas plus tôt lu ma lettre, qu'il me fit un accueil gracieux. Il me présenta aux cavaliers de sa compagnie. Je n'ai jamais vu des hommes si farouches. Il est vrai que venant de quitter à Naples des camarades fort civilisés, il était impossible que ces montagnards ne me parussent pas grossiers et sauvages : néanmoins, comme on apprend à hurler avec les loups, malgré la terrible vie que ces bandits menaient, je ne laissai pas de m'accoutumer à vivre avec eux. Nous fîmes quelques bons coups, et je me vis en peu de temps le gousset bien garni. Dès que je fus en fonds, il me prit envie d'abandonner ces honnêtes gens. Pour cet effet, je demandai congé à notre chef pour deux mois, sous le prétexte d'une affaire que je lui dis avoir à Rome. Il me permit de faire ce qu'il me plairait, après m'avoir obligé de lui jurer que je le rejoindrais au bout de ce temps-là. Je lui fis à la vérité ce serment, mais je l'oubliai sitôt que je fus à Rome.

Je m'étais mis dans l'esprit que dans une si belle ville je trouverais à chaque pas des occasions d'exercer mes talents. Cependant, lorsque j'y fus et que j'eus étudié le génie de ses habitants, ils me parurent si déniaisés, que je perdis l'espérance d'y faire fortune. Je fis quelques coups de si peu d'importance, que vous me dispenserez pour mon honneur de vous les rapporter. Je vous dirai même qu'au dernier de ces misérables tours, je pensai être pris sur le fait; ce qui fut cause que je sortis

brusquement de Rome. Je jugeai à propos de parcourir l'Italie, pour la bien connaître, et je dépensai tout mon argent en menant cette vie errante. Enfin, étant à Bologne, le hasard me fit faire connaissance avec Alexandre Bentivoglio, qui me reçut dans sa petite troupe. C'est un garçon fort subtil et né pour la profession dont il se mêle. Sa coutume est de sortir de temps en temps de son pays natal, pour aller tantôt dans une ville et tantôt dans une autre chercher des dupes ; et quand il a fait quelque bon coup de filet, il retourne à Bologne, comme si de rien n'était, et il est là fort en sûreté. Je l'ai accompagné dans quelques unes de ses courses, et je travaillais à Rome, sous ses ordres, le jour que je rencontrai votre seigneurie persécutée par la canaille. Je vous allai voir chez votre ambassadeur : vous eûtes l'imprudence d'étaler devant moi toutes vos nippes, et de me conter toutes vos affaires; j'en rendis compte au capitaine Alexandre, qui, sur mon rapport, imagina le tour que nous vous jouâmes. Cette action m'est toujours présente, poursuivit-il; et l'extrême regret que j'en ai sera éternellement nourri par les bontés que vous avez pour moi.

Sayavedra finit son histoire en cet endroit. Après quoi ses diverses aventures devinrent le sujet de nos entretiens sur la route jusqu'à Milan, où nous arrivâmes tous deux gais et gaillards, avec une disposition prochaine à nous emparer du bien d'autrui.

FIN DU QUATRIÈME LIVRE.

LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

De l'entreprise hardie que formèrent Guzman et Sayavedra dans la ville de Milan.

Nous employâmes les trois premiers jours à nous promener dans les rues, en parcourant des yeux les différentes marchandises dont les boutiques étaient parées, sans songer encore à mettre en œuvre notre génie aventurier. C'était autant de bon temps pour les bourgeois de la ville.

Comme nous traversions la place un matin, il vint un jeune homme assez bien vêtu aborder Sayavedra, qui marchait derrière moi. J'allais toujours devant, et j'avais déjà fait plus de cent pas lorsque je m'en aperçus. Je considérai fort attentivement ce jeune drôle avec qui mon confident s'était arrêté, et je lui trouvai un air égrillard qui me donna fort à penser. Ho ho! dis-je en moi-même, qui peut être ce garçon-là? et que peuvent-ils avoir tous deux à démêler ensemble? C'est ce qu'il m'importe de savoir. Mais comment puis-je en être instruit? Si j'appelle Sayavedra pour lui demander de quoi ils s'entretiennent, il ne manquera pas de composer une fable, et je n'en serai pas plus

avancé. Que faut-il donc que je fasse ? Me tenir en repos, et leur laisser le champ libre; ne témoigner aucune défiance à mon écuyer, et avoir toujours l'œil sur lui.

Leur conversation dura plus d'un quart d'heure. Après quoi le jeune homme prit congé de mon confident, qui vint me rejoindre d'un air rêveur qui ne m'ôta point le soupçon que j'avais déjà. Je me préparais à entendre ce qu'il me dirait de cette rencontre qui m'inquiétait; et toutefois, quelque envie que j'eusse de le faire parler là-dessus, il ne dit pas un mot, et demeura plongé dans sa rêverie. Je gardai aussi le silence sur cela jusqu'à l'après-dînée. Alors me voyant seul avec lui dans ma chambre, et ne pouvant plus me contraindre : Monsieur Sayavedra, lui dis-je en souriant, peut-on, sans vous paraître indiscret, vous demander quel homme c'est que ce jeune garçon avec qui vous étiez ce matin en si grande conférence ? Il me semble que je l'ai vu à Rome. Ne se nomme-t-il pas Mendoce ? Non, monsieur, me répondit-il; on l'appelle Aguilera, et je puis vous assurer qu'il justifie bien son nom ; car c'est un aigle dans les occasions où il s'agit de jouer de la griffe. C'est un bon compagnon qui a de l'esprit, qui écrit à merveille, qui possède l'arithmétique, et sait faire en perfection des comptes doubles et triples. Il y a long-temps que nous nous connaissons : nous avons voyagé ensemble et mangé de la vache enragée. Il roule actuellement dans sa tête un dessein qui fera sa fortune, s'il réussit. Il m'a proposé d'y entrer, et

il m'offre la moitié du profit. Je lui ai répondu que je ne voulais rien entreprendre sans vous en avertir : je lui ai dit même que vous aviez tant de bonté pour moi, que vous ne me refuseriez pas vos conseils dans une affaire de cette conséquence. Non sans doute, lui dis-je; au contraire, mon enfant, je suis disposé à vous y rendre service à l'un et à l'autre. Apprends-moi seulement de quoi il est question. Monsieur, reprit-il, Aguilera doit venir ici cette après-midi; vous lui parlerez. Il vous découvrira tout son projet; et s'il y a quelque chose à corriger dans son plan, vous le perfectionnerez.

Comme il achevait ces paroles, on lui vint dire qu'un jeune homme le demandait. Nous ne doutâmes point que ce ne fût Aguilera; car nous ne connaissions personne à Milan. Sayavedra courut au-devant de lui; et après l'avoir préparé à l'entretien que nous allions avoir ensemble, il me l'amena. Nous nous saluâmes de part et d'autre avec beaucoup de civilité. Cet Aguilera était un garçon d'assez bonne mine, et qui me parut avoir de l'esprit. Il me confirma tout ce que m'avait dit mon confident, et me détailla d'une manière fort plaisante quelques exploits qu'il avait faits avec lui. Il m'apprit ensuite qu'étant venu à Milan dans l'espérance d'y faire quelque grand coup, il avait trouvé moyen de se mettre au service d'un riche banquier, chez lequel il demeurait depuis six mois en qualité de commis; qu'il avait, par son exactitude et sa fidélité, gagné la confiance de son patron,

en attendant qu'il trouvât l'occasion de le voler; qu'il s'en présentait une fort belle ; mais qu'il avait besoin d'un second pour en pouvoir profiter, et qu'en rencontrant Sayavedra, il l'avait regardé comme un homme tombé du ciel pour cela, le connaissant pour l'avoir vu dans l'action plus d'une fois. Je lui demandai si son dessein était d'une exécution bien difficile. Pas trop, me répondit-il; vous en allez juger. Le banquier a mis depuis peu dans son coffre-fort une grande bourse de chamois, où il y a mille belles pistoles. Je les enlèverai un dimanche au matin pendant que le patron entendra la messe; j'irai joindre à la poste Sayavedra, qui aura retenu deux chevaux; nous partirons dans le moment, et nous piquerons si vigoureusement nos mazettes, que nous serons bien loin de la ville avant que le banquier s'aperçoive de la saignée que j'aurai faite à son coffre-fort.

Après avoir écouté fort attentivement Aguilera, je lui dis que son projet était diablement délicat; qu'un garçon connu dans la ville pour le commis de ce banquier pouvait rencontrer quelqu'un, qui, surpris de le voir sur un cheval de poste, et le soupçonnant d'avoir fait quelque mauvais coup, ne manquerait pas de courir chez son maître pour lui en donner avis ; que le banquier étant revenu de la messe découvrirait peut-être d'abord qu'on l'avait volé; que le bruit s'en répandrait à l'instant dans la ville, et qu'on saurait bientôt qu'Aguilera aurait pris la poste ; que sur cela son patron ferait suivre ses traces par des

gens bien montés, et à qui le voleur aurait de la peine à échapper. Je lui représentai encore d'autres inconvénients qui lui firent voir clairement que son dessein était fort mal conçu. Il en demeura d'accord enfin, et cependant il me dit qu'il ne laisserait pas de l'exécuter, puisqu'il ne pouvait faire autrement. J'ai affaire, continua-t-il, à un homme qui ne sort jamais de chez lui que les fêtes et les dimanches pour aller à la messe, et qui revient une demi-heure après se renfermer. Il couche dans la chambre où sont ses papiers et son argent, et il n'a point d'autre cabinet.

Quand il serait encore plus sédentaire et plus vigilant, lui répliquai-je, on peut lui ravir sa bourse de chamois sans s'exposer au péril que vous voulez braver si témérairement. Ma foi, messieurs, si vous n'en savez pas davantage, vous n'êtes encore que des apprentis dans votre métier. Je veux vous montrer qu'un génie supérieur a bien d'autres lumières que les vôtres. Je me charge, si vous le souhaitez, de la conduite de cette entreprise, et sans vous envelopper dans le malheur que je puis éprouver; si la fortune m'est contraire, je vous réponds des mille pistoles, pourvu qu'elles soient dans huit jours dans le coffre-fort. Sayavedra et son ami se prirent à rire à ce discours, qui leur causa autant de joie que s'ils eussent déjà eu entre les mains la bourse de chamois. Ils me remercièrent de l'offre que je leur faisais, et me laissèrent volontiers conduire ce projet d'importance, bien persuadés, particulièrement Sayavedra, que

je ne leur parlerais pas de cette sorte si je n'étais pas comme assuré de l'évènement. Ne vous embarrassez de rien, leur dis-je, messieurs ; vous verrez qu'un homme qui a été page cinq ou six ans en sait plus long qu'un bandit de la Romagne. Ils redoublèrent leurs ris à ce trait railleur, qui regardait Sayavedra. Ensuite je fis quelques questions au fidèle commis du banquier.

De quel moyen, lui dis-je, prétendiez-vous donc vous servir pour tirer la bourse du coffre-fort ? Vous n'en avez pas la clef? Non certainement, me répondit-il. Le patron ne la confie à personne. Il me la donne seulement quelquefois, lorsque je suis avec lui dans son cabinet, et que, pendant qu'il écrit, quelqu'un vient demander le paiement d'une lettre de change. Il me jette la clef pour prendre un sac dont il m'indique le *numéro*, et tandis que je compte l'argent, il a un œil sur ce qu'il écrit et l'autre sur ce que je fais. Cela étant, repris-je, il sera bien difficile de prendre l'empreinte de cette clef. Beaucoup moins que vous ne pensez, repartit Aguilera. J'ai, Dieu merci, la main subtile : je promets de vous apporter l'empreinte de la clef du coffre-fort, et même, si vous le jugez à propos, celle de la clef d'une petite armoire où mon bourgeois serre ses livres de compte, et l'argent qu'il emploie à ses dépenses ordinaires. A ces mots, qui me firent tressaillir de joie, je lui dis que s'il pouvait prendre ces deux empreintes nous serions encore plus sûrs de notre fait.

Je n'oubliai pas de m'informer de la disposition

du cabinet, de la manière dont les sacs étaient faits, des marques qu'ils avaient, en un mot, de toutes les particularités, tant du dedans que du dehors du coffre-fort. J'en fis un mémoire circonstancié, que le commis me dicta; ensuite je renvoyai Aguilera chez son maître, en lui disant que je l'instruirais, quand il en serait temps, du personnage qu'il aurait à jouer. Après son départ, je dis à mon confident que je venais de mettre son ami à une grande épreuve; que je doutais fort qu'il m'apportât les empreintes. Mais Sayavedra, qui avait une haute opinion de son industrie, m'en fit un nouvel éloge, qui fut justifié deux jours après. Aguilera me tint parole, et m'enseigna où je trouverais un serrurier qui me ferait deux fausses clefs, pourvu qu'il fût payé grassement. Je n'ai plus qu'une question à vous faire, dis-je à notre commis : à quelle heure votre maître est-il dans sa boutique? car les banquiers ont coutume d'en avoir une en Italie. Aguilera me répondit que son patron s'y tenait ordinairement le matin depuis dix heures jusqu'à midi. C'est assez, lui répliquai-je; retournez chez vous, et retenez bien ce que je vais vous dire : demain je ne manquerai pas d'aller sur les dix heures à la maison du banquier; faites en sorte que vous y soyez aussi, et ne perdez pas une parole de ce que je lui dirai, afin que vous en puissiez rendre témoignage, s'il le faut.

Tout étant ainsi réglé, je portai sur-le-champ mes empreintes à l'honnête serrurier, à qui l'on

m'avait dit de m'adresser, et il se trouva qu'en effet c'était un homme de bonne composition. Il me promit de faire incessamment les deux clefs pour deux pistoles, dont il en toucha une d'avance. Comme je revenais de chez ce bon ouvrier à mon hôtellerie, j'aperçus dans la boutique d'un marchand une espèce de cassette à bijoux fort propre. Il me prit envie de la marchander, et, après l'avoir bien examinee, je l'achetai. Sayavedra, qui m'accompagnait, me parut un peu surpris de cette emplette. Je ne pus m'empêcher de rire de son étonnement. Ami, lui dis-je, cette jolie cassette de cuivre doré ne sera pas inutile à notre dessein. Je m'en doute bien, me répondit-il en souriant; vous ne l'avez pas achetée comme un sot : vous savez l'usage que vous en ferez, et je m'en rapporte fort à votre seigneurie.

Je me rendis le lendemain sur les dix heures à la boutique du banquier. Aguilera y était avec deux ou trois messieurs qui étaient là pour affaire. Je saluai en entrant le maître, et lui dis, à haute et intelligible voix, que je venais d'arriver à Milan dans l'intention de faire des emplettes pour un mariage ; que j'avais une somme assez considérable d'argent, que j'étais bien aise de mettre en sûreté ; qu'au lieu de la laisser dans mon hôtellerie, où il y avait toute sorte de gens, j'avais pensé que je ferais beaucoup mieux de la confier à un homme tel que lui, dont j'avais ouï vanter la probité : j'ajoutai que j'avais un petit voyage à faire à Venise, ce qui m'obligerait à prendre chez lui

une lettre de crédit. Le banquier, avide de gain, me fit là-dessus mille offres de service, accompagnées de profondes révérences, et me demanda combien j'avais d'argent à déposer chez lui. Je répondis que j'avais douze mille francs en or, et un sac rempli d'espèces d'argent; que dans une heure je viendrais lui mettre tout cela entre les mains. Il me répliqua que ce serait quand il me plairait; puis ayant tiré son journal de l'armoire où étaient ses livres de compte, il me pria de lui dire mon nom. Je lui dis que je m'appelais don Juan Osorio. Il l'écrivit aussitôt sur son journal, avec la date du jour et du mois, de sorte qu'il ne restait plus qu'à marquer la somme et les espèces, quand il les aurait reçues, comptées et pesées. Il faisait ce *lazzi* pour mieux m'engager à ne lui pas manquer de parole.

Après cela, n'ayant plus rien qui m'arrêtât dans sa boutique, j'en sortis en lui faisant des civilités qui furent bien réciproques, et en le priant à haute voix de ne point s'éloigner de sa maison, attendu que j'allais revenir. Cette scène finie, je retournai chez moi très content d'avoir si heureusement commencé cette intrigue. Sayavedra, qui m'attendait avec d'autant plus d'impatience qu'il y était plus intéressé, ne fut pas peu étonné quand je lui appris ce que je venais de faire. Mais, monsieur, me dit-il, où prendrez-vous, s'il vous plaît, ces douze mille francs en or que vous devez dans une heure porter à ce banquier? Je suis en peine de savoir cela. C'est ce qui ne doit point t'inquiéter, lui répondis-

je; il les a déjà. Je sais bien que je te parle hébreu; j'ai mes raisons pour cela. Dispense-moi de t'en dire davantage présentement, et m'apprends si ton Aguilera compte parmi ses talents celui de contrefaire une écriture. Comment, contrefaire, s'écria-t-il avec transport! Il contrefait comme un ange toute sorte de caractères; c'est son fort. Plût au ciel que j'eusse seulement le tiers de l'argent qu'il a touché sur les fausses lettres de change qu'il a faites. S'il n'excellait pas dans cet art, il serait encore à Rome à l'heure qu'il est; mais il a été obligé d'en décamper brusquement, de peur de tomber entre les mains d'un brutal de marchand, lequel ayant eu avis qu'il avait contrefait sa signature voulait le faire arrêter. Puisque cela est ainsi, repris-je, notre entreprise réussira infailliblement.

Le fond que Sayavedra faisait sur mon adresse ne lui permettait pas de douter d'un succès dont je l'assurais, quoiqu'il ne comprît rien encore à mon dessein. Ce qui le fâchait, c'est que je ne lui donnais aucun rôle à jouer dans cette comédie. Il s'en plaignit à moi, et me demanda s'il n'y ferait qu'un personnage muet. Oh! que si, lui dis-je, et je t'en destine un dont tu t'acquitteras à merveille. En même temps je lui ordonnai de mettre sous son bras la cassette que j'avais achetée et remplie de balles de plomb. Outre cela je le chargeai d'un sac où il y avait de l'argent. Ce sac était lié d'un ruban rouge et taché d'encre au milieu, parceque, suivant mon mémoire, il y en avait un semblable dans le coffre-fort. Nous sortîmes ensuite tous deux

de ma chambre, comme pour aller porter tout cela chez le banquier. Quand nous fûmes dans la rue je dis à mon écuyer: Entre un moment dans la cuisine, sous prétexte de demander à l'hôte à quelle heure nous dînerons, et ce qu'il nous prépare pour dîner. En un mot, fais si bien que sa femme et lui remarquent et considèrent attentivement cette cassette. Il nous importe fort qu'ils en soient frappés l'un et l'autre; ensuite tu reviendras me joindre ici.

L'homme du monde le plus propre à s'acquitter d'une pareille commission, c'était Sayavedra. Il alla dans la cuisine, où faisant à l'hôte les questions que je l'avais chargé de faire, il lui montra sans affectation la cassette et le sac. L'hôte et l'hôtesse les regardèrent avec de grands yeux. La cassette sur-tout parut si jolie à la femme, qu'elle ne put s'empêcher de la prendre entre ses mains et de l'examiner. L'hôte fit la même chose à son tour, et s'écria : Vive Dieu, qu'elle est pesante! Elle doit l'être, dit alors Sayavedra, puisqu'elle est toute pleine de pièces d'or, tant d'Espagne que d'Italie. Il y en a là-dedans, ajouta-t-il, pour plus de douze mille francs. Nous allons les déposer, avec ce sac, chez un banquier. Chez un banquier, interrompit l'hôte d'un air brusque! Quand il y en aurait pour cent mille écus, cette cassette et ce sac seraient aussi sûrement dans ma maison que chez le plus riche marchand de la ville. L'hôtesse, aussi chatouilleuse que son mari sur le point d'honneur, dit : Nous avons eu aussi quelquefois des dépôts, et

graces à Dieu et à la sainte Vierge, nous les avons fort bien gardés. J'en suis persuadé, reprit Sayavedra. Si vous n'étiez pas d'honnêtes gens, mon maître ne serait pas venu loger chez vous avec tant d'argent; ne croyez donc pas qu'il ait mauvaise opinion de votre maison. Il est sur le point de partir pour Venise; il a besoin d'une lettre de crédit pour cette ville, et nous allons mettre en gage ces douze mille francs chez le banquier qui la lui doit fournir.

Cela change la thèse, répliqua l'hôte apaisé; je n'ai plus rien à dire. Eh! comment nommez-vous ce banquier? Jérôme Plati, repartit mon confident. Peste! reprit l'hôte, c'est un Crésus; c'est dommage qu'il soit juif comme un chien. Il vous fera bien payer ce dépôt, sur ma parole. Si vous m'en eussiez seulement dit un mot, je vous aurais enseigné des gens plus raisonnables. Il n'est plus temps, dit Sayavedra; mon maître est déjà convenu de tout avec ce banquier, il en faut passer par-là. Mais je ne songe pas, poursuivit-il, que je m'amuse trop avec vous; mon patron m'attend. Je ne suis venu dans la cuisine que pour m'informer si nous aurions le temps de faire notre affaire avant le dîner. L'hôte lui dit qu'il n'était pas nécessaire de nous presser, et que nous trouverions toujours dans sa maison de quoi faire bonne chère.

Mon confident vint me rendre compte de cet entretien; puis nous allâmes tous deux nous promener hors de la ville. Nous regagnâmes ensuite l'hôtellerie, où Sayavedra, par mon ordre, entra tout

doucement, et alla remettre dans ma chambre la cassette et le sac. On n'était point encore à table; l'hôte, par considération pour moi, avait retardé le dîner, et il fit servir dès qu'il sut mon arrivée. Après un long repas je me retirai dans ma chambre, où l'hôte, averti que je souhaitais de lui parler, accourut, et me demanda ce qu'il y avait pour mon service. Je me plains de vous, lui dis-je: avez-vous pu me croire capable de me défier d'un homme d'honneur comme vous? Pour vous faire connaître l'injustice que vous m'avez faite, je vous conjure de me garder cette bourse de cent pistoles jusqu'à mon départ pour Venise. En achevant ces paroles je tirai de ma poche une bourse musquée, où il y avait cette somme en doubles pistoles. Il fut si sensible à cette marque de confiance, qu'il en parut tout transporté de joie.

Sur la fin de ce jour-là le commis du banquier se déroba de chez son maître pour nous venir trouver. Hé bien, Aguilera, lui dis-je, votre patron n'a-t-il pas été fort surpris de ne m'avoir point revu depuis ce matin? Vous n'en devez pas douter, répondit-il. Après vous avoir attendu jusqu'à une heure, il a commencé de craindre que vous ne revinssiez pas. Comme il ne peut ignorer la mauvaise réputation qu'il a dans Milan, il s'est imaginé que quelqu'un aura été assez charitable pour vous en avertir, et je me suis aperçu, à son air rêveur et chagrin, qu'il en était très mortifié. Apprenez-moi encore, repris-je, si les trois hommes que j'ai vus ce matin dans votre boutique y sont

demeurés long-temps après moi. Aguilera me repartit que non, et que du reste de la matinée il n'y était venu personne. Je fus ravi de savoir cette circonstance, et j'assurai mes associés que dans trois ou quatre jours, tout au plus tard, on verrait le dénoûment de cette pièce. Le commis, charmé de cette assurance, me donna le bon soir; mais, avant que de nous séparer, je lui défendis de revenir à l'hôtellerie. Je lui en représentai les conséquences; et il fut arrêté entre nous que tous les jours à certaine heure Aguilera se trouverait dans certain endroit, où Sayavedra lui donnerait ses instructions de ma part.

J'eus mes fausses clefs deux jours après. Notre commis, qui en fut bientôt informé, dit à son ami qu'il pourrait s'en servir dès le dimanche suivant l'après-dînée, tandis que son bourgeois s'amuserait, selon sa coutume, à jouer aux échecs avec un de ses voisins. J'instruisis alors Sayavedra de tout ce que je prétendais faire, ainsi que de tout ce qu'il avait à dire au commis; et le samedi au soir je l'envoyai au rendez-vous, chargé des deux fausses clefs avec la cassette, où il y avait dix quadruples, trente écus romains et trois petits papiers, à la place des balles de plomb qui y étaient auparavant. A l'égard du sac où il y avait de l'argent, je le gardai : je ne l'avais taché d'encre, et lié d'un ruban rouge, que pour le faire paraître ainsi devant l'hôte et l'hôtesse, afin qu'ils pussent témoigner l'avoir vu, comme je n'avais mis des balles de plomb dans la cassette que pour la rendre

pesante, et faire croire à ces bonnes gens qu'elle devait être pleine d'or.

Dès que mon confident vit Aguilera, il lui dit : Tiens, mon ami, voici de quoi il s'agit ; écoute-moi avec toute l'attention dont tu es capable, et retiens bien tout ce que je vais te dire. Demain, lorsque tu auras ouvert le coffre-fort, tu prendras la bourse de chamois qui est dedans, et tu la videras dans cette cassette ; mais n'oublie pas d'ôter quarante pistoles des mille qui y sont, et de les remplacer par ces dix quadruples. Tu ne manqueras pas non plus d'y mettre ce petit papier, qui est un bordereau de cette somme, et qui déclare qu'elle appartient à don Juan Osorio, dont mon maître emprunte le nom dans cette affaire. Voilà, continua-t-il, un second bordereau que tu fourreras dans le sac où tu dis qu'il y a trois cent trente écus, et qui est taché d'encre et lié avec un ruban rouge ; tu tireras en même temps de ce sac trente écus de ceux qui y sont, pour y glisser ces trente écus romains que tu vois. Il ne me reste plus qu'à te recommander une chose, qui n'est pas la moins importante ; c'est d'ouvrir la petite armoire où ton patron enferme ses livres de compte, et d'écrire sur son journal les paroles qui sont tracées sur ce troisième papier, bien entendu que tu les mettras après le nom de don Juan Osorio, que tu trouveras marqué dessous, et bien entendu encore que tu emploieras toute la dextérité de ta main à contrefaire l'écriture du sieur Jérôme Plati. Le seigneur don Guzman mon maître, ajouta-t-il, n'exige plus rien

de toi qu'une petite chose très aisée; c'est que lundi, quand il ira fondre la cloche, tu fasses le serviteur zélé, jusqu'à l'accabler d'injures, et le frapper même pour rendre la scène plus naturelle.

Aguilera interrompit en cet endroit son ami. Je comprends fort bien tout ce projet, lui dit-il, et je vois bien que tu sers un maître juré fripon; tu peux l'assurer que je ferai demain tout ce qu'il me prescrit, et que je ne gâterai pas son ouvrage. Là-dessus Sayavedra lui mit entre les mains la cassette, où étaient les trois papiers, les dix quadruples, et les trente écus romains, que le commis emporta chez lui pour les y cacher, jusqu'à ce qu'il fût temps d'en faire l'usage que je souhaitais.

CHAPITRE II.

Quel fut le succès de cette fourberie.

Je ne passai pas le dimanche sans inquiétude: je craignais qu'il n'arrivât quelque contre-temps qui fît échouer notre entreprise; mais mon confident ayant été le soir au rendez-vous revint plein de joie m'annoncer que tout avait été fait comme je le désirais, et qu'Aguilera se préparait à bien jouer son personnage le jour suivant. Ce rapport rendit mon esprit plus tranquille, et me fit attendre plus patiemment l'heure de paraître devant le banquier.

Sitôt qu'elle fut venue, je me rendis chez lui;

il était seul dans sa boutique. Après l'avoir salué fort poliment, je lui dis que je le priais de me rendre ce que je lui avais apporté quelques jours auparavant. Il me demanda, d'un air étonné, ce que je lui avais apporté. Eh! parbleu, lui dis-je, cet or et cet argent que je vous ai confié. Quel or et quel argent, répondit-il? Oh oh! repris-je, vous verrez que j'aurai rêvé cela; sur mon ame, celui-là n'est pas mauvais. Celui-ci est encore meilleur, repartit le banquier, de vouloir que je rende ce qu'on ne m'a point donné. Cessons, lui dis-je, s'il vous plaît, cessons de badiner; ce badinage n'est pas de mon goût. C'est vous-même qui vous égayez, me dit-il. Je me souviens bien que ces jours passés vous vîntes dans ma boutique, et qu'une heure après vous deviez mettre en dépôt chez moi douze mille francs; mais vous m'avez manqué de parole. C'est vous, lui répliquai-je, qui manquez de mémoire: je vous les ai mis entre les mains, et je ne sortirai pas d'ici que vous ne me les ayez rendus dans les mêmes espèces que je vous les ai livrés. Passez votre chemin, s'écria-t-il, vos discours commencent à m'impatienter; je ne vous connais point, et je n'ai jamais eu rien qui fût à vous: allez chercher votre argent où vous l'avez porté.

Comme de moment en moment nous le prenions, le banquier et moi, sur un ton plus haut, tous les voisins prêtaient une oreille attentive à notre contestation, et les passants s'arrêtaient pour nous écouter, se demandant les uns aux autres le sujet de notre dispute. Pour les en instruire je me mis

à crier à pleine tête : O traître! ô voleur infâme! que la justice de Dieu et celle des hommes s'unissent pour te punir! Quand je t'ai confié mes pistoles et mes écus tu m'as reçu bien gracieusement, et aujourd'hui que je viens te prier de me les rendre tu feins de ne savoir qui je suis, et tu prends le parti de nier effrontément le dépôt : fais-le tout à l'heure apporter sur cette table, ou je te l'arracherai de l'ame. Le banquier, de son côté, m'apostrophait dans des termes que je méritais, et des injures, insensiblement, nous en vînmes aux voies de fait. Il voulut me chasser de sa boutique en me poussant rudement par les épaules. Je le repoussai d'une si grande force que je le jetai par terre. Alors Aguilera vint fondre sur moi d'un air furieux, et me donna quelques gourmades, que je lui rendis, de façon que plusieurs spectateurs de notre combat furent obligés d'entrer dans la boutique pour nous séparer. Le commis, se voyant retenu par des personnes qui l'empêchaient de me rejoindre, se débattait entre leurs mains comme un possédé; et moi, les yeux étincelants de rage et la bouche écumante, je le défiais de m'approcher.

Il y avait déjà près d'une heure que cela durait, lorsque le *bargello*, par hasard, ou peut-être parceque quelqu'un l'avait été avertir de ce qui se passait, parut, et fendant la presse, arriva dans la boutique. Il demanda d'abord le sujet de notre différent. Je voulus aussitôt le lui conter, et le banquier prit en même temps la parole pour dire aussi ses raisons. Le *bargello* nous fit taire tous deux ; puis s'étant

informé qui était le plaignant, il me dit de parler le premier, et qu'après cela il donnerait audience à mon adversaire. A ces mots, un grand silence succéda au bruit; tous les assistants se préparèrent à m'écouter, Il y a six jours, dis-je au *bargello*, que je vins dans cette boutique sur les dix heures du matin; je priai le seigneur Jérôme Plati de trouver bon que je remisse entre ses mains une somme assez considérable d'argent dont j'étais chargé, et que je ne croyais pas trop en sûreté dans l'hôtellerie où je suis logé. Il me répondit avec beaucoup de politesse que je n'avais qu'à lui faire apporter l'espèce, et qu'il la garderait aussi long-temps que je le jugerais à propos. Je retournai chez moi sur-le-champ, et je revins ici une heure après avec mon valet, qui portait dans une cassette de cuivre doré mille pistoles en or tant d'Espagne que d'Italie, avec un sac taché d'encre et lié d'un ruban rouge, où étaient en argent trois cent trente écus, dont il y en avait trente de romains. Le banquier compta et pesa les espèces, qu'il remit avec leurs bordereaux dans la cassette et le sac; puis il enferma le tout dans son coffre-fort.

Jusque-là le banquier n'ayant osé m'interrompre, quoique dans la fureur qui le dominait il eût été tenté vingt fois de le faire, il s'était contenté de lever les mains et les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin de mon imposture, et pour obéir au *bargello*, qui lui faisait signe à tout moment de me laisser achever; mais la patience lui échappa dans cet endroit. Voilà, s'écria-t-il, le

plus impudent menteur qu'il y ait jamais eu sur la terre. S'il y a chez moi une cassette pareille à celle dont il vient de parler, je veux perdre la vie avec tout ce que j'ai au monde. Et moi, m'écriai-je à mon tour, si ce que je dis n'est pas véritable, je consens que le banquier jouisse tranquillement de mon bien, et qu'on me coupe les oreilles en présence de toutes les personnes qui nous écoutent, comme à un traître, comme à un voleur audacieux qui ose demander ce qui ne lui appartient pas. Au reste, poursuivis-je, il est bien aisé de découvrir la vérité. Il ne faut qu'ouvrir le coffre-fort, et l'on y trouvera ma cassette et le sac avec les bordereaux, qui font connaître que c'est mon argent. Ordonnez, seigneur *bargello*, ordonnez tout à l'heure que ma partie nous montre ses livres de compte; vous verrez ce qu'elle y a écrit elle-même le jour qu'elle a reçu le dépôt. Vous avez raison, dit alors le *bargello*; les discours sont ici superflus. Allons, seigneur Plati, s'il vous a donné des espèces, cela doit être marqué sur vos livres. Sans doute, répondit le banquier : je ne crains pas que vous les voyiez; et s'il est fait mention des douze mille francs en or que cet étranger assure avoir déposés chez moi, je confesserai qu'il dit vrai, et que je suis l'imposteur. En même temps il dit à son commis de tirer de l'armoire son grand livre de compte. Aguilera ne l'eut pas sitôt présenté, que je m'écriai : Ah, fourbe! ce n'est point celui-là qui rendra témoignage de ta mauvaise foi, c'en est un plus petit et plus large. Le commis dit à son maître :

Il veut dire apparemment votre journal. Mon journal soit, répondit le banquier, apportez tous les livres qui sont dans ma maison. Enfin Aguilera produisit le journal en me disant : Est-ce celui-ci ? Je répondis que oui. Le *bargello* le prit aussitôt pour le feuilleter; et y trouvant ce que le commis y avait écrit par mon ordre, il lut à haute voix les paroles suivantes :

Aujourd'hui, 13 *février* 1586, *don Juan Osorio m'a remis neuf cent soixante pistoles en or tant d'Espagne que d'Italie, et dix quadruples, qui font ensemble la somme de mille pistoles, lesquelles sont, dans mon coffre-fort, dans une cassette de cuivre doré. Plus, j'ai reçu dudit don Juan, le même jour, un sac lié d'un ruban rouge où il y a trois cent trente écus, dont trente sont romains.*

Les assistants n'eurent pas plus tôt entendu lire ces mots, qu'ils commencèrent tous à murmurer contre Jérôme Plati, et à me donner gain de cause. Ce qu'il y avait d'heureux pour moi là-dedans, c'est que ce banquier ne passait pas dans la ville pour un homme fort scrupuleux ; de sorte que chacun croyait sans peine qu'il pouvait m'avoir fait la friponnerie dont je l'accusais. Le *bargello* lui fit lire ces paroles, et lui demanda s'il ne les avait pas écrites. Le bourgeois, surpris d'une chose qui lui semblait si extraordinaire, répondit, avec une agitation qui lui ôtait presque l'usage de la voix, qu'il avait écrit les premiers mots et non les autres. Cependant, lui répliqua l'officier de justice, tout paraît de la même main. J'en demeure

d'accord, repartit le banquier, et toutefois ce n'est point là mon écriture. Il ne suffit pas de la désavouer, dit le *bargello*, il faut en prouver la fausseté.

Une nouvelle scène acheva de persuader au peuple que je n'avais pas tort de me plaindre. Une voix de tonnerre se fit entendre dans la foule, et l'on vit paraître un grand homme en tablier de cuisine, avec un long couteau pendant à sa ceinture. C'était mon hôte que Sayavedra avait été chercher, et qui, ayant appris que le banquier niait le dépôt, était furieusement animé contre lui. Pourquoi, s'écria-t-il en arrivant, ne pend-on point cet archijuif? Pourquoi ne met-on pas le feu à sa maison et ne le brule-t-on pas avec sa race? Puis apercevant l'officier de justice: Monsieur le *bargello*, lui dit-il, est-ce que vous souffrirez qu'on pille, qu'on ruine et qu'on assomme impunément un brave cavalier, pour avoir confié son bien à un voleur? Ce bon gentilhomme est logé chez moi, et je puis vous assurer que j'ai vu et manié la cassette et le sac qu'il a malheureusement confiés à ce banquier, qui n'est que trop connu dans Milan pour ce qu'il est.

Le sieur Jérôme Plati, tout consterné qu'il était, se défendait de son mieux; mais il avait la voix si faible qu'à peine pouvait-on l'ouïr à deux pas de lui, au lieu qu'on entendait distinctement mon hôte d'un bout à l'autre de la rue. Aussi le peuple, qui donne toujours raison en pareil cas à ceux qui crient avec le plus de force, ne doutant

plus de la justice de mes plaintes, dit hautement qu'il fallait obliger le banquier à rendre gorge sur-le-champ. Le *bargello* se tournant alors vers l'accusé lui représenta qu'il ne devait point s'obstiner à vouloir garder un argent qui n'était pas à lui; qu'on le forcerait bien à me le restituer, et qu'il allait lui-même faire dans toute sa maison une exacte recherche de la cassette et du sac. Donnez-moi, ajouta-t-il, la clef de votre coffre-fort. Commençons par le visiter; aussi-bien l'accusateur prétend que c'est là que vous avez mis le dépôt. Plati craignant quelque pillage dans ce désordre ne pouvait se résoudre à livrer la clef; ce qui fut cause que tout le monde cria que s'il la refusait, il n'y avait qu'à le mener en prison. Nous allons mieux faire, dit l'officier; s'il n'obéit pas tout à l'heure, je vais faire enfoncer son coffre-fort.

Le malheureux banquier voyant que sa résistance serait inutile tira de sa poche la clef que le *bargello* lui demandait, et la lui remit entre les mains. L'officier, après avoir choisi quatre bourgeois de ceux qui étaient présents pour être témoins de l'opération qu'il méditait, alla ouvrir le coffre-fort devant eux et Plati, lequel pensa s'évanouir lorsqu'il en vit tirer la cassette de cuivre et le sac. Le *bargello* s'adressant ensuite à ce pauvre diable, lui dit : L'ami, vous vouliez perdre la vie avec tous vos biens, si cette cassette était dans votre maison : il n'y a, ma foi, qu'à vous croire sur votre parole. Tudieu ! quel dépositaire ! En achevant ces mots il referma le coffre, et revint dans la

boutique, tenant la cassette d'une main et le sac de l'autre ; ce que les assistants n'eurent pas sitôt remarqué, qu'ils commencèrent, et particulièrement mon hôte, à charger le banquier d'injures et de malédictions. L'officier, pour approfondir encore mieux la chose, dit qu'il fallait ouvrir cette cassette : il me demanda si j'en avais la clef ; je la tirai de ma poche, et la lui donnai. La première chose qui s'offrit à ses yeux fut le bordereau, conçu dans ces termes : *Il y a dans cette cassette neuf cent soixante pistoles d'or tant d'Espagne que d'Italie, et dix quadruples ; le tout faisant mille pistoles, et appartenant à don Juan Osorio.* Il trouva les quadruples dans un papier à part : il les fit voir au banquier ; après cela, il ouvrit le sac où étaient les trente écus romains avec les autres, et un bordereau.

Les cris du peuple redoublèrent à la lecture des bordereaux et à la vue des espèces qui étaient spécifiées. Chacun pressait le *bargello* de me donner à l'instant la cassette et le sac ; et cet officier allait céder à leurs instances, si je n'eusse déclaré que je ne prétendais recevoir mon argent que des mains de la justice, puisque nous étions dans une ville où, grace à Dieu, il y avait de bons juges. Le *bargello* somma encore une fois le sieur Jérôme Plati de dire ce qu'il avait à alléguer contre de si fortes preuves. Le banquier, plus mort que vif, et ne sachant ce qu'il devait penser d'une aventure qui ne lui paraissait pas naturelle, répondit qu'il y avait là-dedans de la magie, et

qu'assurément le diable s'en mêlait. Si vous n'avez pas de meilleure raison que celle-là pour confondre votre partie, lui dit l'officier, vous avez bien la mine de perdre votre cause, et même d'être puni sévèrement. Après avoir parlé de cette sorte, il mit la cassette et le sac en dépôt chez un riche marchand du quartier, et alla faire son rapport aux juges, qui nous citèrent, Plati et moi, pour comparaître devant eux le lendemain. Le banquier se trouva si malade, qu'il lui fut impossible d'aller à l'audience ; il se contenta d'y envoyer sa femme et son commis avec quelques uns de ses amis : pour moi j'y parus hardiment, accompagné de Sayavedra, de mon hôte et de mon hôtesse, qui furent interrogés tous trois l'un après l'autre, et qui en dirent plus, sur-tout ces deux derniers, qu'ils n'en avaient vu ni entendu. Les juges ouïrent aussi Aguilera et sa maîtresse, qui confessèrent que n'ayant pas toujours été dans la boutique le jour que je disais avoir porté mon argent au banquier, c'était de quoi ils ne pouvaient en conscience rendre témoignage.

Sur toutes ces dépositions, les magistrats condamnèrent ma partie à me restituer mon or et mon argent, aux dépens du procès, avec défense d'ouvrir sa boutique à l'avenir, et d'exercer la profession de banquier dans tout l'état de Milan. Le *bargello*, pour exécuter cette sentence, me mena chez le marchand dépositaire de ma cassette et de mon sac, et, me les ayant remis lui-même entre les mains, il me renvoya triomphant à mon hôtellerie.

Lorsque j'y fus arrivé, je n'eus pas peu d'occupation à recevoir les compliments qu'on me fit sur l'heureux succès de mon affaire. L'hôte et sa femme entre autres en avaient une joie qu'ils ne pouvaient modérer. Pour leur en marquer ma reconnaissance, je leur fis de petits présents, et tous leurs domestiques eurent sujet de se louer de mon humeur généreuse.

CHAPITRE III.

De la part que Guzman fit de ce vol à ses associés, et de la route qu'il prit en sortant de Milan.

Sitôt que je me vis en possession d'un argent si bien gagné, j'aurais souhaité d'être bien loin de Milan; mais, comme un départ trop précipité aurait pu devenir suspect, je résolus de le différer de quelques jours. Sayavedra ne pouvait se lasser de toucher nos pistoles; et les prenant quelquefois pour des pièces d'or qu'on voit en songe, il ne savait s'il rêvait ou s'il était éveillé; puis, pensant au stratagème que j'avais inventé pour faire un si beau coup, il m'élevait au-dessus de tous les fripons du monde. Je ne vous croyais pas si grec, me disait-il, quoique je vous connusse pour un jeune homme des plus adroits; vous serez long-temps mon maître. Ami Sayavedra, lui dis-je, c'est trop

vanter un tour assez commun : ce qui mérite seulement d'être loué, c'est de savoir éviter le péril en volant; car de s'introduire dans une maison ouverte, y prendre une robe de chambre, et recevoir cent coups de fouet, rien n'est plus aisé.

Nous passâmes, mon écuyer et moi, le reste de la journée à nous entretenir dans l'hôtellerie avec beaucoup de gaieté. Quand la nuit fut venue, nous sortîmes tous deux pour aller trouver Aguilera, qui nous attendait au rendez-vous. Dès qu'il nous vit arriver il se mit à rire, et nous suivîmes son exemple. Il ne manqua pas ensuite de me complimenter aussi sur mon habileté; après quoi, il fut question de partager notre butin. Je tirai de ma poche une grande bourse où il y avait trois cents pistoles que je lui donnai, en lui disant que j'en destinais autant à Sayavedra, et que je garderais le reste pour moi, étant bien juste que celui qui avait le plus travaillé dans cette affaire et joué le plus gros jeu eût la plus grosse part. Mes deux associés en demeurèrent d'accord, et m'assurèrent qu'ils étaient très contents. Le partage fait, n'ayant plus rien qui nous arrêtât au rendez-vous, nous dîmes adieu au commis, et nous retournâmes au logis, où j'employai l'après-soupée à compter toutes mes espèces. Quel sujet de ravissement pour moi, de me trouver en fonds de plus de sept mille francs, sans parler de ce que j'avais gagné à Bologne! Je ne m'étais jamais vu si riche, et je ne me souvenais plus d'avoir été volé à Sienne.

En me promenant le lendemain dans les rues,

ayant jeté les yeux par hasard dans la boutique d'un quincaillier, je remarquai une chaîne de cuivre doré fort bien travaillée, et je la pris pour une chaîne d'or pur ; je demandai au marchand combien elle pesait. Il me répondit en riant que tout ce qui reluisait n'était pas or, et que si j'avais envie d'acheter cette chaîne, il m'en ferait très bon marché. Je fus tenté de l'avoir; je lui en donnai ce qu'il voulut, et je l'emportai. Sayavedra, qui était avec moi, n'avait pu s'empêcher de rire en me voyant faire cette emplette ; et quand nous fûmes sortis de la boutique, il me dit : Seigneur don Juan Osorio, vous avez bien la mine de faire payer cette chaîne à quelqu'un plus cher qu'elle ne vous a coûté. C'est ce qui pourra bien arriver, lui répondis-je; et dans ce louable dessein, je vais la porter chez un orfèvre, pour qu'il m'en fasse une d'or fin de la même grandeur et de la même façon. Je m'adressai à un habile ouvrier qu'on m'enseigna; il m'en fit une si semblable à la mienne, qu'on ne pouvait les distinguer l'une de l'autre que par le son.

Enfin je partis de Milan avec ces deux bijoux, et toutes les plumes que j'avais tirées de l'aile du sieur Jérôme Plati. Je dis dans l'hôtellerie, avant mon départ, que j'allais à Venise; mais au lieu d'en prendre la route, j'enfilai sans bruit celle de Pavie. Je m'arrêtai quelque temps dans cette dernière ville, pour y faire les préparatifs du voyage que j'avais résolu de faire à Gènes, si jamais je me trouvais dans un état à pouvoir paraître devant mes

parents sans les faire rougir : j'y voulais jouer le rôle d'un jeune abbé espagnol revenant de Rome. Pour cet effet j'achetai des étoffes fines, dont le plus fameux tailleur de Pavie me fit une soutane et un manteau long; je me donnai des souliers de maroquin noir à talons rouges, avec des bas de soie, et tout le reste d'un habillement de prélat. J'ordonnai de plus à Sayavedra de se pourvoir de deux grands coffres de bagage; et lorsque tout fut prêt, je me mis en chemin dans une litière conduite par un muletier, avec mon écuyer à cheval, un nouveau valet à pied, et un autre muletier qui menait une mule chargée de ballots. Ce fut dans ce bel équipage que Gênes revit ce même Guzman qu'elle avait vu six ou sept ans auparavant dans une situation bien misérable.

CHAPITRE IV.

De son arrivée à Gênes, et de la gracieuse réception que lui firent ses parents lorsqu'ils apprirent qui il était.

Nous allâmes loger à la Croix-Blanche, qui dans ce temps-là était la meilleure hôtellerie de la ville. Il était déjà nuit; et comme mon écuyer avait pris les devants pour disposer l'hôte à recevoir chez lui un abbé de la première qualité, je trouvai tout le monde en mouvement dans la maison : une par-

tie des domestiques était à la porte avec des flambeaux; et leur maître, après que Sayavedra m'eut aidé à descendre de ma litière, me conduisit à la chambre d'honneur du logis, de laquelle on fit sortir un cavalier qui méritait mieux que moi de l'occuper.

L'hôtellerie était alors pleine de personnes de considération, lesquelles ne furent pas peu curieuses de savoir qui j'étais; et mon nouveau valet, bien instruit par Sayavedra, disait à tous les gens qui le questionnaient là-dessus que je me nommais monseigneur l'abbé don Juan de Guzman, fils d'un noble Génois marié à Séville. Je ne sortis point de ma chambre le premier jour: je l'employai à faire l'abbé d'importance, fatigué de son voyage de Rome, et à préparer tout pour me montrer le lendemain dans la ville de Gênes sous la forme d'un prélat. Tandis que je m'occupais de cette décoration avec mon fidèle écuyer, qui, ne sachant point encore le motif de ce changement de figure, me dit: Il faut, mon cher maître, que vous commenciez à vous défier de moi, puisque vous me faites un mystère du dessein que vous ditez présentement. Non, lui répondis-je, mon , tu as toujours ma confiance: si, pendant notre ur à Pavie j'ai fait faire ce nouvel habillement t'en dire la raison, c'est qu'il n'était pas encore temps de te l'apprendre; je puis, à l'heure qu'il est, satisfaire ta curiosité. Bien loin de vouloir te cacher le projet que je roule dans ma tête, je ne

saurais l'exécuter sans ton secours ; je vais t'en faire confidence.

Je t'ai raconté à Milan comme mon père, noble Génois, épousa à Séville une dame de la maison des Guzmans, dont j'ai pris le nom ; je t'ai même dit en gros l'histoire de ma vie ; mais je ne t'ai point parlé d'une aventure dont le souvenir m'a fait former l'entreprise que je vais te découvrir. Il y a près de sept ans que je partis de Tolède en bon équipage pour venir en Italie voir mes parents ; je ne ménageais pas mieux que toi mon argent sur la route, de sorte que j'arrivai à Gênes dans un état misérable. Cela ne m'empêcha pas de me présenter devant quelques personnes de la famille, et entre autres devant un de mes oncles, qui me reçut fort mal, ou plutôt me traita si cruellement, que je jurai de m'en venger si jamais la fortune m'en offrait l'occasion : je prétends garder mon serment, puisque je le puis aujourd'hui. Je veux voler mes parents ; c'est la seule vengeance que j'ai envie de tirer d'eux. Voilà dans quelle intention j'emprunte ce déguisement qui te surprend si fort : outre qu'il inspire du respect, il me semble plus propre qu'un autre à me rendre méconnaissable à des yeux qui ne m'ont vu qu'en passant, quand le changement qui s'est fait en moi depuis ce temps-là ne m'ôterait pas la crainte d'en être reconnu. Préparons-nous, cher Sayavedra, à jouer de bons tours dans ma famille ; j'y suis poussé par un juste ressentiment, et par l'intérêt. Mon confident me répondit que je n'avais qu'à commander, qu'il suivrait exac-

tement les instructions que je lui donnerais. Nous concertâmes tous deux ce que nous devions faire, et voici la conduite que je tins pour parvenir à mon but.

Je me mis le lendemain, second jour de mon arrivée, en soutane et en manteau long, et me regardant dans le miroir, je me parus à moi-même tout un autre homme; sans vanité, je n'avais pas mauvaise mine. Quand je n'aurais pas eu le talent de bien faire toute sorte de personnages, j'avais vu à Rome tant de beaux modèles d'abbés de conséquence, que je n'eusse pu manquer de les copier. Pour moi, j'attrapais à merveille leurs meilleurs airs : je savais me rengorger, prendre un maintien grave et fier, trousser ma soutane et mon manteau de façon que je laissais voir une jambe qui n'était pas mal faite, avec un bas de soie et un soulier mignon; porter mon chapeau d'une manière aussi galante que modeste; envisager enfin les gens sans attacher sur eux mes regards, et adoucir ma voix en leur parlant: je possédais parfaitement tout cela par théorie, et je sortis pour aller montrer dans la ville que je le savais aussi bien pratiquer. Sayavedra, mon majordome, me suivait avec mon laquais, tous deux sur deux lignes, et fort proprement vêtus. On me considérait avec de grands yeux, comme on a coutume de regarder un étranger, et chacun me faisait de profondes révérences, ou pour mieux dire, à mon habit de soie; car on est traité dans le monde suivant ce qu'on y

paraît : que Cicéron se présente mal habillé, Cicéron passera pour un cuistre.

Je me promenai dans les rues pendant plus d'une heure, répondant aux politesses respectueuses qu'on me faisait en abbé accoutumé à recevoir des honneurs; après quoi je retournai à l'hôtellerie, où l'hôte me fit avertir que le dîner était prêt, et demander si je trouverais bon que quelques personnes de qualité mangeassent à ma table. Je répondis que cela me ferait plaisir. Un moment après, étant entré dans la salle où je devais dîner, je vis arriver quatre cavaliers qui me saluèrent avec respect. Je leur rendis le salut fort honnêtement; et remarquant qu'on avait servi, je m'assis à bon compte à la place d'honneur, ensuite je priai ces messieurs de se mettre à table. La conversation fut d'abord sérieuse à cause de moi : je m'en aperçus; et l'égayant moi-même tout le premier, pour faire connaître à ces messieurs que je n'étais pas si diable que j'étais noir, je fis deux ou trois petits contes badins, qui excitèrent quelques personnes de la compagnie à suivre mon exemple.

Ces gentilshommes s'amusaient ordinairement à jouer l'après-dînée, et quelquefois encore l'après-soupée; ils jouaient assez gros jeu, et même en honnêtes gens. Je passais volontiers une heure à les regarder, après cela je me retirais. Ils auraient bien souhaité qu'il m'eût pris fantaisie de jouer avec eux, me croyant plus riche abbé qu'habile joueur, quoiqu'ils ne dussent point ignorer qu'il y a de grands filous parmi les petits collets. Je

n'eus garde de satisfaire sitôt leur envie, quelque penchant que j'y eusse; au contraire, je témoignai de la répugnance pour le jeu, et ce ne fut qu'après nous être un peu plus familiarisés ensemble, que je me défendis mollement de faire une reprise. Lorsqu'ils me virent à moitié rendu, ils redoublèrent leurs instances, et je fis semblant de leur céder par complaisance pure. Je ne jouais pas long-temps, et je ne jouais que très petit jeu, sans employer Sayavedra, ni même tout mon savoir-faire; ainsi ce que je perdais était peu de chose, et je ne voulais rien embourser de ce que je gagnais: tantôt je le laissais pour les cartes, et tantôt j'en faisais présent aux gens de ces messieurs, ou je le donnais aux miens. Je m'acquis par cette conduite la réputation de seigneur généreux; ce qui faisait que, lorsqu'il m'arrivait de me mettre au jeu, les passe-volants, qui s'occupent à voir jouer des après-dînées pour recevoir quelques ducats, venaient tous se placer derrière moi.

Un jour ayant gagné environ quarante pistoles, j'en pris vingt-cinq dans ma main, et j'abandonnai le reste à ceux qui étaient autour de moi; puis me tournant vers un capitaine de galère, qui était du nombre de ces passe-volants, je lui dis tout bas, en lui glissant secrètement dans la main l'argent que j'avais dans la mienne: Vous avez été trop long-temps en Espagne pour ignorer qu'un gentilhomme qui a vu le jeu, et pris part à la fortune d'un joueur, ne refuse point la petite marque de reconnaissance qu'il lui veut donner; vous en

pourrez user de même avec moi en pareil cas. Il parut un peu confus de mon action; mais il y a dans la vie, comme on dit, des temps où une pistole en vaut mille. Mon officier était alors si sec, que le plaisir qu'il eut de se voir tout à coup arroser d'une pluie d'or l'emporta sur sa honte. Néanmoins, malgré sa misère, je ne sais s'il fut plus sensible au bienfait, qu'à la manière dont je le lui fis. Je lui gagnai l'ame. Il voulut me le témoigner par des discours que j'interrompis deux fois pour lui parler de ses courses; je le priai même de me faire l'honneur de venir tous les jours dîner et souper avec moi; car il ne mangeait pas ordinairement dans mon hôtellerie; et, en le quittant, je lui demandai son amitié.

Dans le fond c'était un garçon de mérite, fort bien fait de sa personne, et d'un esprit agréable. Comme il était connu pour un très honnête homme, il fréquentait les nobles, et faisait la meilleure figure que pouvaient le lui permettre les appointements d'un capitaine de galère, qui sont bien modiques à Gênes. Avec cela il aimait le jeu, et, quoiqu'il y fût très malheureux, il ne pouvait se défendre de s'y embarquer quand il se sentait un écu dans sa poche. Cette passion, qui le dominait, était accompagnée d'un penchant pour les femmes, qui seul aurait suffi pour le ruiner s'il eût été riche. Il se nommait Favello, nom qu'une dame qu'il avait autrefois aimée lui avait donné, et qu'il conservait pour se souvenir d'elle. Il me conta lui-même quelques jours après cette histoire, que je

ne pus entendre sans soupirer et m'attendrir, en me rappelant mon intrigue de Florence. Les bonnes qualités de ce capitaine ne furent pas toutefois la seule cause de la petite galanterie, et de toutes les honnêtetés que je lui fis. Il faut que je te l'avoue, lecteur, quand je devrais gâter dans ton esprit ce trait généreux. Je savais que les galères devaient bientôt partir pour Barcelone; et dans l'intention où j'étais de profiter de cette occasion pour repasser en Espagne, après avoir friponné mes honnêtes parents, l'amitié du capitaine Favello m'était trop utile pour négliger de l'acquérir; aussi tu vois que je m'y pris assez bien, puisque dès le premier jour j'en fis l'acquisition.

Effectivement, le lendemain, à mon lever, il vint me rendre ses devoirs, et m'inviter à me promener sur l'eau; ce que j'acceptai volontiers. Je me fis conduire l'après-dînée à sa galère, où je fus reçu avec tous les honneurs qu'auraient pu attendre de lui le pape ou le doge de Gênes. Nous sortîmes du port pour considérer les belles maisons de plaisance qui sont le long de la mer, et qui forment le plus charmant spectacle qui puisse s'offrir à la vue. Notre officier, qui était Génois d'origine, et qui disait librement ce qu'il pensait, ne se contentait pas de m'en nommer tous les propriétaires, il me faisait d'eux des portraits fort malins. Parmi les personnes qu'il épargnait le moins, il s'avisa de citer un de mes parents. Je me mis à rire. Tout beau, lui dis-je, monsieur le capitaine, je vous demande quartier pour celui-là;

savez-vous bien que je suis de sa famille. De sa famille? s'écria-t-il avec une surprise mêlée de confusion. Comment donc cela? Je vais vous l'apprendre, lui répondis-je. Mon père était un noble Génois. Une grosse banqueroute qu'on lui fit l'obligea de passer en Espagne. Il alla s'établir à Séville, où il raccommoda ses affaires en épousant une dame de la maison des Guzmans, dont je porte le nom préférablement au sien, pour deux raisons: la première, pour recueillir une succession qui sans cela pourrait m'échapper, et la seconde, parce qu'étant pour le moins autant fils de ma mère que de mon père, j'ai cru pouvoir choisir celui de leurs deux noms qui m'était le plus honorable.

Vous vous imaginez, reprit Favello, que vous me parlez là d'une chose dont je n'ai aucune connaissance; pardonnez-moi, s'il vous plaît. Je connais très particulièrement deux de vos cousins, qui m'ont plus d'une fois entretenu de monsieur votre père. Ils m'ont dit que c'était un homme qui avait beaucoup d'esprit; qu'il avait été pris par un corsaire d'Alger, et qu'après avoir recouvré sa liberté par l'amour que conçut pour lui une Algérienne, il était allé à Séville trouver son correspondant, et que là il avait donné dans la vue d'une dame de qualité qu'il avait épousée. Vous êtes donc fils de cet illustre esclave? A votre service, lui repartis-je en riant encore. Savez-vous bien, reprit-il, que le seigneur don Bertrand, frère aîné de votre père, est plein de vie? c'est un bon vieillard qui ne marche aujoud'hui qu'avec

un bâton. Il n'a jamais voulu se marier, et c'est un des nobles de Gênes qui a le plus de bien. Vous m'apprenez ce que j'ignorais, lui dis-je, car je ne l'ai point vu, et ma mère n'a jamais eu de commerce de lettres avec lui. Je m'étonne, ajouta-t-il, que vous ne vous soyez pas déjà fait connaître : vos parents sont assurément de grands seigneurs dans ce pays-ci, et je ne sais ce qui peut vous empêcher de les voir. Que voulez-vous que je fasse, lui répondis-je ? Que j'aille décliner mon nom devant des gens qui ne me connaissent point, et qui se croiront en droit de douter de ce que leur dira un homme qui n'a que sa parole pour garant de sa sincérité ? Non, non, je n'ai pas besoin d'eux, et je ne leur demande rien. Demeurons comme nous sommes. Quand même ils sauraient que je suis dans cette ville, étant étranger, j'attendrais qu'ils fissent la première démarche. Vous auriez raison, dit notre officier; mais trouvez bon que dès demain matin je leur donne avis de votre arrivée. Je suis persuadé que je ne les en aurai pas plus tôt informés, qu'ils se feront un plaisir d'aller vous rendre ce qu'ils vous doivent. Je repartis au capitaine : Vous êtes homme d'esprit, et vous avez de la prudence. Je veux bien vous laisser faire ce que vous jugerez à propos; souvenez-vous seulement qu'il ne faut pas contraindre leurs inclinations : je ne prétends me déclarer de leur famille, qu'autant qu'ils me paraîtront en être contents.

Pendant que nous tenions de part et d'autre de pareils discours, Favello me fit servir une colla-

tion composée des plus beaux fruits et des meilleures confitures. Il l'avait fait préparer pour moi, et il y avait assurément employé une bonne partie des pistoles dont je lui avais fait présent. Nous ne laissâmes pas de continuer notre entretien. L'officier, qui connaissait parfaitement mon oncle et mes cousins, me mit si bien au fait, que je pouvais me vanter, après cette conversation, de savoir aussi bien les affaires de mes parents que les miennes. La nuit qui s'approchait nous obligea de rentrer dans le port. Nous sortîmes de la galère, et j'emmenai le capitaine à mon hôtellerie, où nous soupâmes avec les gentilshommes qui y étaient logés. Après le repas, ces messieurs me proposèrent de jouer, en me disant qu'ils avaient sur le cœur les quarante pistoles que je leur avais gagnées le jour précédent, et qu'il était juste que je leur donnasse leur revanche. J'y consentis, et me sentant en train de gagner, je dis à Favello : Au moins, monsieur le capitaine, n'oubliez pas que nous sommes de moitié. Il me répondit en souriant qu'il me croyait si heureux en toutes choses, qu'il s'applaudissait d'être associé avec moi. La fortune en effet me favorisa depuis le commencement de la reprise jusqu'à la fin. Je gagnai cent pistoles, que je partageai avec notre officier de galère; ce qui lui fit cette fois-là d'autant plus de plaisir, qu'il n'en coûtait rien à sa fierté. C'est ainsi que je le disposais peu à peu à ne pouvoir refuser de me rendre le service que j'attendais de lui.

Il ne manqua pas, comme il me l'avait promis,

d'aller le lendemain chez mes parents pour les informer de l'arrivée de M. l'abbé don Guzman à Gênes. Tu peux bien t'imaginer qu'il leur fit un beau portrait de ma personne, et qu'il leur vanta mon mérite et ma générosité, puisque dès l'après-midi on les vit venir à mon hôtellerie en fraises bien empesées, avec leurs manteaux de velours noir sur les épaules. Mon majordome, que j'avais instruit de tout ce qu'il devait faire, les reçut à la porte du logis, et les conduisit dans ma chambre, où je m'avançai gravement jusqu'à l'entrée, en les saluant avec beaucoup de civilité. Il en parut d'abord deux, l'un et l'autre enfants d'un sénateur mort depuis cinq à six ans, et frère de mon père; puis il survint un troisième cousin, fils d'une sœur encore vivante. Ils m'accablèrent de compliments, et m'offrirent leurs maisons, leur crédit et leurs bourses, parceque Favello leur avait fait entendre que je n'en avais pas besoin. Mais quand il ne m'aurait pas fait passer dans leur esprit pour un abbé fort opulent, ce qu'ils remarquèrent dans ma chambre eût été capable de leur donner de moi cette opinion: j'avais négligemment étalé sur une table ma chaîne d'or, plusieurs autres bijoux, et tout ce que je possédais de plus précieux, avec la cassette de Milan tout ouverte, et dans laquelle de bons yeux pouvaient apercevoir une partie des pistoles qu'elle renfermait.

Mon oncle, garçon et chef de la famille, arriva le dernier; c'était particulièrement à celui-là que j'en voulais. Il s'appuyait sur un grand bâton, et

marchait avec peine. Je ne lui trouvai plus cet air vénérable qui m'avait tant plu la première fois ; au contraire, tout mon sang se souleva contre lui. La vue de ce vieux singe plein de malice me fit frémir, comme la présence d'un meurtrier rouvre les blessures de l'homme qu'il a tué : je crus voir avec lui des esprits follets qui s'apprêtaient à me berner. Je ne laissai pas pourtant, malgré la haine que je me sentais pour lui, de le recevoir encore mieux que mes cousins, qui, sortant un moment après qu'il fut entré, lui abandonnèrent par respect la place. Le vieillard commença par me témoigner la joie qu'il avait de voir le fils d'un frère qui lui avait toujours été cher; puis, me considérant depuis les pieds jusqu'à la tête, il me dit que je ressemblais beaucoup à mon père, et qu'il était bien glorieux pour la famille d'avoir un rejeton si propre à lui faire honneur. Il se plaignit ensuite de ce que je n'avais pas été prendre un logement chez lui, où il y avait des appartements plus convenables qu'une hôtellerie à un homme de mon caractère et de ma qualité. Je lui prodiguai là-dessus des remercîments accompagnés des plus vives démonstrations de sensibilité; après cela, je lui dis que mes cousins m'avaient offert aussi leurs maisons, ce que je n'avais eu garde d'accepter, ne voulant incommoder aucun de mes parents pour le peu de jours que j'avais à demeurer à Gênes, où je n'étais venu que pour m'informer de l'état de notre famille, tant pour ma satisfaction que pour celle de ma mère, qui m'en avait chargé.

Ces derniers mots donnèrent occasion au bon homme don Bertrand de me demander des nouvelles de ma mère et de ses enfants. Je répondis que j'étais son fils unique, et peu s'en fallut que par inadvertance il ne m'échappât de dire que j'avais deux pères ; mais je retins ma langue, et fis un très bel éloge de ma mère, composé de contre-vérités. Mon oncle, impatient de me conter ce que je savais aussi bien que lui, m'interrompit en me disant : Mon neveu, il faut que je vous détaille une aventure qui nous arriva il y a six ou sept ans. Il parut dans Gênes un petit fripon presque nu ; il courait les rues en disant à tous ceux qui voulaient l'entendre qu'il était fils de votre père ; et ce gueux, qui avait bien l'air de ce qu'il était, se flattait que quelqu'un de nos parents serait assez crédule pour le croire sur sa parole, et assez bon pour avoir pitié de sa misère. Je le cherchai dans l'intention de nous venger tous du déshonneur qu'il nous faisait, et j'eus le bonheur de le rencontrer. Je l'attirai chez moi par des paroles douces, et sur-tout par la promesse que je lui fis de lui donner dès le lendemain la connaissance d'un homme qui ne manquerait pas de lui rendre service. Lorsqu'il fut dans ma maison je le questionnai, et je jugeai bien par ses réponses que c'était un petit pendard ; aussi paya-t-il le tout ensemble : je m'aperçus qu'il mourait de faim ; je l'envoyai coucher sans souper dans un magnifique appartement, où il fut berné toute la nuit par de grands diables masqués, qui lui en donnèrent de toutes les façons.

En parlant de cette sorte ce méchant vieillard riait de toute sa force, tandis qu'au fond de mon ame je sentais que ce récit et le plaisir qu'il prenait à le faire me mettaient en fureur. Néanmoins je dissimulai, et riant du bout des dents, je lui dis que je trouvais cette aventure fort plaisante. Je suis seulement fâché d'une chose, reprit mon oncle; c'est qu'il disparut le matin et qu'il court encore. Je voudrais avoir poussé la vengeance plus loin, pour mieux punir ce misérable d'avoir osé se dire de nos parents. A ce sentiment génois je changeai de matière, et un quart d'heure après ce maudit barbon se leva pour s'en aller: je l'accompagnai jusqu'à la porte de la rue, en lui faisant tous les honneurs dus au frère aîné de mon père.

CHAPITRE V.

Guzman donne un grand repas à ses parents, et leur fait payer leur écot.

L'APRÈS-DÎNÉE je chargeai Sayavedra de chercher dans la ville quatre bons coffres de la même grandeur, et de les acheter. Pendant qu'il s'acquittait de cette commission, Favello vint me voir pour me rendre compte des entretiens qu'il avait eus avec mes parents sur mon chapitre. Il m'assura que toute la famille était charmée de ma personne, sur-tout

le seigneur don Bertrand mon oncle. Ce bon vieillard, poursuivit-il, m'a dit qu'il lui semblait avoir vu et entendu parler son cher frère, tant il avait trouvé de ressemblance entre votre père et vous; qu'il vous voyait à regret embrasser l'état ecclésiastique, et qu'il vous proposerait de quitter la soutane pour épouser une de ses nièces du côté de sa mère; qu'à la vérité cette fille avait peu de bien, mais qu'il était dans la résolution de lui en laisser, parcequ'il avait pour elle une amitié toute particulière. Enfin, le capitaine me protesta que mon oncle avait conçu pour moi beaucoup d'estime et de tendresse. Cependant tout cela ne fit que blanchir contre mon ressentiment, et ne me détourna pas de mon dessein.

J'allai rendre visite le lendemain matin premièrement à don Bertrand, qui, dans l'entretien que nous eûmes ensemble, me dit qu'étant fils unique comme je l'étais, je devais plutôt songer à soutenir ma maison, qu'à me consacrer à un état qui lui ôterait une de ses plus belles branches. Je pensai lui répondre qu'ayant toujours gardé le célibat, il avait fait lui-même autant de tort à sa famille que s'il eût pris le parti de l'église. Ensuite il me nomma la personne qu'il avait envie de me choisir pour femme. Pour l'amuser, je fis semblant de n'être pas éloigné de faire ce qu'il désirait, et je finis ma visite en le priant de venir le jour suivant dîner avec moi. Il voulut d'abord s'en défendre et s'excuser sur son grand âge, qui ne lui permettait pas d'assister à des banquets;

néanmoins, lorsque je lui eus représenté qu'il n'y aurait à ce repas que des parents et le capitaine Favello, l'ami commun de toute la famille, il se laissa débaucher, et promit d'être de la partie, pour me marquer, dit-il, l'extrême considération qu'il avait pour un neveu que le ciel lui envoyait. Je visitai après cela mes cousins l'un après l'autre, et ils me donnèrent aussi leur parole de venir chez moi. Il ne fut plus question que de leur faire préparer un dîner magnifique. Je m'adressai pour cet effet à mon hôte, qui m'assura que je pouvais me reposer sur lui du soin de régaler mes convives, et qu'il me répondait d'un festin où l'on verrait également régner l'abondance et la délicatesse.

Mon majordome, qui arriva dans l'hôtellerie pendant que je parlais à l'hôte, me dit qu'il avait acheté quatre coffres fort propres. Je les voulus voir. Il me conduisit où ils étaient, et j'en fus très content. Il me demanda ce que j'en prétendais faire. Je lui fis réponse qu'il n'avait qu'à me suivre, et qu'il en serait bientôt instruit. Je lui ordonnai de prendre notre cassette sous son bras, et je le menai à la boutique d'un des plus riches orfèvres de Gênes. Je proposai à ce marchand de me prêter pour vingt-quatre heures des plats et des assiettes d'argent, moyennant un honnête profit, et en consignant entre ses mains des espèces pour la valeur de l'argenterie. L'orfèvre accepta la proposition. Nous convînmes de la somme qu'il voulait pour le prêt; et choisissant la vaisselle qu'il me plut d'avoir, j'en pris pour neuf à dix mille francs,

que je comptai en bonnes pistoles à l'orfèvre pour nantissement. Après quoi je dis à Sayavedra d'aller chercher deux des coffres qu'il savait, d'y faire mettre lui-même la vaisselle, et de la faire porter au logis; ce qui fut exécuté avec toute la diligence dont ce fidèle écuyer était capable.

Tous mes parents s'assemblèrent donc chez moi le lendemain sur le midi. Mon hôte, qui se piquait d'être un excellent traiteur, me fit connaître qu'effectivement il était consommé dans l'art difficile de faire de bons ragoûts. Il nous en servit de si délicieux, que mes cousins et mon oncle même avouèrent que de leur vie ils n'en avaient mangé de meilleurs. S'ils ne s'étaient pas attendus à faire si bonne chère, ils furent encore bien plus surpris quand ils virent un buffet fort paré d'argenterie, et qu'ils remarquèrent que les plats et les assiettes étaient du même métal. Ils ne purent s'empêcher de me dire qu'un voyageur jouait gros jeu en portant avec lui une pareille vaisselle, et particulièrement en Italie, où l'on rencontrait des voleurs à chaque pas. Le bon homme don Bertrand, à qui tout cet étalage d'argenterie avait fait penser la même chose, appuya leur sentiment. C'est votre faute, mon neveu, s'écria-t-il. Vous pouviez fort bien vous dispenser de loger à l'hôtellerie dans une ville où vous avez des parents comme les vôtres. Je conviens que c'est la plus fameuse hôtellerie de Gênes; mais la meilleure du monde ne vaut rien. Vous êtes encore jeune, et je veux vous avertir, en homme qui a de l'expérience, que vous

ne devez vous fier qu'à la bonté des serrures et des cadenas de vos coffres, parceque les hôtes, les hôtesses, leurs enfants ou leurs valets ont toujours deux ou trois clefs de chaque appartement. Si vous m'en croyez, continua-t-il, puisque vous refusez de prendre un logement chez moi, envoyez-y du moins dès aujourd'hui votre argenterie et vos bijoux : ils seront en sûreté dans mon cabinet jusqu'à votre départ, y en eût-il pour un million d'or.

Je rendis grace à mon oncle de son obligeante inquiétude; et feignant de mépriser la crainte d'être volé, je dis qu'en partant de Rome je m'étais contenté de laisser entre les mains de notre ambassadeur ce que j'avais de plus précieux, et qu'à l'égard de l'argenterie, quoiqu'elle fût embarrassante pour un voyageur, je n'étais pas fâché de l'avoir pour m'en défaire dans un besoin, l'argent étant d'une plus prompte défaite que les pierreries. Toute la famille parut se payer de cette raison; et comme je venais de nommer notre ambassadeur, mes cousins commencèrent à parler de ce ministre. Ils dirent qu'ils l'avaient vu lorsqu'il avait passé par Gênes pour se rendre à Rome. Alors, pour leur prouver que j'étais fort bien avec cette excellence, je leur en fis voir le portrait dont elle m'avait fait présent; ce qui leur persuada qu'il fallait en effet que l'ambassadeur eût beaucoup d'estime et d'amitié pour moi.

Don Bertrand, toujours occupé du péril que courait ma vaisselle dans l'hôtellerie, revint encore une fois à la charge, et je fus obligé de lui dire,

pour le contenter, que je ferais porter chez lui après le dîner toute mon argenterie dans deux coffres que je lui montrai du doigt, et dans lesquels je lui dis que j'avais coutume de la serrer. On changea de discours, et la conversation tomba sur le mariage. Là-dessus mon oncle m'adressant la parole me dit que c'était à mon âge qu'il fallait se marier, et non dans la vieillesse, où l'on ne faisait que des orphelins; puis il me représenta tous les désagréments des gens d'église, et s'étendit ensuite sur les louanges de la jeune personne qu'il souhaitait que j'épousasse. Elle est, ajouta-t-il, ma nièce du côté de ma mère; c'est une fille d'un sang noble, et d'une beauté qui doit lui tenir lieu de bien; de plus, elle a une mère qui vous chérira comme la prunelle de ses yeux, vous et tous vos enfants.

Comme il me parut que le vieillard désirait ardemment ce mariage, je fis semblant de n'être pas dans une disposition contraire à ses souhaits. Que vous êtes séduisant, lui dis-je, mon cher oncle! Je sens que vous me dégoûtez de la vie ecclésiastique, et je suis assuré qu'en recevant une femme de votre main je serai parfaitement heureux. Cependant souffrez, de grace, que je vous représente que j'ai déjà un bénéfice de dix mille livres de rente, et que j'en attends un autre de quinze mille, que des parents de ma mère fort puissants à la cour de Rome me font espérer. Il me serait bien doux, en changeant d'état, d'avoir ces deux jolis présents à faire aux enfants de mes cousins.

Ils applaudirent tous à ma pensée, et me firent par avance de grands remercîments. Sur la fin du repas, qui fut assez long, don Bertrand demanda au capitaine Favello s'il avait reçu des ordres pour son départ. Oui, lui répondit l'officier, et nous devons partir dans trois jours pour Barcelone; on commence même dès à présent à embarquer ce qu'on y veut porter. Je fus ravi d'entendre cette nouvelle, qui me fit connaître que je n'avais pas de temps à perdre. Aussitôt qu'on eut dîné, je commandai à mon majordome d'enfermer mon argenterie et ma cassette dans les deux coffres, et de les faire porter lui-même chez mon oncle. Tout cela fut exécuté en moins d'une heure et devant mes parents, tandis que je m'entretenais avec eux. J'accompagnai mon oncle quand il voulut s'en retourner à son hôtel, et en y arrivant nous y trouvâmes non les deux coffres où l'on avait mis l'argenterie, mais les deux autres que nous avions remplis le soir précédent de sacs de sable à peu près du même poids que la vaisselle, et que Sayavedra avait échangés fort subtilement.

Je ne pouvais mieux commencer. Voici comme je continuai : Le capitaine Favello revint le soir à l'hôtellerie; il me témoigna le chagrin qu'il avait par avance du départ des galères par rapport à moi, dont il était sur le point de se séparer. Il n'est pas certain, lui dis-je, que nous nous quittions sitôt; peut-être nous verrons-nous plus longtemps que vous ne pensez. Il rêva un moment à ce que je venais de lui dire, et il me demanda si

j'avais envie de repasser en Espagne. C'est ce que je ne veux pas vous celer, lui répondis-je, à vous dont je connais la prudence et la discrétion, à vous enfin que j'aime, et pour qui je n'ai point de secret. Apprenez que le plaisir de voir mes parents m'attire moins à Gênes, que le désir de me venger d'une offense que m'a faite à Rome un Génois que j'avais pour rival. Il n'était pas nécessaire d'en dire davantage à Favello pour l'engager à m'offrir ses services. Nommez-moi, dit-il avec agitation, le téméraire qui vous a outragé, et je ne vous demande que vingt-quatre heures pour satisfaire votre ressentiment. Seigneur capitaine, lui répliquai-je, je vous suis redevable d'entrer si vivement dans mes intérêts; et si je cherchais un vengeur, je suis persuadé que je n'en pourrais trouver un meilleur que vous : mais vous jugez bien mal de moi si vous croyez que je manque de force ou de courage pour me venger moi-même; outre cela, je vous dirai que je sais où mon ennemi demeure, et que je suis sûr de mon coup. La grace que j'attends de votre seigneurie, c'est de me permettre de faire porter secrètement mon bagage à bord de votre galère la veille du jour qu'elle sortira du port; je veux même, pour plus d'une raison, que mes parents ignorent mon départ, et je vous demande le secret.

Pour le secret, me repartit l'officier, je vous le promets. Puis revenant encore à mon affaire d'honneur : Vive Dieu, poursuivit-il, je suis bien mortifié que dans la seule occasion que j'aurai

sans doute de vous marquer mon zèle, vous refusiez de m'employer! Il me dit ces paroles d'un air si affligé, que je l'embrassai, et lui répondis, pour le consoler, que dans le cours de notre voyage il aurait dans sa galère assez d'occasions de faire éclater son amitié. Nous nous séparâmes sur cela tous deux pénétrés d'affectueux sentiments l'un pour l'autre. Le jour suivant, de grand matin, je renvoyai toute l'argenterie chez l'orfèvre par mes gens, qui me rapportèrent mes pistoles qui étaient en gage. Je les avais à peine remises dans ma cassette, qu'un de mes cousins arriva pour me dire que notre oncle don Bertrand m'attendait à dîner chez lui le lendemain. Je ne manquai pas d'y aller; et j'y trouvai toute la famille assemblée. Nous nous mîmes gaiement à table, et nous tînmes des discours joyeux. Au milieu du repas, mon majordome, comme nous en étions convenus tous deux, entra dans la salle, et m'apportant un billet: Le colonel don Antonio, me dit-il, est venu vous chercher à l'hôtellerie, et ne vous ayant pas rencontré, il m'a chargé de vous rendre cette lettre. Je l'ouvris sans façon, et la lus assez haut pour que mon oncle, qui était assis près de moi, m'entendît. Elle contenait les paroles suivantes: « Je me marie après demain. Je compte bien que cette fête ne se fera pas sans vous. Si vous refusez d'en être, je romps pour jamais avec vous. Ce n'est pas tout; vous m'avez montré de belles pierreries de madame votre mère, je vous conjure de me les prêter. Ma maîtresse n'a osé apporter les siennes

dans ce pays-ci. Nous ne retiendrons vos diamants que deux jours, et nous en aurons grand soin. Je me flatte que vous ferez ce plaisir à don Antonio de Mendoce votre ami. »

Après la lecture de ce billet, je pris un air chagrin et embarrassé. Je fis le rêveur. Puis me tournant vers Sayavedra : Tu ne sais pas, lui dis-je, ce que me veut don Antonio. Il me demande mes pierreries pour en parer sa femme le jour et le lendemain de ses noces. Tu n'ignores pas que mes diamants sont à Rome chez M. l'ambassadeur. Va dire au colonel que je ne puis les lui prêter, et que j'en suis au désespoir. Monsieur, me répondit mon majordome, il croira que c'est une défaite, et que vous les lui refusez. Il aura tort, repris-je, et cependant, plutôt que de lui donner lieu de s'imaginer cela, j'aimerais mieux louer des pierreries : en donnant à un joaillier quelque profit avec des sûretés, il me semble qu'il prêtera volontiers ce qu'on voudra pour deux ou trois jours. Qui en doute, dit alors mon oncle ? Mais pourquoi, continua-t-il, voulez-vous qu'il vous en coûte de l'argent pour emprunter des choses que vous pouvez avoir pour rien ? Est-ce que nous n'avons pas d'aussi belles pierreries que les marchands qui en vendent ? et ne sommes-nous pas disposés à faire tout ce qui peut vous être agréable ? Il suffit que ce cavalier soit votre ami pour que vos parents se fassent un plaisir de l'obliger. Oui certainement, m'écriai-je, Mendoce est de mes amis. C'est un homme de qualité qui

m'a rendu service à Rome, et à qui je dois la connaissance de l'ambassadeur d'Espagne. Ce colonel, dont le régiment est à Milan, s'est fait aimer dans cette ville d'une riche veuve, qui veut l'épouser en dépit de quelques parents qui refusent d'y consentir. Ils sont venus tous deux à Gênes pour y consommer leur mariage avec plus de liberté. C'est un officier plein d'honneur: quand on lui confierait pour cent mille francs de bijoux, il n'y aurait rien à craindre. Quel qu'il soit, interrompit don Bertrand, puisqu'il veut voir son épouse couverte de pierreries, il aura cette satisfaction.

Charmé de ce qu'il mordait si bien à l'hameçon, je lui dis avec transport : En vérité, mon cher oncle, vous êtes trop généreux, et je dois appréhender d'abuser de vos bontés. Point de compliment, mon neveu, me répondit-il avec précipitation ; c'est de bon cœur que je vous offre mes diamants. Pour vous le prouver, je vais tout à l'heure vous en chercher de beaux. En achevant ces paroles, il se leva de table, alla dans son cabinet, d'où il revint avec un écrin qu'il me mit entre les mains, et dans lequel il y avait pour sept à huit mille francs de pierreries. Mes trois cousins, voyant que le bon homme en usait de cette sorte avec moi, ne voulurent pas se montrer moins généreux que lui. Ils promirent tous de m'en prêter, et véritablement le lendemain matin ils m'en apportèrent à mon hôtellerie à peu près pour la même valeur. Le plus avare des trois ne vint

que le dernier; et comme nous nous entretînmes assez long-temps, il fit tomber la conversation sur mon bénéfice. Il me dit que si je me trouvais dans le cas de m'en défaire, et que je fusse d'humeur à le résigner à quelqu'un de ses enfants, préférablement à ceux de ses cousins, un présent de mille pistoles accompagnerait ses remercîments. Je lui répondis que son fils aîné, étant le plus âgé de mes neveux, me semblait le plus propre à posséder mon bénéfice; mais que je n'étais pas homme à le vendre, et que, l'ayant obtenu pour rien, je prétendais le donner de la même façon. Je m'aperçus que ma réponse ne déplut pas au cousin.

Mon majordome arriva dans ce moment. Il avait sous le bras une petite cassette où était ma chaîne d'or. Souhaitez-vous, me dit-il, que j'aille où vous m'avez ordonné d'aller? Tu devrais, lui répondis-je, en être déjà revenu. Souviens-toi seulement, avant que tu t'adresses à un orfèvre, de t'informer dans son voisinage si c'est un homme à qui l'on puisse se fier: si l'on t'assure que oui, tu lui feras peser ma chaîne, et tu reviendras me dire ce qu'elle pèse. Quoique mon cousin l'eût déjà vue, il eut envie de la considérer encore, et il l'admira, tant pour le travail que pour la beauté de l'or; puis, se tournant vers Sayavedra: Mon ami, poursuivit-il, dites à mon valet, que vous trouverez là-bas, qu'il vous mène chez mon orfèvre, qui demeure à deux pas d'ici, et qui vous dira en conscience ce que cette chaîne vaut. Mon écuyer ne tarda pas à revenir. Je lui demandai combien l'orfèvre la prisait.

Six cent cinquante écus, me répondit Sayavedra. Hé bien, lui répliquai-je, tu n'as qu'à retourner chez lui pour le prier de me prêter six cents écus sur ce gage, que je retirerai dans trois jours, en lui payant ce qu'il lui plaira pour l'intérêt. Quoique honnête homme, dit mon cousin, il n'aura pas honte de prendre trois pour cent pour trois jours comme pour six mois, disant que c'est la même chose pour lui. Je suis bien fâché, continua-t-il, de n'être pas à l'heure qu'il est en argent comptant; mais je connais un homme de bien qui se contentera de deux pour cent.

Cet homme de bien était lui-même, qui, malgré l'espérance d'avoir mon bénéfice pour rien, était bien aise de souffler ce petit profit à l'orfèvre. Je ne laissai pas de témoigner à ce bon cousin qu'il me ferait plaisir de se charger de cette affaire. Ce n'est pas, lui dis-je, que je manque d'espèces, comme vous le pouvez voir. En même temps je tirai de mes poches deux grandes bourses pleines de pistoles, que je lui montrai. C'est uniquement par précaution que je mets ma chaîne en gage : on jouera gros jeu aux noces de mon ami le colonel, je n'aime point à me trouver court d'argent. Mon cousin m'assura que dans deux heures au plus tard les six cents écus seraient chez moi. Alors prenant la cassette des mains de Sayavedra, je l'ouvris un instant, pour faire remarquer à mon parent que la chaîne y était; ensuite l'ayant refermée, je la livrai à son valet, qui m'apporta une heure après les six cents écus. Malheureusement pour le cousin, mon

majordome, en rapportant de chez l'orfèvre la cassette sous son manteau, en avait adroitement tiré la chaîne d'or, et mis l'autre à sa place.

Le soir, Favello vint souper avec moi. Il me dit qu'il était temps que je fisse le coup que je méditais, et qu'il fallait que le lendemain j'allasse coucher à son bord, attendu que les galères devaient partir le jour d'après au lever de l'aurore. Cela suffit, lui répondis-je; mes affaires seront faites en moins de vingt-quatre heures, et je ne manquerai pas de me rendre à votre galère demain au soir. De votre côté, envoyez, s'il vous plaît, chercher mes coffres vers la nuit par vos gens; mon départ en sera plus secret. Le capitaine me le promit, et prit congé de moi peu de temps après le repas, pour aller donner quelques ordres importants pour lui. Nous passâmes presque toute la journée suivante à tout disposer pour notre embarquement. Nous serrâmes nos meilleures hardes dans nos deux plus grands coffres, et nous remplîmes de guenilles les deux pareils à ceux que mon très honoré oncle conservait précieusement dans son cabinet. Un quart d'heure avant la nuit, quatre hommes, qui servaient dans la galère de Favello, vinrent de la part de cet officier enlever les deux grands coffres. Nous laissâmes les deux autres dans l'hôtellerie pour le paiement de l'hôte, à qui je fis dire, par mon majordome, de n'être point en peine de moi; que j'allais souper ce soir-là chez un colonel de mes amis, où je pourrais jouer et passer la nuit tout entière. Nous gagnâmes enfin le port et la galère de notre

capitaine, lequel m'attendait avec beaucoup d'inquiétude. Il me demanda d'abord des nouvelles de mon affaire d'honneur. Je suis content, lui répondis-je d'un air gai ; tout s'est passé comme je le désirais. J'en ai une extrême joie, me dit-il, car je vous avouerai que j'étais fort inquiet, l'évènement des entreprises étant toujours incertain.

Cet officier m'avait fait préparer une petite chambre dans laquelle il me fit entrer, et où je trouvai mes deux coffres rangés avec une table couverte de mets délicats. Nous nous y assîmes, et, après avoir bien soupé, nous nous couchâmes pour prendre quelque repos ; mais il nous fut impossible de dormir. Les soins divers dont Favello était chargé agitaient ses esprits, et la crainte qui troublait les miens ne me laissait pas un moment de tranquillité. Je mourais de peur qu'un maudit vent contraire ne nous retînt dans le port, et ne donnât à mes parents tout le loisir d'être informés de ma fuite, et d'obtenir un ordre du sénat pour me faire arrêter. Cependant mes alarmes furent vaines. A la pointe du jour, j'entendis un bruit qui m'annonça le départ des galères. Je regardai par le trou de ma chambre, et j'aperçus avec plaisir toutes les chiourmes qui commencèrent à ramer jusqu'à ce que nous fûmes hors du port. Alors, profitant du vent, qui ne pouvait être plus favorable qu'il l'était, nous mîmes à la voile, et fîmes bien du chemin en peu de temps.

CHAPITRE VI.

Guzman, après avoir volé ses parents, s'étant embarqué pour repasser en Espagne, court risque de périr, et a le malheur de perdre Sayavedra.

Nous avions déjà doublé le cap de Noli, quand le capitaine vint m'apprendre cette nouvelle ; et il me dit que si le vent ne changeait point de trois jours, nous ferions un agréable voyage. Nous allâmes mouiller à Monaco ; et le lendemain nous étant remis en mer avec un vent qui nous flattait, nous gagnâmes les îles d'Hières, où nous passâmes la nuit ; le troisième jour nous donnâmes fond vers le château d'If, à la vue de Marseille, et le quatrième nous rendîmes le bord à Roses.

Je me réjouissais d'une si heureuse navigation, quand mon valet troubla ma joie en venant m'apprendre que Sayavedra avait le mal de mer, et se sentait très malade. Je courus à lui sur-le-champ, et je le trouvai en effet attaqué d'une fièvre assez violente ; j'en fus fort affligé : néanmoins, comme j'espérais que nous serions bientôt à Barcelone, et que là il recevrait du soulagement, cette espérance me consolait. Le cinquième jour se montra bien différent des autres ; il nous parut couvert, et, pour surcroît de malheur, l'air n'était agité que

d'un faible vent. Nous comptions toutefois, malgré cela, d'aller en ramant coucher à Barcelone; mais nous reconnûmes notre erreur deux heures après. Il survint une bourrasque si furieuse, que nous crûmes tous notre perte inévitable. On s'efforça vainement de vouloir prendre terre, la rame devint inutile; il fallut absolument faire canal cette nuit-là. Qu'elle fut terrible pour nous! Tantôt la mer élevait ses flots jusqu'aux nues, et tantôt ouvrant son sein, elle nous faisait voir jusqu'au fond de ses abîmes.

Qui pourrait peindre dans ces horreurs la consternation générale qui régnait dans la galère, et les diverses marques d'épouvante que l'opinion d'une mort prochaine faisait éclater? Les uns invoquaient les saints les plus honorés dans leur pays, les autres faisaient des vœux; celui-ci à genoux adressait au ciel de ferventes prières, et celui-là, confessant à haute voix ses péchés, en demandait pardon à Dieu. Quelques uns, quoique la mort s'offrît à leurs yeux, s'informaient du pilote si notre malheur était inévitable; il leur répondait, pour les rassurer, qu'il n'y avait rien à craindre, et ils ajoutaient foi à ce menteur, comme un père qui, dans l'excès de son affliction voit son fils unique mourant, croit un médecin qui lui dit qu'il n'en mourra pas. Pour moi, nouveau Jonas, j'étais enseveli dans une profonde rêverie; et me croyant la cause de cette affreuse tempête, je me disais à moi-même: Misérable, te voilà bien avancé d'avoir volé tes parents, et d'être chargé d'or; la mer va t'engloutir

avec toutes tes richesses. Tu le mérites bien; et s'il faut plaindre quelqu'un, ce sont ceux qui ont eu le malheur de s'embarquer avec un fripon que le ciel veut punir.

Ne pouvant faire autrement, je me résignai aux volontés célestes, et j'attendis patiemment la mort. Néanmoins, le péril qui nous effrayait tous ne fut qu'une fausse alarme : le temps changea subitement, et fit succéder l'espérance au désespoir, l'allégresse à la désolation. Cette nuit ne devint funeste qu'au malheureux Sayavedra. Ce pauvre garçon, dont le cerveau était déjà troublé par une fièvre dont la violence augmentait de moment en moment, acheva de perdre la raison en entendant les cris et les lamentations que la crainte du naufrage excitait dans la galère. Il se leva dans un transport qui lui prêta des forces pour se perdre, et, montant du côté de la poupe, il se précipita dans les flots, mon valet qui le gardait n'ayant pu résister au sommeil. Un soldat qui était de garde entendit tomber quelque chose dans la mer; il en avertit aussitôt le pilote. Cela fit du bruit dans la galère; et chacun s'empressant de savoir ce que c'était, on le découvrit après un gros quart d'heure de recherche. Lorsque j'appris cet accident, j'en conçus une si vive douleur, qu'il n'est pas possible d'être plus affligé : on n'a jamais pleuré plus amèrement un frère que je pleurai mon cher Sayavedra; j'en étais inconsolable, et véritablement j'avais bien sujet de le regretter. La joie qu'eut tout le monde le lendemain matin de voir la mer aussi tranquille qu'elle avait été

agitée le jour précédent, ne fit pas sur moi toute l'impression qu'elle aurait faite, si la mort ne m'eût point enlevé mon fidèle écuyer.

Nous entrâmes sur le midi dans le port de Barcelone. J'avais déjà préparé Favello à ne s'attendre pas que je fisse un long séjour dans cette ville, lui ayant dit, après la tempête, que j'avais fait vœu d'aller à Notre-Dame de Monserrat dès le moment que j'aurais mis pied à terre, et que de là je me rendrais en Andalousie auprès de ma mère. Il n'osa s'opposer à un si juste devoir; et d'ailleurs ne pouvant abandonner son bord ce jour-là, il me dit tristement, quand je voulus prendre congé de lui, que, selon toutes les apparences, nous ne nous reverrions plus, à moins que je ne demeurasse le jour suivant tout entier à Barcelone. En même temps il me demanda où je me proposais de loger. Je lui nommai une hôtellerie que je connaissais; mais j'avais dessein d'en choisir une autre dans un quartier fort éloigné de celle-là. Enfin, sensible aux témoignages d'amitié que j'avais reçus de lui, je l'embrassai tendrement, et lui fis présent d'une bague de cent pistoles, en le priant de la porter pour l'amour de moi. Il l'accepta, les larmes aux yeux, comme une preuve que c'était le dernier adieu que je lui disais; et de mon côté, me sentant trop attendrir, je me hâtai de le quitter, pour lui épargner la peine de lire dans mes regards celle que me causait notre séparation.

Le premier soin dont je m'embarrassai en arrivant à l'hôtellerie où je fis porter mes coffres, fut

de mettre des gens en campagne pour me trouver trois bonnes mules. Je chargeai de cette commission deux hommes que l'hôte connaissait pour des personnes capables de s'en bien acquitter, et qui m'assurèrent que je serais servi fort promptement; en effet, quatre heures après, ils m'amenèrent trois mules, qui me parurent telles que je les pouvais désirer. Tu peux bien penser que je les payai un peu cher; mais c'est de quoi je ne me souciais guère dans la situation où je me voyais. Outre la valeur de vingt-cinq mille francs que je pouvais me vanter de posséder, je venais encore d'hériter de quatre mille par la mort de mon compagnon de fortune. J'arrêtai aussi un muletier qui savait bien les chemins, et je partis le jour suivant dès que les portes de la ville furent ouvertes. L'impatience que j'avais de m'écarter de Barcelone me semblait des mieux fondées : il y pouvait arriver une felouque envoyée par mes parents, avec ordre de me faire pincer; je n'avais pas tort d'user de diligence. J'ajoutai même à une crainte si prudente la précaution d'éviter les grandes routes, en disant à mes valets que, ne voyageant que pour le plaisir de voyager, j'étais bien aise de gagner au plus tôt l'Èbre, et de parcourir ses bords, pour voir les paysages charmants qui sont le long de cette rivière.

FIN DU CINQUIÈME LIVRE.

LIVRE SIXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

*Guzman s'avance vers Sarragosse. Il fait connaissance avec une jeune veuve. Il en devient amoureux. Progrès et fin de cette nouvelle passion *.*

Je m'éloignais donc des grands chemins pour la raison que j'ai dite, et poussant ma mule de sentier en sentier vers l'Èbre, pour le côtoyer jusqu'à Sarragosse, j'allais avec autant de vitesse que de peur. Les deux autres mules suivaient de près la mienne, comme pour me faire voir que j'avais acheté trois bonnes bêtes. Je me rendis en trois jours auprès de cette rivière : pour être affranchi de toute inquiétude, mon esprit semblait avoir attendu que je fusse là. Je commençai à me croire à couvert de toute poursuite, et à compter sur mes richesses, sans faire réflexion que je voyageais dans un pays aussi fertile en voleurs que l'Italie. Il est vrai que mon valet et le muletier étaient

* Les aventures qui arrivent à Guzman dans la ville de Sarragosse sont si fades dans l'original, que je n'ai pas jugé à propos de les traduire. J'ai mieux aimé suivre celles que M Bremont a imaginées pour les remplacer.

armés de deux fusils dont je m'étais avisé de faire emplette à Barcelone; outre cela, je portais sur moi mes pierreries si bien cachées, qu'on ne pouvait les apercevoir sans me mettre tout nu.

Je passe sous silence, ami lecteur, les aventures qui m'arrivèrent le long de l'Èbre, et que je ne juge pas dignes de t'être racontées, pour en venir à celle que la fortune me préparait entre Ossera et Sarragosse. La nuit me surprit dans un endroit où il y a une belle abbaye, que je pris pour un château, et de laquelle je m'approchai dans l'intention d'y demander un logement; mais trouvant au bas un misérable village, je changeai de pensée. Nous nous arrêtâmes devant une chaumière où pendait une enseigne de cabaret; tout était déjà fermé dans cette excellente hôtellerie. Nous frappâmes rudement à la porte en criant qu'on nous ouvrît; personne ne répondait; il parut pourtant à la fin un paysan à une fenêtre. C'était l'hôte, qui, m'ayant considéré à la lueur d'une grande lampe qu'il avait à la main, se mit à rire en me disant: Allez, seigneur cavalier, ma maison ne vous convient guère; allez à l'abbaye, on vous y recevra bien, et vous y serez mieux logé que chez moi. Après avoir répondu au paysan que je suivrais son conseil, je le priai de me conduire au couvent, dont j'ignorais le chemin; et pour rendre ma prière efficace, je lui donnai une poignée de réaux.

Le monastère était sur une éminence. Nous fûmes près d'une demi-heure à y monter par une route très rude, ce qui ne laissait par d'être péni-

ble pour des gens déjà fatigués. Néanmoins, comme le bien est toujours mêlé de mal, il n'y a pas non plus de mal qui ne soit accompagné de quelque bien. L'hôte m'apprit que cette abbaye était un couvent de filles, presque toutes de qualité; que c'était un des plus riches d'Espagne, et qu'enfin on y recevait agréablement toutes les personnes de distinction qui passaient par-là. Je sentis, sans savoir pourquoi, que ce rapport me faisait plaisir, soit qu'il réveillât mon inclination naturelle pour le beau sexe, soit que j'eusse un pressentiment de ce qui devait m'arriver. Quand nous fûmes parvenus à la grande porte, nous sonnâmes et ressonnâmes à plusieurs reprises, avant qu'on nous fît connaître du dedans qu'on nous entendait. On vint toutefois nous parler par le guichet, et nous demander ce que nous voulions. L'hôte, que le portier connaissait, lui dit que nous cherchions un gîte; qu'il n'en avait point à nous donner, et que par conséquent il nous amenait à l'abbaye. Le muletier ajouta par mon ordre à ces paroles, qu'il s'agissait de prêter un asile jusqu'au jour à un seigneur étranger qui s'était égaré en allant à Sarragosse.

Le portier répondit qu'après huit heures on fermait la porte du couvent, et qu'il en était plus de neuf; que néanmoins, quoique ce fût la règle, il allait, par la considération qu'il avait naturellement pour les personnes de qualité, informer madame l'abbesse de mon embarras, et qu'il ferait ce qu'elle lui ordonnerait. Il fallut m'armer de pa-

tience, et attendre à la porte la réponse qu'on devait m'apporter; elle fut bien triste pour moi. Le portier revint nous dire que madame l'abbesse refusait de recevoir à cette heure-là des cavaliers qui lui étaient inconnus. Ce refus m'affligea. Je descendis de ma mule; je m'avançai vers le guichet, et parlant moi-même au portier, je le conjurai, dans les termes les plus capables de le toucher, de retourner vers madame l'abbesse, et de lui dire de ma part que si elle savait le plaisir qu'elle me ferait en m'accordant une retraite pour cette nuit, elle cesserait d'être inexorable. Le portier, que je croyais avoir attendri, me répondit qu'il était inutile de m'obstiner à vouloir obtenir une chose qu'elle ne permettrait point. Ne pouvant engager ce portier par mes prières à faire ce que je souhaitais, je lui offris de l'argent, qu'il méprisa en me fermant le guichet au nez. Tant de dureté m'ôta l'espérance de pouvoir loger dans ce monastère; et, cédant à la nécessité, je dis à mes valets de mener les trois mules chez le paysan; que pour moi, avant que de m'enfermer dans cette vilaine taverne, j'avais envie de demeurer quelques heures dans l'endroit où j'étais, et d'où j'entendais l'Èbre couler avec un murmure qui suspendrait mes ennuis.

Il faisait la plus belle nuit du monde. Je me promenai aux environs de la maison, en observant d'un œil curieux tout ce que je discernais à la faveur des étoiles, qui brillaient extraordinairement. Je suivis un sentier en pente, qui me conduisit sous un balcon qui avait vue sur la rivière. Je m'assis

au bord de l'eau au pied d'un arbre vis-à-vis le balcon, que je regardai attentivement, et que je m'imaginai bien être de l'appartement de l'abbesse. J'aperçus de la lumière en dedans, et bientôt un bruit confus de voix de femmes frappa mon oreille; puis tout à coup un profond silence fit taire ce bruit, et ce silence, un moment après, fut à son tour interrompu par une chanson espagnole qu'une voix très délicate chanta. Si la chanteuse donna du plaisir aux dames qui l'avaient écoutée, elle fut en récompense fort applaudie. Une autre personne chanta ensuite un air italien que je savais, et ne reçut pas moins d'applaudissements. Il me prit alors une si grande démangeaison de faire retentir l'air de ma voix mélodieuse, que je n'y pus résister; je n'avais pas même eu peu de peine à gagner sur mon impatience de laisser finir la seconde chanteuse. Je fus tenté d'abord de chanter ce même air italien que je venais d'entendre, et qui était un de ceux qui m'avaient fait le plus d'honneur à Florence au concert du grand-duc; cependant j'eus la politesse de n'en rien faire, pour épargner à la dame le dépit et la honte de la comparaison. Pour ne rien perdre au change, m'étant souvenu d'un autre air qui avait charmé la grande-duchesse, je le choisis.

Je me disposai donc à surprendre ces bonnes religieuses autant par la beauté de mon chant que par la singularité de l'aventure. Je chantai; et sitôt que j'eus achevé, ce furent des cris de surprise mêlés d'admiration. Une porte vitrée qui

fermait le balcon s'ouvrit à l'instant, et je vis paraître plusieurs dames, qui s'empressèrent à regarder de toutes parts, pour découvrir le personnage qui avait chanté si agréablement. Je ne fis pas semblant de les remarquer, et, après m'être arrêté un moment, je recommençai mon air. Dès que je l'eus fini, me voilà une seconde fois admiré des dames, qui, dans l'attente d'être régalées d'une nouvelle chanson, suspendirent les louanges pour me prêter silence. Je m'en aperçus bien, et, pour irriter l'envie qu'elles avaient que je chantasse encore, je fus assez malin pour me taire, sans bouger de ma place. Une dame, plus impatiente que les autres, m'adressa la parole, et me dit qu'un air seul ne suffisait pas pour une compagnie qui aimait passionnément les belles voix. Si c'est peu pour tant de dames, répondis-je en italien, c'est beaucoup pour un pèlerin à qui l'on a cruellement refusé l'hospitalité.

Ma réponse excita de grands éclats de rire, et fit connaître aux religieuses que j'étais l'étranger qui avait demandé à loger dans l'abbaye. Seigneur cavalier, s'écria l'une d'entre elles, ne trouvez pas, s'il vous plaît, mauvais qu'on en ait usé de cette manière avec votre seigneurie. C'est une loi établie dans ce couvent, de n'y recevoir aucun homme inconnu après huit heures du soir; mais, en faveur de votre charmante voix, madame l'abbesse veut bien passer par-dessus la règle. Elle va donner ordre qu'on vous ouvre la porte, si vous n'aimez mieux attendre le jour sur les bords de

cette rivière, à la façon des chevaliers errants. Je répondis à la personne qui venait de parler que j'étais ravi d'apprendre que, pour obtenir le couvert de madame l'abbesse, il fallait le demander en musique. A ce petit trait de raillerie, les religieuses recommencèrent à rire, d'autant plus que leur abbesse était présente, ou plutôt que c'était à elle-même que je parlais. Elles jugèrent par-là que j'étais un gaillard, et cela ne leur déplut point. Comme elles souhaitaient de voir de près ma figure, qu'elles n'apercevaient que fort confusément dans l'endroit où j'étais assis, elles me prièrent d'entrer chez elles, en me disant que madame l'abbesse voulait se réconcilier avec moi.

A ces mots, pour leur témoigner que je ne demandais pas mieux que de m'introduire dans leur monastère, je me levai, et, après avoir salué respectueusement la compagnie en passant devant le balcon, je regagnai la porte à grands pas. Je n'y fus pas sitôt arrivé, que le portier vint me l'ouvrir. Il me dit de prendre la peine de le suivre, et il me conduisit à un vaste parloir, fort propre et bien éclairé. Je trouvai là madame l'abbesse, qui avait auprès d'elle une dame séculière, toutes deux assises sur des carreaux de damas violet, et six à sept religieuses, qui se tenaient debout derrière elles. Toutes ces dames gardaient le silence, et avaient un air sérieux qui aurait déconcerté un autre que moi; mais j'avais fréquenté la grille à Rome, et mon humeur convenait aux religieuses. Aussi je les abordai en plaisantant, et, par quelques saillies

réjouissantes qui m'échappèrent, je leur fis perdre leur fausse gravité. Je me plaignis d'une façon si divertissante de la règle qui défendait d'ouvrir la nuit la porte du monastère aux pauvres étrangers, que je les mis en train de rire.

Pendant ce temps-là on dressa une petite table, sur laquelle on servit un gros morceau de pâté de venaison, avec du vin et force confitures. Elles n'eurent pas besoin de me presser de manger et de boire; je m'en acquittai en voyageur qui mourait de faim et de soif. Je ne laissais pas, en me bourrant l'estomac, de dire à l'abbesse des galanteries, aussi-bien qu'à la dame séculière, qui me paraissait toute jolie. Elle avait un air de jeunesse et un enjouement qui la rendaient très piquante. Quelques religieuses, remarquant que je la trouvais à mon gré, me demandèrent si leur communauté n'avait pas raison de s'applaudir de l'acquisition qu'elle allait faire d'une pareille dame; ce qui m'inspira mille pensées badines, et toutes très obligeantes pour elle. Je ne parlais qu'en italien; et comme j'étais vêtu à l'italienne, je passai sans peine dans leur esprit pour un homme de cette nation. Celles de ces dames qui savaient cette langue affectaient, pour s'en faire honneur, de ne pas m'entretenir en espagnol. Quand elles virent que je ne mangeais plus, elles firent rouler l'entretien sur la musique, et toutes ensemble me prièrent de payer mon écot de quelque air nouveau d'Italie. J'y consentis de bonne grace; et peu à peu animé par les éloges qui m'étaient assurés à la fin de

chaque couplet, il me prit une si grande fureur de chanter, qu'une chanson n'attendait pas l'autre. De leur côté, les dames, et particulièrement la séculière, emportées par le plaisir de m'entendre, ne songeaient à rien moins qu'à se retirer, quoiqu'il fût déjà plus de minuit. Je crois que le jour nous aurait surpris dans ce parloir, si l'abbesse, pour garder le *decorum* de la vie monastique, n'eût jugé à propos de mettre fin à un passe-temps si contraire au recueillement intérieur, en reprochant aux religieuses qu'elles abusaient de ma complaisance. Ce cavalier, leur dit-elle, doit être fatigué. D'ailleurs il faut conserver quelque chose pour demain : il ne partira pas, je pense, sans que nous ayons la satisfaction de le revoir. C'était honnêtement me faire taire. Au fond de l'ame j'en fus ravi; et donnant le bon soir à la compagnie, je joignis le portier, qui m'attendait à la porte du parloir pour me conduire à l'appartement qui m'était destiné.

Je ne fus pas peu étonné en y entrant d'y trouver mes valets, qu'on avait eu soin d'envoyer chercher avec mon bagage, et de régaler comme moi; j'appris même que mes trois mules n'avaient pas été oubliées, et que, grace à la belle voix de leur maître, elles avaient, dans les écuries du couvent, de la litière jusqu'au ventre. La chambre où je couchai occupa long-temps mes regards; elle me parut riche et modeste tout ensemble. Il y avait dans les ameublements, quoiqu'ils fussent simples, un air de grandeur qui faisait mépriser

le luxe, et mon lit semblait avoir été préparé pour l'archevêque de Sarragosse. M'étant mis entre deux draps des plus fins, je dis à mes gens qu'ils pouvaient aller se reposer où le portier les mènerait; mais j'appelai auparavant le muletier, comme le moins sot, et je le chargeai de s'informer adroitement qui était cette dame séculière que j'avais vue avec madame l'abbesse. Il s'acquitta bien de cet emploi. Monsieur, me dit-il le lendemain matin à mon lever, j'ai parlé à un laquais de la personne que vous avez envie de connaître, et il m'a conté sans façon toutes les affaires de cette dame. C'est une veuve, m'a-t-il dit, très riche, et d'une des plus nobles familles de Sarragosse. Elle a plusieurs galants qui la recherchent, et entre autres un neveu de madame l'abbesse, un garçon de vingt-deux ans tout au plus, fait à peindre, et aussi beau que le jour. C'est dommage que ce n'est qu'une bête; sans cela il conviendrait fort à ma maîtresse, qui est une femme d'esprit, et qui ne l'aime guère, ou je suis bien trompé. Cependant madame l'abbesse, qui chérit beaucoup ce benêt, voudrait que ce mariage se fît. Voilà, monsieur, poursuivit le muletier, ce que j'ai tiré du laquais; et le portier de ce monastère vient de me dire tout à l'heure que cette jeune veuve, qui n'arriva hier dans cette abbaye qu'une heure ou deux avant vous, doit s'en retourner cette après-midi.

Je poussai un profond soupir en entendant prononcer le mot de veuve : il me rappela le

souvenir de celle de Florence. Je crus d'abord que je soupirais encore pour elle; mais, à parler sincèrement, je sentis bientôt que mon cœur, moins occupé du passé que du présent, s'était rendu aux charmes de la veuve de Sarragosse. Il n'y eut plus moyen d'en douter, lorsque je la revis au parloir, où l'abbesse, après l'office, m'envoya prier de me rendre. J'y parus avec toute ma bonne humeur du soir précédent. Je n'y retrouvai pas toutes les religieuses que j'y avais vues; il n'y en avait alors que trois avec l'abbesse, et le bel objet de mon nouvel amour. La conversation ne tarda guère à devenir galante et badine; elle s'échauffa, et l'arrivée de quelques dames des plus éveillées du couvent ne la refroidit point. Ma veuve, qui était très spirituelle, y mettait beaucoup du sien, et Dieu sait si j'applaudissais à chaque trait d'esprit qui lui échappait. Elle remarquait bien que j'étais fort content de ce qu'elle disait, et que je la distinguais des autres personnes de la compagnie, comme, de mon côté, je m'apercevais que cela lui faisait quelque plaisir.

Nous étions tous bien en train de rire, quand on vint dire à madame l'abbesse que don Antonio de Miras allait paraître au parloir; ce qui combla de joie cette dame; car c'était ce cher neveu qu'elle avait envie que la belle veuve épousât. Il avait été averti dès le soir précédent, par sa bonne tante, que dona Lucia (ainsi se nommait la dame séculière) était dans cette abbaye, et il n'avait eu garde de négliger une occasion si favorable de faire sa cour

à une personne dont il souhaitait fort d'être l'époux. Le portrait que mon muletier m'avait fait de ce jeune gentilhomme n'était nullement flatté. Je n'ai jamais vu de cavalier si beau : la femme la plus vaine de sa beauté se serait fait honneur d'avoir son visage. Ajoutez à cela qu'il était parfaitement bien fait, et qu'il avait tout l'air d'un enfant de qualité. Son habillement, dont j'admirai la richesse et le goût, relevait encore sa bonne mine. Je crois que je serais mort de jalousie en voyant sa figure, si d'ailleurs je n'eusse pas été prévenu que c'était un sot. Mais cette pensée me soutint contre des avantages si redoutables, et je fis une remarque qui acheva de me donner le courage de disputer à ce rival le cœur de dona Lucia : je m'aperçus que cette dame, bien loin de témoigner quelque joie quand il arriva, le vit d'un œil assez indifférent, et répondit avec beaucoup de froideur à ses civilités.

Don Antonio et moi nous nous regardâmes d'abord comme de jeunes coqs : néanmoins, voulant faire connaissance avec lui, je l'accablai d'honnêtetés, et je lui tins des discours si obligeants, que je le contraignis à s'humaniser avec moi ; en moins d'une heure de temps nous devînmes fort bons amis. Lorsqu'il fallut dîner, l'abbesse fit dresser deux tables dans le parloir, l'une en dehors pour son neveu et pour moi, et l'autre en dedans pour les dames. Le repas, qui pouvait entrer en comparaison avec ceux des plus grands seigneurs, fut assaisonné de bons mots et de quelques contes qui

égayèrent fort la compagnie. Plus de la moitié de l'après-dînée se passa encore très agréablement : enfin, je parlai, je chantai, je ris, je montrai que j'étais homme à tout faire ; aussi les religieuses, quoiqu'accoutumées à recevoir des visites de cavaliers, m'avouèrent qu'elles n'en avaient jamais vu un qui les eût tant diverties. Cependant l'heure de nous séparer approchait : il était temps que la belle veuve partît pour s'en retourner à Sarragosse, si elle y voulait arriver avant la nuit. Elle prit congé de madame l'abbesse et de ses religieuses, et monta dans sa litière, qui l'attendait à la porte. Mon dessein étant d'accompagner cette dame, j'avais fait préparer mon équipage ; je m'élançai promptement sur ma mule, qui ne faisait pas une trop bonne figure auprès du coursier de don Antonio. Outre que ce jeune gentilhomme avait un des plus beaux chevaux d'Espagne, il savait bien le manier : il lui faisait faire cent passades de la meilleure grace du monde. J'étais furieusement mortifié de ne pouvoir l'imiter avec ma mule pacifique et sans école ; je ne laissai pas toutefois d'essayer de la mettre sur les voltes, mais ce fut seulement pour réjouir les dames, qui nous observaient de leurs fenêtres.

Nous nous emparâmes, mon rival et moi, des deux côtés de la litière, pour entretenir en chemin dona Lucia. Nous commençâmes, ou pour mieux dire, je commençai à lier conversation avec elle ; car le jeune Miras y eut si peu de part, que ce n'est pas la peine d'en parler. Il se contentait de se tenir droit sur son cheval en bandant le jarret

comme un académiste qu'il était, laissant aux agréments de sa personne le soin de prévenir en sa faveur. Connaissant don Antonio pour un petit génie, j'aurais encore été plus sot que lui si je n'eusse pas profité de cette connaissance. Lucie m'en offrit une occasion, que je ne manquai pas de saisir; elle me demanda si je me proposais d'être long-temps à Sarragosse. Cela dépendra du plaisir que j'y aurai, lui répondis-je: si quelque chose que je désire arrivait, j'y ferais un long séjour. J'accompagnai ces paroles d'un si tendre regard, qu'elle n'eut pas besoin pour m'entendre que je m'expliquasse plus clairement. Elle pénétra si bien le sens de ma réponse, qu'elle en rougit tout à coup; et je crus lire dans ses yeux qu'elle ne s'en trouvait point offensée. Je fus fort content de moi d'avoir hasardé cette déclaration, puisqu'elle ne lui était pas désagréable, et de l'avoir faite impunément devant Miras, pour qui elle n'avait été qu'une énigme.

Je m'étonnais, sans en rien témoigner à Lucie, de voir une jeune et charmante personne comme elle sur le grand chemin, à plus d'une lieue de Sarragosse, et sans autre suite qu'une duègne, un laquais et un muletier. Je ne savais pas encore les priviléges que les veuves ont dans ce pays-là, où elles jouissent d'une grande liberté. Cependant, lorsqu'elles voyagent avec une si faible escorte, elles s'exposent à rencontrer ce qu'elles ne cherchent pas. Dona Lucia, quoiqu'accompagnée de

deux cavaliers et de ses gens, ne laissa pas d'être effrayée d'une petite aventure qui nous arriva sur la route. Nous avions déjà fait la moitié de notre chemin, que nous aperçûmes devant nous un superbe coursier dont l'allure était semblable à celle de Bayard ou de Bridedor, et qui, s'avançant vers nous au petit galop, élevait une si épaisse poussière autour de lui, que nous ne pûmes d'abord bien discerner le cavalier qui le montait; mais sitôt que nous pûmes le remarquer, je m'imaginai voir Roland le furieux, tant il avait l'air fier et guerrier.

Lorsqu'il fut à dix ou douze pas de nous, il s'arrêta pour me regarder. L'air étrange de mon habit le frappa, et il me sembla plus surpris encore de l'honneur que j'avais de parler à la belle veuve, que de la nouveauté de mon habillement. C'était un des soupirants de cette dame, et celui de tous qui se flattait le plus de l'obtenir: il comptait que l'opinion qu'il s'imaginait que tout le monde avait de sa bravoure le déferait de ses rivaux. Nous voyant donc, moi d'un côté et don Antonio de l'autre, il donna des éperons à son cheval, et, le poussant avec fureur entre Miras et Lucie, il pensa renverser en même temps ce jeune cavalier et la litière. La dame fut épouvantée de cette brutale action; puis se mettant en colère contre le matamore, elle lui dit que le chemin était assez large pour le dispenser de faire des extravagances pareilles, et d'insulter des

personnes qui méritaient qu'il eût des égards pour elles. Il fit des excuses à Lucie de très mauvaise grace, ou plutôt d'un ton railleur et plus insolent que l'action même.

Miras, piqué de l'affront reçu, mit, dans son premier mouvement, la main sur un de ses pistolets, et ne le tira pourtant pas du fourreau, soit qu'il craignît de manquer son coup, soit que, par un excès de respect pour sa maîtresse, il n'osât en venir à un combat qui lui aurait fait grand'peur. J'eus pitié de ce cavalier, et je me sentis une tentation violente de prendre son parti, jugeant que le spadassin auquel il avait affaire n'était qu'un fanfaron; néanmoins je fis réflexion que je pouvais me tromper: et d'ailleurs, considérant que la partie intéressée ne se souciait guère de se venger, je ne fus point assez fou pour épouser sa querelle, qui, par conséquent, n'eut aucune suite. Tout ce que je pus faire pour lui, fut de le prier de passer de mon côté, et de lui céder ma place, qu'il accepta volontiers, sans s'embarrasser de paraître lâche aux yeux même de Lucie, en abandonnant par crainte le côté qu'il occupait. Le cavalier qui faisait tant le rodomont se nommait don Luc de Ribera. Il avait appris que la belle veuve était partie le soir précédent pour aller coucher au monastère dont j'ai parlé, et qu'elle en devait revenir ce jour-là. Il était sorti de la ville, sachant bien qu'il la rencontrerait, dans l'intention de la ramener et de lui servir d'escorte.

Dès que ce fier-à-bras vit que don Antonio quittait son poste, au lieu de songer à le conserver, il s'en saisit brusquement, et se prépara d'un air victorieux à s'entretenir avec la dame, qui trompa son attente; car, pour le mortifier, elle ne répondit pas un mot à tout ce qu'il lui put dire. Elle ne daigna pas même le regarder une seule fois : elle affecta d'avoir toujours la vue attachée sur Miras et sur moi, et de ne parler qu'à nous. C'est ainsi que nous arrivâmes à Sarragosse, et que nous conduisîmes dona Lucia jusque chez elle. Cette dame me remercia de l'honneur que je lui avais fait, et me dit qu'elle espérait que cette ville aurait assez de charmes pour m'arrêter du moins quelque temps. A l'égard de ses deux autres conducteurs, elle fit moins de façons avec eux; elle ne paya leur peine que de deux révérences fort sèches. Je ne dis rien à l'orgueilleux don Luc en me séparant de lui; mais, pour don Antonio, je lui fis mille honnêtetés, auxquelles il se montra si sensible, qu'il voulut absolument m'accompagner jusqu'à l'*Ange*, fameuse hôtellerie que j'avais remarquée en entrant dans la ville, et où j'avais dit à mes gens d'aller descendre avec mon bagage. Là, Miras prit congé de moi dans des termes qui me persuadèrent que, bien loin de me soupçonner d'être son rival, il me croyait un de ses meilleurs amis.

Je trouvai dans l'hôtellerie mon valet et mon muletier occupés à me faire préparer un appartement fort propre, où je soupai à mon petit couvert. L'hôte, qui était un de ces mauvais plaisants

qui sont remplis de jeux de mots et de quolibets, vint me saluer et me tenir compagnie, s'imaginant que je serais enchanté de son entretien. Il commença par me conter tout ce qui se passait dans la ville, dont il me vanta les privilèges, sans oublier la hauteur avec laquelle les habitants les soutenaient. Je l'écoutai d'autant plus patiemment, qu'en disant mille impertinences il lui échappait de temps en temps de bonnes choses, d'excellents traits de satire, ce qui est assez ordinaire aux babillards. Il cessa pourtant, lorsque j'eus soupé, de me fatiguer de ses discours; il me fit la révérence, et voulut se retirer. Attendez, lui dis-je, mon ami; je vous prie de me faire venir demain matin un habile tailleur, je veux lui donner de la besogne. En chargeant mon hôte de cette commission, c'était lui fournir une nouvelle matière de parler. Aussi prit-il occasion de là de tomber sur les tailleurs, et de m'en dire tout le mal qu'on en dit ordinairement : néanmoins, après les avoir déchirés en général, il finit en m'assurant qu'il en connaissait un qui avait des mœurs, qui se contentait de ses façons, sans escamoter le moindre morceau de drap, et qui me servirait bien.

Il me tint parole. Il vint à mon lever se présenter de sa part un tailleur, qui me parut fort raisonnable et bien entendu. Je lui commandai un habit à l'espagnole de la manière que je le souhaitais. Il approuva fort mes idées là-dessus, me dit en s'en allant qu'il les suivrait exactement, et que dans trois jours il m'apporterait un habit des plus

riches, et d'un goût si galant que tout le monde l'admirerait. En attendant je me servis de mon habit à l'italienne que j'avais acheté à Florence, et qui me fit assez d'honneur au *Coso*, qui est le cours où se promènent à Sarragosse toutes les personnes de distinction. Du moins je parus sans honte parmi les amants de dona Lucia; mais sitôt que j'eus mon habit neuf, je les effaçai tous par son éclat et par le brillant de quelques unes de mes pierreries, dont je m'avisai de me parer. On me regarda bientôt comme un homme amoureux de cette dame, dont véritablement je m'attirai l'attention. Soit que je l'accompagnasse à la promenade, soit que je passasse sous son balcon, elle me distinguait de tous mes rivaux. L'orgueilleux don Luc souffrait impatiemment cette préférence, et les regards qu'il me lançait étaient pleins de fureur. Je vivais avec les autres en assez bonne intelligence, sur-tout avec Miras, qui ne me quittait presque point, et qui me procurait tous les plaisirs qu'il pouvait, en me faisant faire connaissance avec les plus honnêtes gens de la ville.

Je me voyais donc estimé et honoré à Sarragosse, et je n'étais guère moins bien avec Lucie que je l'avais été avec ma veuve de Florence, lorsqu'un matin mon valet vint me dire qu'un cavalier était à la porte de ma chambre, et demandait à me parler. J'étais encore au lit, et m'imaginant que c'était quelque ami de don Antonio, je répondis qu'il pouvait entrer. Je ne fus pas peu surpris quand j'aperçus le personnage qui s'était fait an-

noncer : c'était un grand homme de fort mauvaise mine, et que je n'avais point encore vu. Il portait une moustache retroussée, un chapeau dont la forme haute et pointue touchait presque au plafond, avec une longue rapière, dont il affectait de baisser la poignée par devant pour en relever la pointe par derrière, en serrant les épaules, et en marchant si pesamment, que ma chambre tremblait à chaque pas que faisait cet Olibrius.

Tu crois sans doute qu'après une entrée si fanfaronne il m'adressa quelque discours orgueilleux, c'est ce qui te trompe : il se mit à parcourir ma chambre d'un bout à l'autre sans dire mot, se contentant de jeter sur moi des regards menaçants. Je me lassai enfin de souffrir ses bravades muettes ; je me levai brusquement, et m'étant saisi de mes deux pistolets, je lui demandai ce qu'il avait à me dire. Mon action, à ce qu'il me sembla, rabattit sa fierté. Connaissez-vous, s'écria-t-il d'un air troublé, le vaillantissime don Luc de Ribera, la fleur des chevaliers aragonais ? Je répondis que je le connaissais de vue, mais qu'il m'importait peu de le connaître ou non. Je viens, reprit-il en me présentant un papier plié en forme de lettre, vous trouver de sa part ; ce billet vous dira le reste. Je pris le billet d'un air assez tranquille, m'apercevant que le porteur était plus effrayé que moi ; et l'ayant ouvert, j'y lus ces paroles.

« Qui que vous soyez, Italien ou Espagnol, vous êtes bien audacieux de venir dans ce pays nous disputer le cœur de nos dames. Cependant,

comme nous vous croyons étranger, nous voulons excuser une si grande témérité, à condition que dans vingt-quatre heures vous serez hors de Sarragosse. Que si votre mauvais génie vous fait mépriser notre ressentiment, préparez vos armes pour vous défendre contre don Luc de Ribera, que personne jusqu'ici n'a pu vaincre, et dont il faut que vous soyez vainqueur pour parvenir à la possession de dona Lucia. »

Je ne fus point étonné de ce compliment. J'avais pressenti, en ouvrant le billet, qu'étant de don Luc, il ne pouvait contenir qu'un appel ou quelque chose d'approchant. Monsieur, dis-je au porteur, dites au cavalier qui vous envoie, qu'Italien, ou Espagnol, j'ai deux poignards à son service; que je suis prêt à me battre contre lui en chemise, pour éviter toute supercherie: point de cotte de mailles, les véritables braves ne s'en servent pas en combat singulier. Que don Luc se règle là-dessus, et qu'il sache que, pour mériter le cœur de Lucie, je suis homme à braver toute sorte de périls; voilà quelle est ma réponse. Donnez-la-moi par écrit, répondit le porteur du billet; je suis bien aise que le régulier don Luc soit assuré que j'ai fait mon message en cavalier d'honneur. Pour contenter ce brave messager, je pris la peine d'écrire ce que je venais de lui dire de vive voix. Il emporta donc ma réponse, en me promettant de revenir l'après-midi avec un autre billet qui règlerait l'heure et le lieu du combat. Quand ce drôle m'eut quitté, je m'applaudis de m'être si bien tiré de cette scène: quoi-

que je n'eusse guère d'envie de me battre, j'étais ravi d'avoir payé d'audace; et c'est ainsi qu'il en faut user. Il arrive quelquefois qu'on fait peur aux autres par une fausse fermeté. Au pis aller mes mules étaient prêtes, et je savais parfaitement faire des retraites. Il est vrai que j'aurais eu bien de la peine à m'éloigner de dona Lucia; mais je ne l'aimais point encore assez, pour balancer entre elle et la conservation de ma petite personne.

Cette affaire ne laissait pas de me causer quelque inquiétude, et j'en avais l'esprit tout occupé, lorsque l'hôte, sans que je m'en aperçusse, entra dans ma chambre pour me demander si je voulais dîner; et voyant qu'après m'être mouché je regardais dans mon mouchoir, il s'écria d'un ton de voix fort élevé: Ah, monsieur, prenez garde à vous! Je tressaillis à ces paroles, qui, dans le trouble où j'étais déjà, ne manquèrent pas de m'épouvanter. Je crus que c'était l'impétueux don Luc qui venait m'assassiner, et tout à coup frappé de cette image, je parus si effrayé, que l'hôte ne put s'empêcher de rire de ma terreur panique. Ses ris me remirent un peu; et ne lui sachant pas trop bon gré d'une pareille surprise, je lui en fis des reproches; ce qui fut pour lui un nouveau sujet de se réjouir à mes dépens. Pourquoi, me dit-il, avez-vous regardé dans votre mouchoir après vous être mouché? Cette action vous rend digne d'entrer dans la confrérie des Innocents, et vous devez payer l'amende suivant les lois établies contre les sottes coutumes du monde. Alors faisant réflexion que l'hôte était

un original qui ne cherchait qu'à se divertir, j'entrai de bonne grace dans la plaisanterie, et lui demandai de combien était l'amende. Elle est arbitraire, me répondit-il, et, si vous voulez, il ne vous en coûtera qu'une réale. Je la lui donnai sur-le-champ : j'en aurais volontiers payé vingt, et n'avoir pas eu la frayeur que le bourreau m'avait causée. Oh çà, reprit-il, je vous reçois dès ce moment au nombre des confrères, et je promets de vous délivrer une décharge, en vertu de quoi vous serez à couvert de toute poursuite, quelques sottises pareilles qu'il vous arrive de faire.

Il faut, poursuivit-il, lorsque vous aurez dîné, que, pour votre récréation, je vous fasse lire mon sottisier : puisque pour votre réale vous êtes entré dans la grande confrérie des Innocents, il est juste que vous en sachiez les mystères. Je ne faisais que rire de tous ses discours, dans la pensée que c'était son humeur bouffonne qui les lui inspirait. Néanmoins je ne fus pas hors de table, qu'il me fit voir une pancarte scellée d'un sceau de cire jaune, où étaient écrits, me dit-il, les noms des anciens et principaux confrères. La première page était ornée d'une estampe, qui représentait un maître d'école qui donnait des leçons à des enfants, et on lisait ces mots tout autour : *A l'école des Innocents*. Les pages suivantes contenaient toutes les sottises dont il fallait faire quelques unes pour mériter l'honneur d'occuper une place dans la société. Je ne t'en rapporterai seulement que cinq ou six, qui suffiront pour te

donner une idée juste de ce bel ouvrage; et je supprimerai le reste, pour t'épargner la lecture d'une infinité de fadaises qu'il renfermait. Voici donc les articles que tu ne trouveras pas mauvais que je te cite, quoiqu'ils ne valent guère mieux que les autres : « Nous déclarons dignes d'entrer dans la confrérie des Innocents ceux qui ont les mauvaises habitudes suivantes : Celui qui parle seul, soit dans une chambre, soit dans les rues; celui qui, jouant à la boule, court après la sienne, et fait des contorsions pour l'obliger à rouler à son gré; ceux qui ne découvrent leurs cartes que lentement l'une après l'autre, comme s'ils croyaient avoir par-là celles qu'ils souhaitent; ceux qui, entendant sonner l'horloge, demandent quelle heure il est; ceux qui, attendant avec impatience un valet qu'ils ont envoyé faire quelque commission, se mettent aux fenêtres, s'imaginant par cette action qu'ils hâteront son retour; celui qui s'étant mouché regarde dans son mouchoir, comme s'il y devait trouver des perles; etc. »

J'employai une partie de l'après-dînée à lire cette pancarte extravagante, en attendant des nouvelles de don Luc, pour prendre là-dessus mes mesures. Je commençais à m'ennuyer au logis, et je me disposais à m'aller promener, lorsque don Antonio et quelques uns de ses amis arrivèrent. Ils me dirent qu'ils venaient m'offrir leurs services dans l'affaire d'honneur que j'avais sur les bras. Je niai d'abord la chose, et voulus faire le mystérieux; mais ils m'apprirent que toute la ville savait

que don Luc m'avait fait un appel, et que les duels étant défendus, la justice venait déjà de faire arrêter ce cavalier. Je jugeai par-là que Miras et ses amis étaient de ces gens qui s'empressent de courir à votre secours quand ils vous voient hors de danger. Je cessai de dissimuler, et je leur contai, fort à mon avantage, ce qui s'était passé le matin entre le porteur d'appel et moi. Sur cela don Antonio me représenta que je pourrais aussi être arrêté, et il me conseilla de me retirer chez lui; ce que je ne manquai pas de faire, pour éviter un emprisonnement, que je craignais pour plus d'une raison. Je passai agréablement la journée dans la maison de ce cavalier, qui fit tout son possible pour m'y retenir à coucher. Je m'en défendis à cause de mes coffres, qui m'auraient inquiété toute la nuit, et sur les dix heures du soir je repris le chemin de l'hôtellerie.

Je rencontrai dans les rues deux femmes, précédées d'un valet qui portait une grande lanterne, à la faveur de laquelle il me fut aisé de remarquer qu'elles étaient très jolies. Je les abordai poliment en leur disant des choses fort obligeantes. Elles y répondirent avec beaucoup d'esprit; et ne doutant point, à voir l'éclat dont brillait mon habit, que je ne fusse *una buena ropa,* elles m'agacèrent de façon qu'elles m'engagèrent à les accompagner jusqu'au détour d'une rue, où s'étant tout à coup arrêtées, celle des deux qui paraissait la principale me dit: Seigneur cavalier, ne venez pas plus loin, je vous prie; attendez-nous dans cet endroit. Nous

allons entrer dans une maison qui est à deux pas d'ici, pour y voir une dame malade; nous en sortirons tout au plus tard dans un quart d'heure, nous viendrons vous rejoindre ici, et peut-être ne serez-vous pas fâché de nous avoir rencontrées cette nuit: vous entendrez chanter et jouer du luth à ravir. En achevant ces mots elles m'échappèrent toutes deux, et je fus assez sot pour prendre au pied de la lettre ce qu'elles m'avaient dit : j'eus la patience de demeurer dans la rue jusqu'à minuit. Alors je ne fus que trop persuadé que j'étais la dupe de cette aventure, tout déniaisé que je me croyais sur cette matière: j'avouerai même, à ma confusion, que je ne pus sauver ma bourse de la subtilité de ces donzelles.

Comme j'étais obligé, en retournant au logis, de passer devant la maison de ma belle veuve, je ne pus me refuser le plaisir de jeter les yeux sur ce cher domicile de ma reine, et il me sembla voir à sa porte une figure d'homme. Je m'imaginai d'abord que c'était don Luc, parceque ce cavalier avait coutume de faire la ronde toutes les nuits dans cet endroit, et je ne fis pas cette remarque sans sentir une émotion mêlée de frayeur et de jalousie : néanmoins venant à me souvenir qu'il était en prison, je me mis en tête que ce ne pouvait être lui. Je me rassurai, et, poussé par un mouvement jaloux, je m'approchai de l'objet qui le causait, et qui, selon toutes les apparences, ayant encore plus de peur que moi, disparut à mon approche. Étant arrivé à la porte, j'entendis un bruit

sourd de verrou, qui me fit juger qu'on allait l'ouvrir: je ne me trompai pas tout-à-fait dans ma conjecture, puisqu'un instant après on l'entr'ouvrit de manière qu'un homme y pouvait passer. La curiosité d'approfondir cette affaire, où je me croyais plus intéressé que je ne l'étais, m'obligea de me glisser sans bruit en dedans. Je sentis aussitôt une main qui me saisit pour me conduire, car nous étions dans une allée où il n'y avait point de lumière. Je compris bien qu'on se méprenait, et je n'en pus douter, lorsqu'ayant été introduit dans une salle basse, j'y fus brusquement régalé d'une vive accolade, assaisonnée d'une odeur de poivre, d'ail, et de safran, qui me fit connaître que l'amante emportée qui me prodiguait ses faveurs devait être une cuisinière. Cependant, au milieu de ses transports, en touchant mes habits et mon visage, elle soupçonna que je n'étais point l'amant chéri qu'elle attendait. Pour expier son erreur, elle lâcha prise subitement, et voulut prendre la fuite; mais je la retins par sa jupe: elle fit tous ses efforts pour se débarrasser de moi, je m'obstinai à les rendre inutiles, et, dans cette espèce de lutte, nous tombâmes tous deux avec bruit; ce qui réveilla deux laquais qui étaient couchés dans un cabinet assez près de là. Ils se levèrent à la hâte, s'armèrent chacun d'une épée, croyant entendre des voleurs, et vinrent tout doucement avec une lampe dans la salle, où ils nous trouvèrent étendus sur le plancher.

Ils me reconnurent dans le moment, et, surpris

de voir un cavalier qui aspirait à la main de leur maîtresse poursuivre avec tant de fureur les bonnes graces d'une grosse joufflue de cuisinière qui ne les avait jamais tentés, ils firent des éclats de rire qui me jetèrent dans une étrange confusion. Admire l'insolence de cette créature : elle osa m'accuser d'avoir eu dessein de lui faire violence, et dit que je m'étais caché dans la maison pour cet effet. Au lieu de m'amuser à me justifier, je ramassai promptement mon chapeau qu'elle avait fait sauter d'un coup de poing, et m'adressant au laquais qui tenait la lampe, je le priai de m'éclairer jusqu'à la porte de la rue ; ce qu'il fit avec des ris qui achevèrent de me désespérer. Je regagnai mon hôtellerie à grands pas, cruellement mortifié d'une si honteuse et si misérable aventure, ne doutant pas que le bruit ne s'en répandît dans la ville dès le lendemain, et que je ne devinsse la fable de tous les habitants. Cette idée, qui m'affligeait plus qu'on ne peut se l'imaginer, me fit prendre la résolution de ne demeurer à Sarragosse qu'autant de temps qu'il m'en faudrait pour me disposer à m'en éloigner. Mon équipage fut prêt à la pointe du jour, et mes mules, comme si elles eussent partagé l'impatience que j'avais de quitter un séjour où je ne pouvais plus paraître sans honte, se mirent en chemin avec une ardeur qui me fit un extrême plaisir.

CHAPITRE II.

Guzman part pour Madrid, où il s'engage dans une nouvelle galanterie, dont la fin ne fut pas si agréable pour lui que le commencement.

Je pris la route de Madrid, et six jours après mon départ de Sarragosse j'arrivai à Alcala de Henarès, ville dont la situation est charmante, et que la beauté de ses bâtiments rend comparable aux plus florissantes capitales du monde. D'ailleurs, ce qui avait beaucoup de charmes pour moi, c'est que les belles-lettres semblaient y faire leur résidence. Je m'y serais établi certainement, si je n'eusse pas eu la sotte envie de revoir le pré de Saint-Jérôme, et d'aller briller dans un endroit où j'avais fait une figure si misérable.

Je ne m'arrêtai donc que huit jours à Alcala. Je poussai jusqu'à Madrid. Cette célèbre ville vit arriver avec trois mules, dont deux étaient chargées de bons effets, ce même Guzman qui avait porté le cabas dans son enceinte. Je fus quelques moments en peine de savoir où j'irais loger; mais comme je me souvins d'une hôtellerie qui de mon temps était la plus fameuse de la grande rue de Tolède, j'y allai descendre. J'y trouvai du changement : l'hôte était mort, et sa veuve n'avait pu la sou-

tenir sur le même pied. C'était pourtant une habile femme, et qui avait plus d'une corde à son arc. Je m'aperçus bien de la décadence de cette maison; néanmoins les complaisances et les attentions qu'on y avait pour moi, qu'on croyait un riche seigneur, m'empêchèrent de changer de logement.

J'eus soin de m'informer de mon apothicaire aux trois sacs : j'appris qu'il était parti pour le pays où ses drogues avaient envoyé bien des malades. J'en eus une secrète joie; car il ne laissait pas de me causer un peu d'inquiétude, quoique je ne dusse pas craindre qu'on me reconnût. Il y avait plus de dix ans que j'étais sorti de Madrid; et, outre que ma personne n'était plus la même, pour ainsi dire, qui diable eût pu démêler Guzman sous les apparences superbes qui le déguisaient? Je me fis d'abord plaisir d'étaler la magnificence de mes habits, et particulièrement de celui que j'avais fait faire à Sarragosse. Je les donnais tour à tour en spectacle, le matin dans les églises, et le soir au Prado.

Une nuit, rentrant au logis pour me coucher, j'entendis, en traversant un corridor qui conduisait à ma chambre, une belle voix qui accompagnait une harpe touchée délicatement. Je m'arrêtai pour écouter ce petit concert, qui se faisait dans un appartement fort proche du mien, et je sentis naître en moi un désir violent de voir les personnes qui l'exécutaient. Mon hôtesse, chargée de deux assiettes, l'une de confitures et l'autre de biscuits, qu'elle portait pour rafraîchir la chanteuse, arriva dans ce temps-là, et satisfit ma curio-

sité. Elle me dit que c'était deux dames de Guadalaxara qui étaient venues loger chez elle ce soir-là même, et qu'un grand procès attirait à Madrid. Je lui témoignai que je mourais d'envie de les entendre de plus près, et que je lui aurais une obligation dont je me souviendrais toute ma vie, si elle pouvait obtenir de ces dames que j'eusse l'honneur de les saluer. Elle me répliqua qu'elle leur demanderait pour moi cette permission, qu'elle n'osait me promettre, attendu que c'était une mère qui menait une vie retirée avec sa fille, qui était très jolie; et qu'elle ne perdait point de vue. A ces mots, je redoublai mes prières pour engager l'hôtesse à me procurer la faveur que je souhaitais. Elle m'assura qu'elle n'épargnerait rien pour cela. Sur cette assurance je la laissai entrer dans l'appartement de ces dames, et j'attendis à la porte leur réponse, qui fut qu'elles me priaient de les excuser si elles refusaient à cette heure-là de recevoir la visite d'un cavalier qu'elles ne connaissaient point.

Je feignis d'être vivement affligé de ce refus, qui me piqua véritablement. Si bien que ma bonne hôtesse, de son côté paraissant touchée de ma peine, rentra chez les dames pour faire un dernier effort, et revint enfin m'annoncer qu'elles voulaient bien m'accorder cette grace, pourvu que je ne fusse qu'un quart d'heure dans leur chambre. Je ne demandais qu'à y être introduit, persuadé que quand j'y serais une fois entré la condition du temps ne s'observerait pas. Je me

présentai donc d'un air d'homme d'importance, et d'abord m'adressant à la mère, je lui fis une révérence très profonde. Je saluai ensuite la fille, et elles me reçurent toutes deux d'une manière qui me fit connaître qu'elles savaient parfaitement bien vivre. Elles étaient l'une et l'autre si proprement vêtues, pour des dames qui venaient de faire un voyage, que j'en fus fort étonné. La mère pouvait passer pour une belle femme : tout ce que je trouvais à redire en elle, c'était un air fin et hardi. Pour la fille, elle avait le visage tendre et piquant tout ensemble, et c'était une personne de dix-sept à dix-huit ans.

Je remarquai dans leur chambre deux grands flambeaux d'argent sur une table, et deux magnifiques toilettes préparées; j'y vis aussi trois coffres de bagage, avec un maître valet qui portait la livrée, et qui, prêt à servir ses maîtresses, se tenait debout dans un coin, de l'air du monde le plus respectueux. Je ne doutai point que ces dames ne fussent d'une des premières maisons de Guadalaxara : aussi je débutai par de très humbles excuses de la liberté que j'avais prise, et je leur dis, pour la justifier, que j'avais été si charmé de leur concert, que je n'avais pu résister à l'envie de leur en témoigner ma satisfaction. La mère répondit à mon compliment avec beaucoup d'esprit et de modestie, ce qui nous donna naturellement occasion de nous entretenir de musique. Je leur fis assez comprendre par mes discours que j'étais un peu musicien. Je les priai de recom-

mencer leur concert; et, pour mieux les y engager, je m'offris à y tenir ma partie. Les dames, curieuses de m'entendre, s'y disposèrent. La mère reprit sa harpe, et la fille se mit à chanter un air que je savais. Je fis en même temps éclater ma voix, qui produisit le même effet qu'à Florence et qu'à l'abbaye près de Sarragosse. Les dames en parurent transportées de plaisir. Elles oublièrent la condition du quart d'heure, et minuit était déjà sonné que nous ne songions point encore à nous séparer. La mère toutefois, pour observer les règles de la bienséance, me représenta fort poliment qu'il était temps que je me retirasse, en me disant qu'elles seraient ravies de pouvoir souvent s'amuser ainsi avec moi pendant le séjour qu'elles feraient à Madrid. Je pris donc congé d'elles en regardant la fille d'une manière à lui persuader que je n'avais pas vu ses charmes impunément; ce qui n'était dans le fond que trop véritable, puisque de toute la nuit le sommeil ne put fermer ma paupière.

Le lendemain, mon hôtesse, que j'avais accoutumée à venir tous les matins prendre du chocolat avec moi, entra dans ma chambre d'un air riant, et me dit: Je sors de l'appartement de vos voisines. Il n'est pas concevable jusqu'à quel point vous leur avez plu. Outre qu'elles trouvent votre personne tout-à-fait aimable, elles sont charmées de votre esprit badin et amusant. Pour peu que de votre côté vous vous sentiez disposé à pousser votre pointe, je doute fort que vous soyez

maltraité. La mère et la fille sont également contentes de vous. J'avalai comme beau miel ces douces paroles, et ravi d'avoir fait en si peu de temps une si vive impression sur ces dames, je répondis que je n'étais pas moins satisfait d'elles; que la mère me paraissait encore très ragoûtante; mais que je ne voyais rien de comparable à la fille, dont j'entreprendrais volontiers la conquête, si quelque femme d'esprit voulait bien m'aider à réussir dans cette entreprise. Je vous entends, reprit l'hôtesse, vous souhaitez que je vous y rende service; j'y consens. Par où commencerons-nous cette affaire? Je mènerai ce soir les dames à la promenade, lui repartis-je, et je leur ferai préparer quelque part une superbe collation. Mauvais début, s'écria ma confidente; cela révolterait la mère, qui, pénétrant d'abord votre dessein, romprait brusquement avec vous, et ne vous verrait de sa vie. Faisons mieux, poursuivit-elle, après avoir rêvé quelques moments; il faut que cette fête se donne sous mon nom : je ferai apprêter une collation, suivant vos ordres, dans un jardin que j'ai sur les bords du Mançanarès, et j'y mènerai les dames passer la soirée. Vous viendrez nous y surprendre, comme si le hasard vous avait amené là, et nous serons plus librement dans cet endroit que dans aucun autre. J'applaudis à cette idée et mon hôtesse se chargea du soin d'engager la mère dans cette partie de plaisir.

Ma confidente fut sur-le-champ la proposer dans la chambre des dames, où elle demeura près

d'une heure ; ce qui me fit juger qu'elle n'avait pas peu de peine à les persuader : en effet, m'étant revenue joindre, elle me dit que la mère avait bien fait la difficultueuse. J'ai long-temps, ajouta-t-elle, désespéré de lui faire accepter la proposition ; néanmoins j'en suis venue à bout. Nous avons conclu la partie. Tout ce que je vous demande, c'est de vous conduire de façon qu'il ne paraisse pas qu'elle ait été faite de concert avec vous : quand vous viendrez au jardin, faites semblant d'être étonné de nous y rencontrer ; en un mot, que votre arrivée semble un effet du hasard. Je lui répondis qu'elle pouvait compter que je ne gâterais rien. Nous prîmes ensuite toutes les mesures nécessaires pour rendre la fête agréable.

Nous y réussîmes : le repas fut d'un amant qui voulait plaire, et les convives le reçurent sans s'apercevoir du motif qui l'avait fait donner, ou du moins sans le témoigner. Nous nous divertîmes parfaitement bien. Comme la mère n'avait point là sa harpe, nous nous contentâmes, sa fille et moi, de chanter tantôt ensemble et tantôt tour à tour, en nous lançant l'un à l'autre, à la dérobée, les plus douces œillades. Les siennes redoublaient mon amour, et les miennes le lui faisaient connaître. La nuit insensiblement nous surprit au jardin, et tandis que l'hôtesse, pour me favoriser, entretenait la mère, je tenais des discours passionnés à la fille, qui ne les écoutait pas sans plaisir. Il fallut enfin retourner à la ville. Je conduisis les dames jusque dans leur appartement, où, par grace spéciale, on m'ac-

corda encore une demi-heure d'entretien; après quoi je me retirai plus amoureux, à ce qu'il me semblait, de ma nouvelle maîtresse, que de toutes ses devancières.

Je fis tenir le jour suivant à cette jeune personne, par mon hôtesse, un billet des plus tendres et des plus galants; mais on n'y fit point de réponse: on crut que l'avoir reçu à l'insçu d'une mère, c'était une grande faveur pour moi. Je lui en écrivis un second, que je lui glissai dans la main le soir dans l'appartement de ces dames, qui furent encore régalées à mes dépens par l'hôtesse, et cette fois-là on me répondit, fort laconiquement à la vérité, car il n'y avait que deux lignes, qui ne signifiaient rien, et que je ne laissai pourtant pas de trouver très spirituelles. C'est ainsi qu'on me tenait la dragée un peu haute pour irriter mes désirs, ou, pour mieux dire, toute cette manœvre était l'ouvrage de notre bonne hôtesse, qui, travaillant pour et contre dans cette intrigue, faisait jouer des deux côtés à son profit les personnages qu'il lui plaisait. Je vivais cependant de jour en jour plus familièrement avec ma belle voisine, et je ne sortais presque plus, tant j'étais retenu au logis par l'agrément de la voir presque toute la journée. La mère allait souvent le matin solliciter, à ce qu'elle disait, son procès; et lorsque cela arrivait, mon officieuse confidente venait m'en avertir, m'introduisait sans façon chez la fille, que j'entretenais à sa toilette; et de peur que la facilité d'avoir de pareilles conversations ne m'y rendît

moins sensible, elle les troublait quelquefois en venant m'annoncer faussement que la mère revenait.

Lorsque ma confidente jugea que j'étais fortement épris, elle me proposa d'épouser dona Helena de Melida; c'est ainsi que se nommait la jeune personne que j'aimais. Cette proposition me tint en garde contre l'hôtesse, dont je pénétrai alors le système. Elle m'avait si fort vanté les biens et la noblesse de cette dame, que je ne pouvais raisonnablement espérer qu'on voulût la sacrifier à un homme que l'on ne connaissait point. Ma confidente me devint suspecte, et, pour me débarrasser de ses importunités sur ce point, je lui dis franchement que j'avais pris ailleurs des engagements qui ne pouvaient être rompus. Sitôt que j'eus déclaré mes sentiments sur cet article, les dames changèrent de conduite à mon égard: elles avaient jusque-là refusé tous les présents que l'hôtesse leur avait offerts de ma part; elles se mirent sur un autre pied: elles résolurent de plumer l'oiseau, et eurent l'adresse de lui tirer de bonnes plumes de l'aile. Il est vrai qu'à mesure que je me montrais plus généreux, ma belle Hélène devenait moins réservée; si bien qu'après quelques entretiens familiers que j'eus avec elle, ma passion se ralentit, et il n'y eut plus entre nous qu'un commerce de politesse et d'honnêteté.

Un nouvel incident acheva de me guérir. Un matin je vis sortir de l'église des dominicains, où j'allais entendre la messe, une dame d'une taille majestueuse et très richement habillée. Je la pris

pour une personne de qualité; et comme elle passa près de moi, si je n'osai la saluer, en récompense je la regardai d'un air si respectueux que je m'attirai son attention. Elle parcourut des yeux toute ma personne, de quoi je me sentis fort honoré; en Espagne un regard qu'une femme fait tomber sur un homme étant une faveur. Je fus curieux d'apprendre qui elle était; je la suivis. Elle s'en aperçut, et continua son chemin d'un air toujours grave. Il y avait derrière elle deux suivantes et un estafier, ce qui me confirmait dans l'opinion que j'avais qu'elle ne pouvait être qu'une dame de condition. Quand elle fut au milieu de la grande rue, elle s'arrêta devant une maison parfaitement belle, et y entra. Je ne doutai point qu'elle n'y fît sa demeure; et, après quelques informations, je découvris que c'était la fille du seigneur don Andrea, qui prenait le don, en qualité de banquier de la cour, et que cette jeune dame avait la réputation d'être fort vertueuse.

Je fus occupé de cette rencontre tout le reste du jour, et je ne pus m'empêcher vers le soir d'aller passer et repasser devant les fenêtres du banquier. Je ne pris pas une peine inutile : je vis à loisir ce marchand, qui s'entretenait avec sa fille sur un balcon; il me parut un homme de très bonne mine. Pour la dame, je ne puis te dire, sans surfaire, que c'était une beauté achevée; elle avait seulement un air agréable et des manières aisées, qui me prévenaient en faveur de son esprit. Si j'en avais été touché le matin, ce fut bien autre chose

le soir. Je m'en retournai chez moi tout brûlant d'amour pour elle, et résolu de faire connaissance avec son père dès le lendemain; ce qui s'exécuta de la façon que je vais te le conter. Depuis mon arrivée à Madrid, j'avais eu soin de faire démonter et employer mes diamants d'une autre sorte qu'ils n'étaient, de peur que si par hasard mes parents s'avisaient d'en envoyer un état à leurs correspondants, je ne fusse arrêté. J'avais même risqué beaucoup en les montrant à l'ouvrier. Je portai pour dix à douze mille francs de pierreries au banquier, à qui je dis que j'en avais encore chez moi pour une somme plus considérable. Il les regarda de tous ses yeux, et les estima douze mille livres, qu'il s'offrit à me payer dans six mois, si je voulais les lui laisser trafiquer.

Comme je n'avais pas d'autre intention que d'entrer en commerce avec lui, j'acceptai son offre, et je refusai généreusement un billet qu'il se mit en devoir de me faire de la valeur des pierreries. Je lui dis que je savais trop bien quelle réputation il avait dans le monde, pour lui demander d'autres sûretés que sa parole. Nous demeurâmes donc d'accord qu'il me compterait dans trois mois six mille francs, et six mille autres trois mois après. Il fut si charmé de ma franchise et de ma générosité, qu'il m'accabla de compliments: il ne se lassait point de me remercier de la confiance que je lui témoignais, ni de me faire des protestations de service. Il me fit voir toute sa maison, qui était richement meublée; j'y remarquai des équipages pour

sa fille et pour lui, avec un grand nombre de domestiques. Tous ces objets me jetèrent de la poudre aux yeux, et je ne fis pas difficulté de croire que ce banquier devait être un des plus opulents de toute l'Espagne. Si tout ce qui frappait ma vue me confirmait dans cette pensée, ses discours étaient encore plus capables de m'éblouir : à l'entendre, il faisait tous les jours des affaires de deux ou trois millions ; c'était l'homme dont la cour se servait pour faire des remises considérables dans les pays étrangers ; il avait son entrée chez les ministres, auxquels il parlait quand il lui plaisait ; les plus grands seigneurs étaient de ses amis, et il n'y en avait guère qui n'eussent besoin de lui.

Tous ces discours, qu'on appelle en France gasconnades, n'étaient pas néanmoins sans fondement. Il avait autrefois été sur ce pied-là avec les gens de la cour ; mais à force de leur avoir rendu service, il s'était si bien ruiné, qu'il ne se soutenait plus que par son industrie, qui était telle, qu'il ne laissait pas d'avoir encore quelque crédit. Mes diamants lui furent d'un grand secours ; il s'en servit pour se tirer d'un embarras où il se trouvait faute d'argent, et il gagna dessus la moitié, ayant saisi l'occasion de s'en défaire avantageusement au mariage d'une fille du duc de Medina Sydonia. Je fis donc un extrême plaisir à ce banquier, sans le savoir. Comme je ne pouvais alors juger de sa fortune que sur les apparences, je m'estimais trop heureux d'avoir lié connaissance avec lui. Je m'accusais même en secret d'avoir une ambition

démesurée, et de former un dessein téméraire en élevant ma pensée jusqu'à sa fille unique, qui me paraissait un parti digne d'un prince.

D'un autre côté, don Andrea ne pouvait revenir de la surprise que mon procédé lui causait. Cela fut cause qu'il chargea un homme de confiance de s'informer adroitement de mon hôtesse qui j'étais, et de quelle manière je vivais à Madrid. On ne lui fit de moi que des rapports très avantageux; car, quoiqu'on ignorât ma naissance, on ne laissait pas de me croire un enfant de qualité; et pour ma conduite, je ne donnais aucun sujet de penser que j'eusse de mauvaises mœurs. Sur les bons témoignages qu'on lui rendit de moi, il se mit en tête que j'étais l'homme que le ciel lui destinait pour gendre. Il en parla à sa fille, qui lui dit que je l'avais suivie dans la rue depuis l'église des dominicains jusqu'au logis; que je passais incessamment devant leurs fenêtres; en un mot, que toutes mes actions faisaient assez connaître que j'avais des vues sur elle. Le père avait trop d'expérience pour n'en être pas aussi persuadé; il ne douta plus que la confiance que je lui avais marquée, en lui abandonnant mes pierreries sans billet, ne fût un effet de l'amour que j'avais pour sa fille. Ils s'en réjouirent tous deux, en conférèrent ensemble, et, me croyant plus riche qu'un juif, ils résolurent de me ménager si bien, qu'il ne me fût pas possible de leur échapper.

Conformément à cette délibération, le banquier vint me rendre visite à l'hôtellerie. Je m'y étais

bien attendu, et j'avais mis en étalage dans ma chambre tous mes bijoux, qui firent sur lui beaucoup d'impression. Il fut principalement frappé de ma chaîne d'or; il en admira le travail, et me dit que si j'étais dans le dessein de la vendre, il me ferait gagner dessus un tiers de ce qu'elle m'avait coûté. Je le pris au mot, et je la lui lâchai comme j'avais fait mes pierreries, je veux dire sans billet; il en fut transporté de joie : il me fit mille caresses, et, me regardant déjà en beau-père, il me donna des conseils pour tirer un gros intérêt de l'argent comptant que je pouvais avoir. Peu de jours après il m'apporta la somme qu'il m'avait promise pour ma chaîne, ce qui augmenta la confiance que j'avais en lui, et m'obligea de reconnaître ses peines par un présent convenable à une jeune dame, que j'envoyai à sa fille après qu'il me l'eut permis. Ce présent n'ayant pas été mal reçu d'elle me rendit assez hardi pour oser lui découvrir mes sentiments à l'usage du pays, c'est-à-dire par des mines, et il me sembla qu'elle ne les désapprouvait point. A l'égard du père, avec qui je m'entretenais tous les jours, je ne lui parlais que de commerce; et cependant je me proposais de profiter de la première occasion favorable que j'aurais de lui déclarer ma passion.

Ces nouvelles amours refroidirent fort les domestiques. Mes voisines ne s'en aperçurent que trop tôt pour elles : les collations et les présents cessèrent. Je passais les journées hors du logis, et, quand j'y revenais le soir, je rentrais le plus

souvent dans ma chambre pour me coucher, ou bien, lorsque je n'évitais pas la conversation de ces dames, j'avais avec elles des entretiens si froids, qu'elles comprirent aisément que j'avais secoué leur joug. Hélène éprouvant que ses bontés, au lieu d'avoir irrité mon ardeur, n'avaient servi qu'à la ralentir, en pleura de dépit. Elle tint un grand conseil avec sa mère et l'hôtesse sur mon changement, qu'elles ne manquèrent pas d'attribuer à un engagement nouveau, et le résultat fut qu'elles mettraient à l'épreuve ma générosité, et que, si elles n'avaient pas lieu d'être contentes de moi, elles auraient recours à quelque artifice pour se venger de mon inconstance. Il se présenta bientôt une conjoncture propre à l'exécution de leur projet. Il vint demeurer dans mon hôtellerie deux jeunes seigneurs qui avaient de l'argent frais. Ils m'engagèrent à jouer avec eux, et je leur gagnai en trois séances deux cent cinquante pistoles; ce que les dames n'eurent pas plus tôt appris, qu'elles m'entraînèrent à la promenade, sans que je pusse m'en défendre. En revenant, nous passâmes devant la boutique d'un marchand d'étoffes d'or et de soie. Notre hôtesse, qui était avec nous, m'y voulut faire entrer malgré moi, et m'obliger à faire l'emplette d'un habit pour dona Helena, en me disant que j'avais assez gagné pour lui faire ce petit présent. Je laissai parler l'hôtesse tant qu'il lui plut; et, me moquant de ses instances, je trompai l'attente de ces dames, qui avaient compté qu'elles feraient à ma bourse une copieuse saignée, et cette action

acheva de leur persuader que je n'étais plus dans leurs filets.

J'avais un meilleur usage à faire de mon argent. On venait de bâtir dans le quartier une maison que j'avais vue plusieurs fois en passant, et qui m'avait paru fort jolie; j'étais tenté de l'acheter. Je consultai sur cela don André, qui approuva cette acquisition. Il se mêla même de cette affaire, et fut cause que j'eus cette maison à bon marché. Elle ne me coûta que trois mille ducats, que je payai devant lui en espèces sonnantes, et d'un air aussi froid que si j'eusse eu cent mille écus dans mon coffre-fort. Tu peux bien t'imaginer que cela produisit un effet admirable chez mon futur beau-père, qui était un homme fin. Il crut pour le coup avoir rencontré le gendre qu'il lui fallait, et il ne songea plus qu'à me faire tomber finement dans la nasse. Je fis meubler ma maison assez proprement, et je me disposai à l'aller occuper. Le jour que j'y devais coucher, jugeant que je ne pouvais me dispenser honnêtement de dire adieu à mes voisines, je pris congé d'elles en leur faisant des compliments qu'elles reçurent avec beaucoup de civilité, et d'un air si gai que j'en fus surpris. Je m'adressai ensuite à l'hôtesse pour la remercier de toutes les attentions qu'elle avait eues pour moi, et l'assurer que je m'en souviendrais jusqu'au dernier moment de ma vie. Elle répondit à mes politesses d'une manière flatteuse, et me pria le plus obligeamment du monde de lui permettre, en quittant sa maison, de me donner à dîner. Connaissant l'hôtesse pour

une femme d'un assez mauvais caractère, et voulant me séparer d'elle à l'amiable, je n'osai lui refuser la satisfaction qu'elle me demandait.

Je dînai donc avec mon hôtesse, qui me fit servir trois plats qu'elle savait que j'aimais passionnément; mais elle m'en gardait un autre qui n'était nullement de mon goût. Il me fut apporté par un alguazil de la cour et six archers, qui entrèrent dans la salle avec un décret de prise de corps contre moi. A cette apparition, qui me troubla extraordinairement, je ne doutai point que je ne fusse perdu. Tous mes parents s'offrirent à ma mémoire, et je m'attendais à chaque instant à voir paraître quelqu'un de leur part; car je ne croyais pas que d'autres personnes qu'eux pussent avoir à Madrid action contre moi. Je me levai de table sans savoir ce que je faisais : je voulus enfiler la porte, que je trouvai gardée par trois archers : je gagnai ensuite une fenêtre dans le dessein de me sauver par-là; mais les trois autres archers m'en empêchèrent. L'alguazil, qui était un des plus raisonnables de ses confrères, remarquant le désordre où je me trouvais, s'approcha de moi en souriant, et me dit tout bas : Seigneur cavalier, rassurez-vous; il ne faut point tant vous effrayer. L'affaire dont il s'agit n'est qu'une bagatelle ; vous en sortirez avec honneur pour quelques pistoles. Tenez, ajouta-t-il en me donnant le décret, lisez; vous verrez que vous vous alarmez mal à propos. Ces paroles, qui me parurent d'un railleur qui, bien instruit de mes tours, se divertissait à me faire

prendre le change, ne diminuèrent pas ma crainte. Je m'assis d'un air tremblant, et parcourant des yeux ce papier, j'y lus le nom de dona Helena de Melida. Je respirai un peu, et m'adressant à l'alguazil : Que signifie ceci? lui dis-je. Quoi! c'est cette dame qui me fait arrêter? que lui ai-je donc fait? Elle prétend, me répondit-il en riant encore, que vous avez obtenu d'elle par la force ce que sa vertu refusait à vos désirs.

Qu'entends-je, m'écriai-je avec une extrême surprise! Hélène serait-elle assez effrontée pour soutenir que je suis coupable d'un pareil crime? Pourquoi non? repartit l'alguazil. Elle peut avoir ses raisons pour vous accuser de l'avoir commis : il est vrai qu'il faudra qu'elle le prouve, et qu'il vous sera permis de vous défendre. Ce qu'il y a de fâcheux pour vous, continua-t-il, c'est que le devoir de ma charge m'oblige à vous mener en prison. Alors devenu un peu plus tranquille, je lus le décret d'un bout à l'autre; et après avoir rêvé à ce que je devais faire, je me levai, je tirai à part l'alguazil : Monsieur l'officier, lui dis-je, vous me paraissez un très honnête homme. Considérez, je vous prie, l'injuste persécution qu'on me fait. Je vous proteste que, bien loin d'avoir employé la violence pour parvenir au comble de mes vœux, la belle Hélène a fait plus de la moitié du chemin. Si vous saviez combien d'argent j'ai dépensé... Je n'en doute pas, interrompit-il; je ne connais que trop cette nymphe et sa friponne de mère : elles demeurent depuis dix ans à Madrid, où elles

ne font pas d'autre métier que celui d'attraper les jeunes étrangers. Vous êtes le troisième à qui elles font le tour dont vous vous plaignez; et, entre nous, je ne crois pas que vous puissiez vous tirer de leurs pattes qu'aux dépens de votre bourse. Je pense, comme vous, repris-je, qu'il n'y a pas d'autre moyen de terminer promptement et sans bruit cette affaire. Je vous conjure, ajoutai-je en lui glissant secrètement dans la main une bague de douze à quinze pistoles, de vous mêler de cet accommodement. Il mit la bague à son doigt, et me répondit, d'un ton d'alguazil, qu'il allait trouver ces dames, et que si elles refusaient de se désister de leur poursuite contre moi, il les menacerait de son attention à leur conduite, ce qui ne manquerait pas de les rendre raisonnables.

En achevant ces mots il me laissa dans la salle avec ses archers, qui, faisant briller à mes yeux la pointe de leurs hallebardes, me tinrent en respect jusqu'à son retour. Si l'hôtesse, que je regardais avec raison comme l'auteur de cette fourberie, eût été présente, je me serais un peu soulagé en l'apostrophant dans les termes qui lui convenaient; mais, pour éviter mes reproches, elle avait pris la fuite à la vue de ces limiers de justice. Je n'étais pas sans inquiétude en attendant le résultat de la conférence qui se tenait dans l'appartement de mes parties : je n'étais pas assez assuré de la fidélité de mon procureur pour le croire plus dans mes intérêts que dans ceux de ces créatures. Néanmoins il agit rondement dans cette occasion. Il les

obligea de se contenter de cent pistoles, dont il y en eut vingt pour lui. Je bénis le ciel d'en être quitte à si bon marché. Je sortis de l'hôtellerie pour n'y jamais rentrer, et je me retirai dans ma maison, fort satisfait de voir que cette aventure n'avait pas fait le moindre bruit.

CHAPITRE III.

Guzman recherche la fille du banquier, et l'épouse. Suites de ce mariage.

Aussitôt que je fus débarrassé d'Hélène, de sa mère et de mon hôtesse, je m'abandonnai entièrement à mon nouvel amour. Je ne songeai plus qu'à devenir gendre de don André, qui, de son côté, craignant que je ne m'embarquasse dans quelque commerce de galanterie, avait autant d'impatience de me donner sa fille que j'en avais de l'obtenir. J'allai dès le lendemain chez ce banquier, qui me retint à dîner. Sur la fin du repas, ma future parut comme par hasard. Je me levai d'abord pour la saluer et lui témoigner la surprise agréable que son arrivée me causait. Elle répondit d'un air modeste à mon compliment, et voulut en même temps se retirer. Son père l'arrêta : Eugénie, lui dit-il, demeurez avec nous : ce convive est de mes amis, et je suis bien aise de le lui faire connaître

en vous permettant de vous entretenir avec lui. Je ne manquai pas de le remercier d'une si grande faveur, dont je parus charmé, et à laquelle dans le fond j'étais encore plus sensible que je ne le paraissais.

J'entrai donc en conversation avec Eugénie, et, pour comble de joie, don André, sous prétexte d'avoir quelques lettres à lire, se retira dans un coin de la salle où nous étions, pour nous laisser un peu plus libres. S'il en usa de cette sorte pour me faciliter un doux entretien, il ne favorisa pas un sot ; car je profitai de l'occasion, ne croyant pas en trouver jamais une meilleure pour me déclarer. Je mis en œuvre tout mon génie, qui me servit assez bien, et la dame m'enchanta par la délicatesse de son esprit. Pendant ce temps-là, le père, faisant fort l'occupé, me demandait quelquefois pardon de me tenir si mauvaise compagnie. Je lui rendais alors compliment pour compliment, et, allant toujours mon train, j'en contais à sa fille d'une voix basse, comme si j'eusse craint de le distraire de sa lecture. Il y avait déjà près de trois heures que cela durait, quand le banquier, jugeant à propos de finir notre conversation, vint nous joindre, et Eugénie, après m'avoir fait la révérence, disparut.

J'étais si plein d'estime, ou plutôt si amoureux de cette dame, que je me répandis en louanges sur son compte ; et, parlant de l'abondance du cœur, je dis à don André qu'on ne pouvait être plus touché que je l'étais du mérite de sa fille. Ce vieux re-

nard m'écouta fort attentivement; ensuite, pour m'exciter à m'expliquer plus clairement, il me tint de longs discours sur la nécessité où les gens de mon âge étaient de se marier pour éviter les écueils qu'ils avaient à craindre, et sur l'importance de bien choisir une femme, puisque c'était elle ordinairement qui faisait le bonheur ou le malheur de son époux. De là passant aux sentiments favorables qu'il avait conçus pour moi, il me dit que j'avais gagné son cœur par mes manières honnêtes, et par la confiance que j'avais eue en lui, et que je pouvais compter qu'il n'y avait rien au monde qu'il ne fût capable de faire pour me le persuader. Je ne demeurai pas court à des paroles si propres à m'obliger de rompre le silence : je lui découvris le fond de mon ame, et lui dis qu'il pouvait me rendre le plus heureux des hommes en m'accordant Eugénie. Il rêva, ou fit semblant de rêver pendant quelques moments, pour me faire croire que je mettais son amitié à une grande épreuve. Nous ne nous séparâmes pourtant pas sans que je susse à quoi m'en tenir. Il m'embrassa tendrement quand je le quittai, et me dit qu'il avait eu certaines vues pour établir avantageusement sa fille; mais qu'il me les sacrifiait, pour me marquer jusqu'à quel point il m'avait pris en affection. A ces mots je saisis une de ses mains, et je la baisai avec un transport qui lui témoigna mieux que tout ce que j'aurais pu lui dire la reconnaissance dont j'étais pénétré.

Depuis cet entretien le banquier ne m'appela

plus que son fils. Il se mêla de toutes mes affaires, m'avança, pour achever de meubler ma maison, les premiers six mille francs qu'il s'était engagé à me payer dans trois mois, et me fit avoir à bon marché quelques meubles magnifiques, qu'une personne qui avait besoin d'argent se trouva dans la nécessité de vendre. Enfin je mangeais tous les jours avec mon beau-père futur; je voyais sa fille en toute liberté; je jouissais de tous les privilèges de gendre, si vous en exceptez celui que la seule qualité d'époux me pouvait donner. Une chose me surprenait, c'est que dans les conversations que j'avais eues jusque-là avec don André, il ne m'avait point du tout parlé de dot. Je voulus le sonder sur cela, et voici ce qu'il me dit: Ne vous attendez pas à recevoir beaucoup d'argent le jour de votre mariage: vous ne toucherez que dix mille francs; mais vous pouvez faire fond sur cinquante mille après ma mort. Cette dot me sembla bien mince pour la fille d'un homme que je croyais bien riche; néanmoins, faisant réflexion que les marchands n'aimaient point à se déssaisir de leurs espèces, je m'en contentai.

Je pressai don André de ne me pas laisser languir plus long-temps dans l'attente d'être réellement son gendre; il se rendit à mon impatience, et les noces furent célébrées avec éclat. Mon beau-père me compta les dix mille francs qu'il m'avait promis, et qui furent bientôt employés. Je fis présent à mon épouse des pierreries que j'avais de reste; je lui donnai des habits de la dernière ma-

gnificence, et je l'emmenai dans ma maison, où nous fîmes des réjouissances pendant quinze jours. Je pris des femmes et des valets pour la servir; en un mot, je me mis en état de me ruiner en fort peu de temps, si je ne trouvais moyen, par mon industrie, de gagner autant que je dépenserais. Le banquier, à la vérité, me faisait espérer des monts d'or, pour peu que la fortune secondât les projets qu'il formait: c'était un homme à grands desseins, et son gendre était aussi de ce caractère-là. Nous ne nous proposions pas moins que de mettre en mouvement la cour et la ville, et de faire toutes les affaires du royaume. Malheureusement, pour y réussir, nous comptions, lui sur ma bourse, et moi sur la sienne; ce qui n'était que pure illusion, comme nous nous en aperçûmes dès que nous fûmes obligés de nous communiquer l'un à l'autre l'état de nos fonds. Nous nous désabusâmes tous deux sans en venir aux reproches, puisque nous n'avions rien à nous reprocher; au contraire, la mutuelle confidence que nous nous fîmes rendit notre union encore plus étroite, et nous connaissant pour ce que nous étions, nous nous promîmes, à l'exemple des voleurs, de nous être fidèles.

Notre société fit d'abord un très grand bruit, par le soin que don André prenait de dire, d'un air mystérieux à tout le monde, qu'il avait choisi pour gendre un homme qui avait des richesses immenses. Cela se répandit par-tout, et nous attira de la pratique. On venait à nous préférablement à tous les autres banquiers; et nous aurions, par

notre seul crédit, augmenté de jour en jour la bonne opinion que l'on avait de nos biens : si nous nous fussions bornés à vivre avec les marchands, nous aurions infailliblement fait une grosse fortune; mais le faible étonnant que mon beau-père avait pour les personnes de qualité nous empêchait de nous enrichir : ce qu'il venait de recevoir d'une main, il le donnait de l'autre. Il était si entêté d'un comte, d'un marquis, d'un chevalier de Saint-Jacques, qu'il ne pouvait rien leur refuser, lorsqu'ils s'adressaient à lui pour le prier de leur prêter de l'argent, pour peu qu'ils lui fissent d'honnêtetés; ce qu'ils ne manquaient pas alors de lui prodiguer. Qu'un ministre en passant l'eût regardé d'un air gracieux, il lui faisait dès le lendemain des présents aussi considérables qu'inutiles. Il voulait toujours suivre les chimères que son esprit enfantait; et lorsqu'il m'arrivait de lui en représenter l'extravagance, il se mettait à rire, se moquait de moi, comme si je n'eusse pas eu le sens commun, et me traitait d'homme neuf en matière d'affaires du grand monde.

Cependant, avec toute son expérience il dissipait tout ce que nous avions de plus liquide, et nous étions réduits à nous servir de toutes sortes de moyens pour nous faire de nouveaux fonds. Que ne mettions-nous point en œuvre pour cela! Nous nous mêlions d'acheter et de vendre; nous troquions, nous prêtions à gros intérêts : il n'y avait aucun commerce que nous ne fissions. Outre ce que je savais déjà, mon industrie, que je raffinais

tous les jours en l'exerçant, me fournissait de nouvelles idées pour le bien de la société. J'avouerai pourtant qu'avec tout cela je n'étais qu'un ignorant en comparaison du beau-père. Les profits que nous faisions auraient suffi pour nous entretenir agréablement, pour peu que nous eussions été capables d'user d'économie, et nous n'aurions pas été obligés de faire de méchantes affaires, qu'avec toute notre adresse nous avions quelquefois assez de peine à cacher; mais nos dépenses domestiques étaient excessives. Si don André aimait le luxe et la bonne chère, sa fille le surpassait encore en cela: elle ne trouvait rien de trop riche et de trop beau pour elle. Nous avions une table de seigneur, une fois plus de domestiques qu'il ne nous convenait d'en avoir, et notre maison ne désemplissait point de parentes et d'amies qu'il fallait régaler à grands frais.

Ce train de vie ne flattait pas moins mon humeur que celle de ma femme, et je m'en accommodai à merveille, tant que l'état de nos affaires fut florissant. Je ne m'en lassai que deux ou trois années après notre mariage; et lorsque je m'aperçus que notre fortune commençait à prendre une nouvelle et vilaine face, tant par notre mauvaise conduite, que par quelques coups de malheur qu'il nous fallut essuyer, frappé du péril de nous voir bientôt à sec, je voulus, d'un air de douceur, représenter ma crainte à Eugénie. Dieu sait de quelle façon elle me reçut, et comme elle me traita! Je m'en plaignis à don André, qui lui fit des re-

proches ; toute sa famille même m'appuya. Cependant mes plus douces paroles, les remontrances de son père, et les prières de ses parents ne servirent qu'à l'aigrir davantage contre moi. En un mot, elle me déclara qu'elle ne prétendait point que l'on fît la moindre réforme dans notre maison. Après cet arrêt, que le caractère de ma femme rendait définitif, je pris sagement le parti de ne plus la contredire, et de m'armer d'une nouvelle patience.

Je ne laissais pas pourtant de voir avec une extrême douleur fondre ainsi mon argent d'Italie, et s'en aller au bruit du tambour ce qui m'était venu au son de la flûte. Je ne pouvais penser aux suites de mon mariage, sans soupirer amèrement de regret d'avoir été assez insensé pour me marier. Quelquefois, pour m'excuser d'avoir fait cette sottise, je me rappelais la figure brillante que faisait don André lorsque je devins son gendre, et je me disais à moi-même : Qui se serait jamais imaginé que tu trouverais ta ruine dans un établissement qui semblait te répondre de la plus solide fortune ? Quand je remarquai qu'il n'y avait plus d'espérance de me soutenir encore long-temps sur le même pied où j'étais, je m'adressai au beau-père pour lui demander conseil dans une conjoncture si délicate.

C'est dans cette occasion qu'il me fit voir qu'il était consommé dans toute sorte de rubriques. Il s'agit ici, me dit-il, de faire ce que j'ai fait moi-même en pareil cas ; il s'agit de sauver le bien qui

vous reste aux dépens de celui du prochain. Alors, sans perdre de temps, il composa des contre-lettres, des transports, de faux contrats, et je ne sais combien d'autres actes semblables, tous également dignes d'une récompense publique, si l'on rendait justice aux honnêtes gens qui en font usage. Il n'en demeura pas à ces prudentes précautions : pour remettre en vigueur mon crédit, qui lui était nécessaire, il me fit acheter une rente de cinq cents ducats que son frère possédait; quand je dis acheter, je veux dire en apparence; car nous n'avions pas, le beau-père et moi, à nous deux, la somme d'argent que nous devions montrer au notaire, afin qu'il pût témoigner que la rente avait été payée. Il ne nous en coûta que cinquante écus d'intérêt pour avoir cette somme, que nous empruntâmes pour un jour seulement, et cette vente se fit par ce moyen : bien entendu qu'en même temps je remis au vendeur un écrit, par lequel je déclarais formellement que ladite rente desdits cinq cents ducats ne m'appartenait point, et qu'elle était réellement à lui, à qui j'en abandonnais la jouissance, comme une chose à laquelle je n'avais aucune prétention. J'étais très content de ces tours de passe-passe, parcequ'ils m'étaient avantageux. De plus, je savais qu'on les faisait sans scrupule dans toutes les villes marchandes, et les contre-lettres sur-tout me paraissaient une belle invention pour le commerce.

Grace à mon beau-père, je me vis donc assuré de quelque chose, en cas que la fortune me

devînt tout-à-fait contraire ; et pouvant négocier de nouvel argent sur ces cinq cents ducats de rente, je continuai mon train ordinaire. Malheureusement il n'était pas possible que ce fût pour long-temps. Les gens qu'on trompe se désabusent ; et d'ailleurs ma femme, dépensant toujours plus que je ne gagnais, me réduisit enfin à la cruelle nécessité de succomber sous le poids dont j'étais chargé. Don André fut encore assez heureux pour se tirer d'intrigue. Pour moi, je ne pus éviter les griffes d'un maudit alguazil, qui m'arrêta de la part de mes créanciers, et me conduisit en prison ; mais ils furent bien sots, lorsque s'apprêtant à se saisir de mes effets, ils apprirent qu'ils étaient à couvert. J'eus pourtant la conscience assez bonne pour ne vouloir pas qu'ils perdissent tout ; je leur donnai la dixième partie de leur dû, et je m'engageai à leur payer le reste dans dix ans. C'est ainsi que je me tirai de leurs mains.

L'orgueilleuse Eugénie conçut un si grand déplaisir de mon emprisonnement et de ma banqueroute, dont elle s'imaginait que toute la honte ne tombait que sur elle, qu'il n'y eut pas moyen de la consoler. Elle en mourut de chagrin ; et comme elle ne laissa point d'enfants, je me trouvai dans l'obligation de rendre sa dot ; ce qui, dans l'état où j'étais, ne pouvait que m'incommoder, ou plutôt achever de m'abîmer. Aussi, pour dire la vérité, les larmes que sa mort me fit répandre ne furent pas l'effet du regret d'avoir perdu ma femme ; je ne pleurais que l'argent qu'elle m'avait dépensé

follement, et celui que j'avais à remettre au beau-père. Je ne manquai pas toutefois de faire le bon mari par bienséance, et j'ordonnai des funérailles si superbes, que mes créanciers en murmurèrent. Étant devenu veuf, je ne cessai pas de vivre en bonne intelligence avec don André. Véritablement notre société se rompit, et je rendis à ce banquier ses dix mille francs, sans avoir avec lui la moindre dispute. Outre que je n'aurais pas gagné à le chicaner, c'était un homme qui était le maître de mes affaires, et dont j'avais encore besoin. Je fis donc fort docilement tout ce qu'il exigea de moi, et il me sut si bon gré de la conduite que j'avais tenue avec lui, qu'il en usa de son côté parfaitement bien avec moi.

CHAPITRE IV.

Guzman, après la mort de sa femme, veut embrasser l'état ecclésiastique. Il va pour cet effet étudier à Alcala de Henarès. Fruit de ses études.

Après avoir rendu les derniers devoirs à ma femme, et sa dot à son père, je demeurai dans ma maison, seul reste de tous mes biens. Encore était-elle toute nue, à la réserve d'une chambre, que don André, par compassion, avait bien voulu me laisser garnie de quelques meubles de peu de

valeur. Là je m'occupais à faire des réflexions sur le passé, et à rêver aux moyens de subsister à l'avenir.

Que faut-il que je fasse ? disais-je en moi-même. Il n'y a plus pour moi d'apothicaires, plus de banquiers comme celui de Milan, plus de parents qui veuillent me confier leurs pierreries. Que vais-je devenir ? Où êtes-vous, Sayavedra, mon cher confident ? Que ne pouvez-vous être témoin de mes peines ! vos conseils et votre adresse me seraient ici d'un grand secours. Je pourrais former avec vous quelque entreprise, qui me ferait sortir de misère. Mais, hélas ! je vous ai perdu. Je ne dois plus compter sur votre assistance, et peut-être en ce moment vous repentez-vous bien de me l'avoir prêtée.

Je m'attendris en m'occupant de cette dernière pensée. Je rentrai en moi-même, et me sentant dégoûté du monde, je résolus de le quitter. Il faut, disais-je, que je me tourne du côté de l'église. Je pourrai trouver dans cet asile le solide bonheur que j'ai jusqu'ici cherché vainement. Que de fripons ont fait fortune en prenant ce parti ! Je veux essayer s'il ne me sera pas aussi favorable qu'à eux. Pourquoi non ? Je puis devenir un bon prédicateur ; et la chaire est le chemin des évêchés. Au pis aller, avec le peu d'argent que je retirerai de la vente de ma maison je pourrai acheter quelque bénéfice de hasard ; et si je suis assez malheureux pour ne rencontrer aucun bénéficier qui veuille permuter avec moi, je ferai travailler, comme on dit, mes

espèces; et si l'intérêt qui m'en reviendra ne me suffit point pour mener une vie tout agréable, j'y saurai bien suppléer en me faisant chapelain dans quelque riche couvent de religieuses. Quoique je sache plus de latin qu'il n'en faut pour remplir une pareille place, je ne laisserai pas d'aller à Alcala faire un cours de philosophie et un autre de théologie, pour m'en rendre plus digne; et si la condition d'écolier me paraît trop pénible pour un homme de mon âge, j'aurai recours aux bons pères de Saint-François. Ce sont les meilleures gens du monde. Quand ils m'auront entendu chanter, ils me recevront chez eux, quand je ne saurais pas lire.

Tu vois, lecteur mon ami, que les gens d'esprit ne manquent jamais de ressources. La belle ressource! me répondras-tu. Embrasser l'état ecclésiastique dans la seule vue de s'y procurer toutes les délectations terrestres, c'est n'avoir pas une vocation fort canonique. D'accord. Je ne prétends pas tenir tête aux casuistes sur ce point. J'avoue que je consultais moins les canons que l'usage, et que je ne songeais à me faire prêtre que pour avoir le reste de ma vie toutes mes petites commodités. Je communiquai mon dessein à mon beau-père, en voulant lui persuader que c'était l'ouvrage de mille réflexions morales que j'avais faites sur l'instabilité des choses d'ici-bas, ou plutôt que c'était le ciel qui me l'avait inspiré. Comme ce banquier ne valait guère mieux que moi, il applaudit à ma résolution, qu'il ne pouvait assez louer, disait-il,

quand je ne l'aurais prise que pour me mettre à l'abri de mes créanciers.

Je ne pensai plus qu'à vendre ma maison ; ce qui fut bientôt fait. Il se présenta un homme qui m'en donna presque autant qu'elle m'avait coûté, attendu que le quartier était devenu plus considérable par la grande quantité de maisons qu'on y avait bâties depuis la mienne. Nous allâmes chez un notaire qui dressa le contrat, et qui nous dit qu'il fallait, avant que de le signer, nous accommoder avec le seigneur censier pour les lods et ventes. Ce seigneur était un vieux conseiller du conseil des Indes, et de plus, grand usurier. Bien loin de rabattre un maravédi seulement de ses droits, il les fit monter trois fois plus haut qu'il ne devait. Nous eûmes beau lui représenter qu'il avait affaire à des chrétiens comme lui et non à des Maures, l'acquéreur fut obligé d'en passer par-là, parcequ'il voulait absolument avoir ma maison.

Aussitôt que je la lui eus vendue, je portai l'argent qui m'en revint à la banque. Il ne pouvait me rapporter que très peu de chose ; mais, outre qu'il était en sûreté, j'avais le droit de le retirer quand il me plairait. Après avoir ainsi placé mes deniers, je fis travailler à mon habillement d'écolier aspirant aux ordres sacrés, lequel consistait en un manteau long et une soutane ; ensuite, ayant dit adieu à don André et à mes meilleurs amis, je partis pour la ville d'Alcala, où j'arrivai quelques jours avant l'ouverture des écoles. Je fus

d'abord irrésolu sur mon logement : je ne savais si je devais me mettre en pension, ou bien louer un appartement où je ferais mon ordinaire. J'étais accoutumé à jouir d'une entière liberté chez moi, à vivre à ma fantaisie, à manger ce qu'il me plaisait d'avoir, sans m'assujettir à des heures réglées, comme il faudrait que je le fisse chez un maître de pension, où je dînerais et souperais avec des écoliers, dont la plupart pourraient être mes enfants, et où l'on me ferait mourir de faim pour mon argent. D'un autre côté, lorsque je venais à considérer ce que c'était qu'un ménage de garçon ; que j'y envisageais une servante voleuse ou galante, ou adonnée au vin, et souvent à ces trois choses ensemble, sans parler des autres incommodités qui sont attachées à la vie libre d'un jeune homme qui est son maître, il me semblait que je ferais mieux de me mettre dans une pension. C'est à quoi je me déterminai ; mais je choisis celle que je jugeai la plus convenable à un garçon de mon âge, et qui voulait se consacrer à l'église.

Je ne fus pas long-temps sans faire des connaissances. J'eus le bonheur de rencontrer des étudiants aussi vieux que moi. Je me faufilai avec eux ; car j'aurais eu honte de me voir lié avec des écoliers sans barbe. Je commençai par m'appliquer à l'étude de la philosophie, et j'ose dire que j'y fis d'assez grands progrès : il est vrai que je joignis à d'heureuses dispositions un travail opiniâtre. Je passai au bout de deux années pour un des meilleurs sujets de notre université. Après avoir fait

mon cours de philosophie, je pris mes licences de maître ès arts. Quoique j'eusse mérité la première place, je n'obtins que la seconde. On me fit cette injustice en faveur du fils d'un de nos plus respectables professeurs. Je ne m'en plaignis point: au contraire, j'étais plus fier d'entendre dire à tout le monde qu'on m'avait fait un passe-droit, que je ne l'aurais été si l'on m'eût rendu justice. Je m'attachai ensuite à la théologie, et continuant d'étudier avec la même ardeur, je parvins à me faire un jeu de mes études. Je sentais que de jour en jour je devenais plus savant, ou du moins je me l'imaginais.

Quoique je me fisse un point d'honneur de ne pas manquer une leçon, et que je fusse fort occupé de mes devoirs scolastiques, je ne laissais pas d'avoir des moments à donner à mes plaisirs. Comme j'étais depuis long-temps accoutumé à la bonne chère, et que j'en faisais une très mauvaise dans ma pension, je me réjouissais deux ou trois fois la semaine avec mon hôte et quelques amis que je régalais ; et par tous ces petits repas je m'acquis la réputation d'homme riche et généreux. Ce qui doit te paraître un miracle, c'est que, pendant trois ou quatre années que je vécus de cette sorte, je n'eus aucun commerce avec les femmes, même les plus honnêtes. Je ne m'informais pas s'il y en avait d'aimables dans la ville : j'évitais toutes les occasions d'en connaître ; je m'interdisais jusqu'à la curiosité de les regarder. Je n'avais pas tort de me tenir ainsi en garde contre mon penchant pour le

beau sexe; je savais par expérience combien il était redoutable pour moi. J'eus donc la force, pendant presque tout le cours de mes études, de m'éloigner de cet écueil : heureux si je les eusse achevées sans y aller échouer.

J'étais sur le point de me faire passer bachelier en théologie; et comme il fallait auparavant prendre les ordres sacrés, qui ne se donnaient qu'à des personnes qui possédaient quelques chapelles ou autres titres, cela me jeta dans un grand embarras; car, depuis que j'étudiais à l'université d'Alcala, j'avais mangé plus de la moitié de mon fonds; si bien que ne sachant comment faire pour me tirer de là, je fus obligé d'avoir recours au père des expédients, c'est-à-dire à don André. J'avais eu soin d'entretenir toujours avec lui un commerce de lettres. Je lui avais exactement rendu compte de mes succès dans les écoles, et il m'en avait témoigné beaucoup de joie. Je lui mandai donc quel obstacle s'opposait à mon dessein, le priant de m'enseigner le moyen de le lever. Il me fit réponse qu'il ne demandait pas mieux que de m'obliger; qu'il me ferait un don de l'héritage de ma femme en forme de fondation, et que dans l'acte il serait stipulé que je dirais chaque jour de l'année une messe pour le repos de l'ame de la défunte; mais qu'en même temps je déclarerais par un écrit particulier que ce bien n'était pas à moi, et que je le remettrais à don André quand il le jugerait à propos. Une pareille contre-lettre faite pour une œuvre pie, bien loin de me sembler contrevenir

aux décrets des saints conciles, ne souleva pas un moment contre elle ma conscience. Je conviens que je n'étais pas un homme à y regarder de si près, non plus que mon beau-père, qui n'avait peut-être fait de sa vie aucune affaire qui blessât moins que celle-là les canons de l'église. Quoi qu'il en soit, ne pouvant faire autrement, voilà par quelle porte je me disposai tout de bon à entrer dans le sanctuaire des ministres de la religion.

En attendant que je pusse recevoir les ordres, je commençai à m'écarter de toutes les compagnies, et, pour vivre plus régulièrement, à fréquenter les lieux saints. Un jour qu'il faisait un très beau temps pour la promenade, je sortis de la ville pour aller en pèlerinage à Sainte-Marie-du-Val, agréable ermitage qui n'en est éloigné que d'un quart de lieue. Je rencontrai en chemin un grand concours de monde, qui avait entrepris comme moi ce petit voyage par dévotion, et la chapelle de la sainte en était si remplie, qu'en y arrivant je ne sus où me placer pour faire ma prière. Une dame, qui n'était qu'à deux ou trois pas de moi, remarquant ma peine, se retira promptement en arrière, comme pour m'inviter par cette action à me mettre auprès d'elle. Je fus surpris et touché de cette honnêteté d'une femme qui m'était inconnue, et à qui je croyais l'être. Malgré la gravité que j'affectais, je ne pus me défendre d'attacher ma vue sur une personne si polie, et je ne doutai point, à voir la propreté de ses habits, que ce ne fût une dame hors du commun.

Elle me cachait avec soin son visage, ne me laissant apercevoir qu'un œil, qui me lança une œillade dont je fus percé jusqu'au fond du cœur. Je me glissai tout ému derrière la belle, et, voulant lui témoigner ma reconnaissance par quelques paroles obligeantes, je lui dis tout bas : Que vos politesses sont dangereuses ! Je crois que vous ne les craignez guère, me répondit-elle sur le même ton. Je n'osai lui répliquer, de peur d'être entendu de quelques femmes qui étaient autour d'elle, et qui me paraissaient de sa compagnie. Je les regardai toutes ; et m'étant sur-tout appliqué à en considérer une qui se cachait moins que les autres, je la reconnus pour la veuve du docteur Gracia, professeur en médecine, femme déjà surannée, et qui tenait des pensionnaires. Je savais qu'elle avait trois filles, qu'on appelait par excellence les trois Graces, à cause du nom de leur père, et qui véritablement passaient pour des personnes charmantes. Je ne doutai point que la dame à qui je venais de parler ne fût une de ces trois illustres sœurs ; et comme la renommée vantait particulièrement la beauté de l'aînée, aussi-bien que son bon esprit, je souhaitai que ce fût celle-là : souhait que je ne pus former, sans craindre en même temps pour mon cœur. Il faut tout dire : avec la réputation d'être fort jolies, elles avaient celle de n'être pas des vestales ; ce qui ne me surprenait point, le docteur Gracia ayant laissé ses affaires dans un état qui avait obligé sa veuve à prendre des pensionnaires pour soutenir sa maison. Si la médisance ne respecte pas les filles

élevées avec sévérité, comment pouvait-elle épargner les trois Graces, qui étaient sans cesse environnées de galants? Elles avaient appris la musique, et leur père, homme de plaisir, s'était plus attaché à les rendre propres à la société, qu'à les former à la vertu.

J'étais parfaitement instruit de tout cela, comme de leur côté elles n'ignoraient pas qui j'étais. On leur avait dit que je savais la musique à fond, que l'argent ne me manquait point, et que j'avais un penchant naturel à le dépenser. Ces bonnes qualités, qu'elles aimaient fort dans un homme, leur donnèrent envie de me connaître, et de m'engager à grossir le nombre de leurs pensionnaires. Elles m'en avaient adroitement fait faire la proposition, que j'avais rejetée, de peur de m'embarquer dans une nouvelle galanterie. J'avais même bien fait serment d'éviter tous les pièges que l'amour me tendrait, et je ne croyais pas que, dans le lieu saint où je me trouvais, je violerais mon serment. Néanmoins je sentis certaine agitation, qui ressemblait si fort aux premiers mouvements d'une passion naissante, que j'en fus alarmé. Guzman, me dis-je à moi-même, prends garde de faire ici une folie. Quel Dieu viens-tu adorer dans cette église? Ne laisse pas surprendre ton cœur. Veux-tu perdre le fruit de tant d'années d'étude?

Dans le temps que ma raison se révoltait ainsi contre ma faiblesse, les dames ayant fini leurs prières se levèrent pour sortir. Elles étaient au nombre de sept à huit personnes, toutes de la

même compagnie. Elles passèrent devant moi. Je me levai aussitôt pour les saluer. Celle qui m'occupait l'esprit, et qui était effectivement l'aînée des trois sœurs, sous prétexte de rajuster sa mante, me fit voir adroitement son visage. J'en fus frappé vivement, et les regards dangereux qu'elle jeta en même temps sur moi achevèrent de me troubler. Peu s'en fallut, dans le désordre où étaient mes esprits, que je ne la suivisse, entraîné par je ne sais quel charme qu'on ne peut concevoir si on ne l'a éprouvé. Cependant un mouvement, qui ne pouvait venir que du ciel, me retint tout à coup, et me donna la force de résister à un attrait si puissant. Je me représentai dans le moment le péril que je courais, et considérai l'abîme où j'allais me précipiter. Je me remis à genoux pour continuer ma prière, ou plutôt pour la commencer; car j'avais été jusqu'alors si distrait, si ému, qu'il ne m'avait pas été possible de m'en bien acquitter. Je ne pus même détourner mon esprit de l'image enchanteresse qui l'occupait; et plus agité qu'un vaisseau qui se trouve sans voiles et sans gouvernail au milieu de la mer, je cédais aux divers mouvements qui s'élevaient dans mon cœur.

L'inquiétude qui me travaillait ne me permettant plus de demeurer dans la chapelle, j'en sortis, non pour marcher sur les traces de la beauté qui avait fait tant d'impression sur moi, au contraire, je voulais la fuir; et craignant de la rencontrer sur le chemin de la ville, je pris une autre route. Je

tournai mes pas du côté de la rivière, dans l'espérance qu'en me promenant le long de ses bords je perdrais insensiblement le souvenir de cette redoutable personne, dont toute ma philosophie ne pouvait me détacher. Peut-être serais-je redevenu tranquille à force de réflexions, si mon étoile ne m'eût conduit à ma perte. Une voix que j'entendis à dix ou douze pas de moi me fit tourner la tête du côté qu'elle partait, et la première chose qui s'offrit à ma vue fut dona Maria Gracia, cette même dame dont j'évitais les charmes avec tant de soin. C'était elle qui chantait, assise sur l'herbe fleurie, tandis que ses sœurs et les autres dames de sa compagnie étendaient auprès d'elle une magnifique collation.

A ce spectacle, je ne fus plus maître de moi: je m'avançai vers elles en les saluant. Convenez, mesdames, leur dis-je, que le destin m'est bien favorable aujourd'hui, puisqu'il veut que je vous rencontre par-tout; mais, pour être parfaitement heureux, il faudrait que je fusse de votre écot. Dona Maria me répondit en souriant qu'il ne tiendrait qu'à moi d'en être; qu'aussi-bien il était juste que tant de bergères eussent du moins un berger pour les défendre des loups. Cette réponse me ravit et m'engagea dans la conversation. Je m'approchai des dames, j'ôtai mon manteau pour être plus à mon aise, et m'étant mis de la partie, je m'abandonnai à toute la gaieté de mon humeur. Animé de la présence de la personne qui me charmait, je brillai dans cet entretien. La mère et les

filles me firent, comme à l'envi, des honnêtetés. Il me semblait n'avoir jamais passé des moment si agréables. Je me repentais de ne m'être pas plus tôt faufilé avec une famille si charmante, et d'en avoir fui les occasions. Les autres dames étaient aussi fort gracieuses, de sorte que ce qu'il y avait de plus aimable à Alcala se trouvait là rassemblé; c'est ce que je leur dis plus d'une fois. Elles m'en surent bon gré; et, pour me montrer que je leur rendais justice, elles se disposèrent, après avoir fait collation, à former un concert. Deux dames prirent des guitares qu'elles avaient fait apporter, et dona Maria, avec quelques autres qui avaient de la voix, les accompagna. Une guitare me fut ensuite présentée, et l'on me pria de jouer quelques airs à danser; ce que je fis avec moins de plaisir que je n'en eus à voir les danses légères de ces dames, qui paraissaient à mes yeux dans cette prairie autant de nymphes de Diane.

L'aînée des trois sœurs était la danseuse qui avait le plus de part à mes regards. Elle avait un air de noblesse et des graces qui la distinguaient de ses compagnes. Tu ne seras pas étonné qu'un homme, qui prenait feu aussi facilement que moi, ne pût résister à ces belles qualités. Je devins si amoureux de dona Maria, que je ne voyais plus qu'elle. Lorsqu'elle eut cessé de danser, je m'assis à ses pieds, et, lui présentant la guitare que j'avais entre les mains, je la conjurai d'en jouer elle-même, et de chanter en même temps; ce qu'elle ne refusa point de faire, à condition que je l'accom-

pagnerais aussi. Elle avait ouï parler de ma voix, et elle mourait d'envie de l'entendre. Comme je n'en avais pas moins de la satisfaire, je fis aussitôt retentir la prairie de cette voix touchante que je ne faisais jamais éclater sans m'attirer des applaudissements. Toute la compagnie en fut si contente, qu'elle ne pouvait se lasser de me le témoigner.

Nous continuâmes à nous divertir de cette manière jusqu'à la nuit. Alors la veuve du docteur Gracia fit sonner la retraite, et nous commençâmes à défiler tous vers la ville, de façon que dona Maria et moi nous marchions les derniers, comme si, déja d'intelligence tous deux, nous eussions affecté de demeurer derrière pour nous entretenir en particulier. Il est inutile de dire que notre conversation roula sur l'amour : nous étions l'un et l'autre trop en train de nous agacer, pour nous parler d'autre chose que de tendresse. Nous nous fîmes une déclaration réciproque de nos sentiments, et dès ce jour-là nous aperçûmes que nous étions faits l'un pour l'autre. Comme les autres personnes de la compagnie n'avaient pas ensemble un entretien si amusant que le nôtre, elles allaient plus vite que nous. Dona Maria, voulant les suivre, fit par hasard ou autrement un faux pas, de sorte qu'elle serait tombée, si je ne l'eusse soutenue. Je la retins entre mes bras, et je fus assez hardi en la relevant pour lui dérober un baiser. Je n'eus pas sitôt pris cette liberté, que la crainte d'avoir déplu par cette action m'obligea d'en faire des excuses à la dame, qui, bien loin de s'offenser de

ma hardiesse, me dit fort spirituellement que j'avais bien fait de me payer par mes propres mains du service que je lui avais rendu, et qu'elle aurait pu négliger de reconnaître.

Quand nous fûmes arrivés à la porte de la maison des trois sœurs, leur mère me pria d'entrer; ce que je fis fort volontiers. On m'y présenta des rafraîchissements, et je m'y arrêtai jusqu'à ce que je jugeai que la bienséance exigeait que je prisse congé de la compagnie : néanmoins, avant que je me retirasse, je demandai à la veuve la permission de la venir quelquefois assurer de mes respects. Enfin, je quittai dona Maria. J'étais si transporté d'amour, et j'en avais l'esprit si troublé, qu'au lieu de m'en retourner chez moi, je pris le chemin de l'université : je ne reconnus mon erreur que lorsqu'étant arrivé à la porte, je me mis en devoir d'y frapper. Tu conçois bien que je ne dormis guère cette nuit, après avoir passé la journée comme je te l'ai raconté.

Je fus le jour suivant aux écoles de l'université, où ma distraction fut telle, qu'en sortant je n'aurais pu dire de quelle matière on y avait traité. L'après-dînée, sans pouvoir m'en défendre, je me rendis chez dona Maria, que j'écoutai plus attentivement que je n'avais fait mon professeur le matin, et qui me détacha si bien de l'université, que je cessai bientôt d'y aller. Je renonçai aux ordres que j'avais voulu prendre. Je changeai mon habillement ecclésiastique en un habit séculier des plus riches, et, après avoir payé mon hôte, je me

mis en pension chez la veuve du docteur Gracia, ou, pour parler plus juste, je m'abandonnai au démon qui m'entraînait. Tous les gens sensés, et qui étaient dans mes intérêts, déplorèrent mon aveuglement. Le recteur même eut la bonté de me faire une charitable remontrance sur le changement de ma conduite; mais tous ses discours judicieux furent inutiles: il fallut que je subisse mon sort, qui était de m'abîmer; ou bien le ciel voulait peut-être par là dérober un mauvais sujet à l'église.

CHAPITRE V.

Guzman se remarie à Alcala, et revient peu de temps après demeurer à Madrid avec sa nouvelle épouse.

Je vivais délicieusement chez mes nouvelles hôtesses: j'y faisais très bonne chère; elles prévenaient mes désirs; elles ne cherchaient qu'à me plaire en toutes choses; en un mot, j'étais le maître du logis. Une vie si voluptueuse dura trois mois, au bout desquels je parlai de mariage. Nous fûmes bientôt d'accord sur les articles; et, pour pousser la folie encore plus loin, je fis une grande dépense en habits de noces, tant pour la mariée que pour son prétendu: il semblait que j'eusse des écus à compter par boisseaux. Cependant, pour dire la vérité, je jouais de mon reste.

Ma belle-mère, qui était une bonne femme des plus faciles à éblouir, voyant tout le fracas que je faisais, s'imagina que j'avais des biens considérables, que la fortune de ses autres filles était assurée, et qu'un gendre tel que moi allait améliorer les affaires de sa maison. Comme il faut qu'un jeune homme s'occupe, elle me proposa de m'appliquer à la médecine, en me disant que c'était une profession très lucrative, et que si son mari eût été plus laborieux, il aurait laissé sa veuve et ses enfants fort à leur aise. Pour mieux m'engager à prendre ce parti, elle m'offrit tous les livres et les mémoires du docteur Gracia, ne doutant pas, disait-elle, qu'avec ce secours, et l'excellent esprit que j'avais, je ne devinsse en peu de temps un habile médecin. Pour la contenter, j'eus la complaisance de m'assujettir pendant six mois à étudier sous de fameux professeurs en médecine. Leurs leçons ne furent guère de mon goût; aussi m'ennuyant d'une étude si désagréable, que je n'aimais point, et qui ne pouvait me donner de quoi vivre que dans ma vieillesse, je m'en dégoûtai. Je feignis d'avoir reçu des lettres d'un de mes amis, qui me mandait qu'il avait occasion de me procurer à Madrid un emploi honorable, et où je ne manquerais pas de m'enrichir en très peu d'années. Je fis part de cette nouvelle à ma belle-mère, qui, la croyant véritable, fut la première à me conseiller d'accepter cet emploi, malgré le regret qu'elle avait de me perdre.

L'aversion que je me sentais pour la médecine

n'était pas la seule raison que j'eusse de quitter Alcala; j'en avais encore d'autres. Je me voyais fort court d'argent, et je n'étais pas bien aise de montrer la corde dans une ville où j'avais jusqu'alors passé pour un homme aisé. Outre cela, je te dirai que dona Maria, depuis notre mariage, s'était avisée de renouer commerce avec certains écoliers dont elle n'avait pas dédaigné la tendresse auparavant; ce qui me déplaisait d'autant plus, qu'elle ne pouvait attendre de la reconnaissance de ces galants que des sérénades et des boîtes de confitures. Je n'étais nullement satisfait de ces viandes creuses : il me semblait qu'un mari qui voulait bien fermer les yeux sur les galanteries de sa femme méritait du moins que l'abondance régnât dans sa maison. Je me résolus donc à m'éloigner d'un séjour où mon épouse avait de si mauvaises connaissances, et d'aller nous établir à Madrid, où nous pouvions compter d'en faire de meilleures.

Nous étant préparés à ce voyage, nous dîmes adieu à nos amis et à notre famille, et nous nous rendîmes en bon équipage à Madrid, ville appelée à juste titre la ressource des malheureux. Je m'étais brouillé avec le seigneur don André mon beau-père, à l'occasion de mon second mariage, que j'avais contracté contre son avis : nous avions rompu tout commerce ensemble; je ne songeais plus à lui. A l'égard de mes créanciers, comme j'avais encore devant moi plus de deux ans, j'étais fort en repos de ce côté-là. J'espérais qu'avant

qu'ils fussent en droit de m'inquiéter je ferais quelque bon coup de ma façon, ou que la beauté de ma femme nous mettrait en état d'aller nous faire loin d'eux un solide établissement.

Un pauvre diable de marchand d'Alicante fut le premier qui donna dans nos filets. Nous l'avions rencontré sur notre route ; il s'était joint à nous, et, pour ses péchés, en voyant dona Maria, il avait conçu pour elle un amour violent. Nous nous en aperçûmes bien, lorsqu'étant arrivés à Madrid, il nous entraîna, pour ainsi dire, dans son auberge, où il nous assura que nous serions à merveille. L'hôtesse, nous dit-il, est une des meilleures femmes du monde : elle a des chambres de la dernière propreté, et il demeure à deux pas de chez elle un fameux rotisseur qui nous fournira tout ce que nous voudrons avoir. Il n'y eut pas moyen de tenir contre la vivacité de ses instances, qui nous déclaraient assez la bonté de ses intentions : nous nous laissâmes persuader et conduire à son auberge. Nous y fûmes parfaitement bien reçus par l'hôtesse, qui nous parut effectivement d'un très bon caractère, et fort amie du marchand. Elle nous donna la plus belle chambre de sa maison, et s'offrit civilement à nous rendre service dans toutes les occasions où nous pourrions avoir besoin d'elle.

Notre compagnon de voyage nous pria de lui laisser le soin de nous faire apprêter un bon souper ; et il s'en acquitta en homme riche et qui avait envie de plaire. Il n'épargna rien pendant le repas

pour gagner mes bonnes graces. Il me fit plus d'honnêtetés qu'à ma femme, peut-être parcequ'il me croyait plus opposé qu'elle à son dessein. Après le souper je demandai à compter, et l'on me dit que tout était payé. J'en fus ravi; mais, pour lui faire connaître que je savais régaler aussi-bien que lui, je l'invitai à dîner pour le lendemain. J'envoyai chercher le traiteur, ou rotisseur, car il était l'un et l'autre, et je lui ordonnai de préparer un repas délicat pour trois personnes. Il est vrai que je me promettais bien que le marchand en ferait les frais; et, pour cet effet, aussitôt que nous eûmes dîné, je sortis sous prétexte d'avoir une affaire de conséquence qui m'appelait dans le quartier de la cour, en le priant de m'excuser et de vouloir bien tenir compagnie à mon épouse. C'était là justement ce qu'il souhaitait, et moi de même. Dona María, quoiqu'assez parée de sa beauté naturelle, avait passé toute la matinée à y ajouter tous les charmes qu'elle avait pu emprunter de l'art; de sorte qu'elle avait un éclat dont il était tout ébloui. Elle lui proposa de jouer pour le désennuyer, et lui gagna cent beaux ducats, qu'il voulut perdre par galanterie.

Ce ne fut là que le commencement du branle; car devenant plus libéral à mesure qu'il prenait plus d'amour, il se jeta dans une dépense effroyable. Il fit présent à ma femme de plusieurs habits magnifiques, et de quantité de bijoux. Il la menait tantôt à la promenade, tantôt aux spectacles, et nous régalait, elle et moi, tous les jours à grands

frais. Je m'imagine, me diras-tu, que toutes ses générosités n'étaient pas en pure perte pour lui. Je le crois comme toi. Dona Maria était naturellement trop reconnaissante pour les payer d'une parfaite ingratitude; mais c'est de quoi je ne me souciais guère. L'époux d'une coquette, quand il est dans l'indigence, et qu'il trouve son compte à laisser sa femme coqueter, doit être complaisant : les sots sont les galants qui achètent chèrement de lui une chose dont il est soûl. Pour moi, je me revis en peu de temps par ma complaisance dans une gracieuse situation. Tout ce qui nous chagrinait, mon épouse et moi, c'est que notre hôtesse faisait semblant de ne souffrir qu'à regret la bonne intelligence qu'elle voyait entre ma femme et le marchand. On ne lui avait fait que de petits présents pour la rendre traitable; elle voulait de plus grands profits; cela fut cause que nous délogeâmes. Nous louâmes une maison tout entière, pour y vivre en pleine liberté, et nous la garnîmes d'assez beaux meubles, dont le señor Diego, c'est ainsi que se nommait le marchand, eut la bonté de faire la dépense. O la joyeuse vie que nous menions là-dedans! La bonne chère, l'amour et tous les plaisirs semblaient y faire leur séjour.

Le marchand ne pouvait être plus satisfait qu'il l'était de son sort, et nous n'étions pas moins contents du nôtre. La concorde et la paix régnaient dans notre petit ménage, lorsqu'un jeune seigneur flamand, beau, bien fait et à grand équipage, vit ma femme à la comédie avec le señor Diego, et la

trouva si aimable, qu'il eut envie de la connaître. Il ne souhaitait pas moins de savoir qui était l'homme qui l'accompagnait. La dame lui paraissait une personne de qualité, tant par ses habits que par son air noble, et le marchand avait une mine basse, avec un habillement qui ne donnait pas une idée avantageuse de sa condition. Il ne savait que penser de ce bizarre assemblage. Il prit d'abord Diego pour un domestique de la dame; mais Diego avait avec elle un air familier, qui lui fit croire ensuite que c'était son mari. Pour être informé de la vérité, il les fit suivre après la comédie par un laquais qui avait de l'esprit, et ce laquais ayant tout découvert par ses perquisitions, lui en fit un fidèle rapport. Le gentilhomme flamand, ravi d'avoir jeté les yeux sur une personne de bonne composition, se flatta de la souffler au négociant, dont la figure était si différente de la sienne.

Pour y parvenir, il eut une secrète conférence avec notre ancienne hôtesse, qu'il mit dans ses intérêts par des présents, et qui, ne demandant pas mieux que d'être employée à de pareilles affaires, promit de le bien servir pour son argent. Cette femme, dont nous nous étions séparés à l'amiable, nous venait voir quelquefois : elle ménageait notre connaissance, ou, si vous voulez, celle de mon épouse, pour en profiter dans l'occasion. Un jour, dans un entretien particulier qu'elle eut avec dona Maria, elle lui fit un portrait flatteur du Flamand, et lui parla de façon qu'elle l'engagea, sans que

Diego en sût rien, à une promenade où ce jeune gentilhomme se trouva comme par hasard. Outre qu'il était fait à peindre et beau par excellence, il avait l'esprit agréable et insinuant. Ma femme se sentit d'abord du goût pour lui, et ne le laissa pas long-temps languir. Les marques de reconnaissance de ce galant ne furent pas, comme celles de Diego, des montres de dix à douze pistoles, ni des habits de peu de valeur; ce furent des bourses de cent doublons, des diamants de prix, de superbes tentures de tapisseries et de la vaisselle d'argent. Vive la noblesse! Dès que nous vîmes que ce seigneur répandait sur nous ses richesses à pleines mains, nous nous attachâmes à lui, et nous commençâmes à négliger furieusement notre bourgeois d'Alicante: plus de complaisance, plus d'attention pour lui; dona Maria, en sa présence même, favorisait son rival.

Le señor Diego ne manquait pas de fierté: c'était un de ces riches marchands qui se regardent comme des gens de qualité. Ne pouvant souffrir qu'on lui préférât quelqu'un, après tout ce qu'il avait fait pour nous, il en murmura; des murmures, il passa aux reproches, et des reproches aux menaces. Ses emportements excitèrent mon courroux: je lui parlai en homme qui voulait être maître dans sa maison; en un mot, je le maltraitai fort, et lui fis même comprendre que, s'il m'échauffait encore les oreilles, je lui apprendrais à vivre. Dans le fond, je ne lui devais rien; s'il avait dé-

pensé beaucoup chez moi, on lui en avait donné quittance. Il ne s'était point attendu que je le prendrais sur un ton si haut; et jugeant par-là qu'il avait plutôt été ma dupe, que moi la sienne, il prit le parti de se retirer en crevant de rage et de dépit, au lieu de rendre mille graces au ciel de l'avoir délivré d'une si dangereuse sangsue.

Le gentilhomme flamand, bien loin de diminuer la dépense qu'il faisait au logis, l'augmentait de jour en jour; il nous accablait de présents. Aussi c'était une chose à voir que les grands airs que nous nous donnions : j'avais trois laquais, ma femme deux suivantes; nous vivions comme si la prospérité dont nous jouissions eût dû toujours durer. Cependant nous n'étions pas fort éloignés de sa fin. Notre galant s'avisa, pour nos péchés et pour les siens, de vanter sa bonne fortune à un comte de ses amis, jeune seigneur de la cour, et de l'amener chez nous. Celui-ci n'eut pas sitôt vu dona Maria, qu'il devint rival du Flamand. Passe encore pour cela : elle avait assez d'esprit pour les accorder tous deux. Mais le comte voulant associer à ses plaisirs deux ou trois autres petits-maîtres, les introduisit dans notre maison, où toute cette brillante jeunesse se mit à faire un fracas de tous les diables. On n'entendait au logis que rire et chanter nuit et jour ; on n'y faisait que jouer et boire; et comme ces jeunes gens n'étaient pas toujours bien en espèces, ils empruntaient, ils pillaient, et tout leur argent venait fondre chez nous, sans que je m'aperçusse que notre fonds augmentât

de beaucoup, quoique nous tirassions journellement un profit certain de leurs débauches : nous dissipions le bien à mesure que nous le gagnions.

Une vie si agitée ne pouvait manquer de nous attirer quelque malheur. Deux de ces petits-maîtres, déjà désunis par la jalousie, eurent au jeu une dispute, qu'ils poussèrent jusqu'à mettre l'épée à la main. Ils se battirent, et, avant qu'on pût les séparer, il y en eut un qui fut blessé mortellement. Les parents de ces jeunes seigneurs, ayant appris que cet accident était arrivé dans ma maison, qui leur parut une source de désordres, m'envoyèrent enlever de mon lit un beau matin par une grosse troupe d'archers, qui me menèrent en prison, après avoir joué de la griffe chez moi et raflé mes meilleurs effets.

Cette subite irruption de la justice réveilla désagréablement ma femme, qui se leva et s'habilla promptement pour aller trouver le principal de mes juges, personnage des plus graves, et aussi respectable par son air prude que par son âge avancé. Elle se jeta les larmes aux yeux à ses pieds, et implora son appui par des paroles très touchantes. Le vieillard, malgré le froid des années, fut moins attendri par les discours de la solliciteuse, qu'échauffé par les charmes de sa personne. Il la releva, et, pour lui donner, disait-il, une audience particulière, il la fit entrer dans son cabinet, où, tandis qu'assise auprès de lui elle racontait son affaire le plus à son avantage qu'elle pou-

vait, le vieux satyre, qui ne l'écoutait point, lui essuyait les pleurs avec un mouchoir d'une main, et lui passait l'autre en tremblant sur la gorge. Enfin il consola mon épouse, en lui faisant espérer que la triste aventure arrivée chez elle n'aurait aucune fâcheuse suite, et sur-le-champ il envoya ordonner de sa part, au concierge de la prison, de m'y faire un bon traitement. C'était un magistrat d'une grande autorité, et qui dès ce moment-là aurait pu m'en faire sortir s'il l'eût voulu; mais il avait encore des audiences à donner à ma femme; comme en effet il lui dit, en la quittant, qu'elle n'avait qu'à le revenir voir le lendemain à la même heure; ce qu'elle fit. Il l'attendait dans son cabinet, où elle le trouva frisé, poudré, musqué, avec une barbe retroussée. Il promit, dans cette seconde visite, que je serais élargi le jour suivant; et il fallut encore que ma femme prît la peine de retourner chez lui, pour recevoir de sa main l'ordre de mon élargissement.

Je m'estimai fort heureux de me voir si promptement hors de cette affaire, quoique ce fût aux dépens de la moitié de mes effets. Je me flattais qu'à l'ombre du puissant protecteur que dona Maria venait de se faire nous pourrions impunément aller toujours notre train. Dès l'après-dînée je me rendis à son hôtel, où je le remerciai de ses bontés. Il me reçut d'un air honnête, et me témoigna que je lui ferais plaisir de le voir quelquefois et de dîner avec lui. Je parus infiniment sensible à cet honneur, et je le suppliai, en prenant congé

de lui, de nous continuer sa protection. Il me protesta que je pouvais compter là-dessus, et, pour m'en donner une forte assurance, il nous honora d'une visite dès le soir même. Nous lui fîmes une réception dont il eut tout lieu d'être content. Quand il aurait été le premier ministre de la monarchie d'Espagne, nous ne lui aurions pas marqué plus de respect. Comme il nous dit qu'il aimait la musique, nous fîmes, mon épouse et moi, un petit concert qui fut fort de son goût; ensuite nous le régalâmes de quelques confitures, qui lui donnèrent occasion de nous en envoyer le lendemain une caisse, dont on lui avait fait présent.

Ce galant suranné s'accoutuma peu à peu à venir tous les soirs dans une maison où il était si bien reçu. Ma présence pourtant ne laissait pas de le gêner; et pour m'écarter, il me dit, un jour qu'il m'avait invité à dîner chez lui, qu'il ne pouvait plus souffrir qu'un homme qui avait de l'esprit comme j'en avais passât sa jeunesse dans l'oisiveté; qu'il avait dessein de m'occuper en me faisant avoir un emploi; qu'il en savait un qui me convenait, et où je serais bien maladroit si je ne m'enrichissais pas en peu de temps. Je lui répondis que je n'étais oisif que malgré moi; qu'il m'obligerait sensiblement s'il me procurait quelque occupation utile, et que je m'en acquitterais de façon qu'il n'aurait aucun reproche à me faire. Deux jours après il vint au logis, et me mit entre les mains une commission toute prête d'officier receveur des tailles du roi, en me signifiant qu'il fallait que dès

le lendemain, pour tout délai, je partisse pour me rendre au quartier de mon département. Quoique je n'aimasse guère cet emploi, je l'acceptai, et j'en fis à mon bienfaiteur les mêmes remercîments que je lui aurais faits s'il m'eût élevé à un des premiers postes du royaume. Ma femme n'en était guère plus contente que moi; néanmoins nous résolûmes, dans notre conseil secret, d'en tâter un peu, et d'éprouver si, pendant mon absence, notre amoureux barbon serait assez généreux pour réparer la perte du gentilhomme flamand.

Je m'éloignai donc de dona Maria, laissant le champ libre à son vieil Adonis. J'arrive au lieu de mon département; je suis installé dans mon emploi. Je me prépare à l'exercer; mais, hélas! que nous trouvons de près les choses différentes de ce qu'elles paraissent de loin! Je connus bientôt que mon poste n'était pas de ceux où l'argent nous vient en dormant; et que, pour y gagner seulement ma vie, je devais m'attendre à suer sang et eau; outre qu'en tourmentant les misérables, et en faisant mille violences, on ne s'acquiert point l'amitié du public. En un mot, ce métier me déplut. Je ne sais si je n'eusse pas mieux aimé celui de voleur de grands chemins. Aussi me proposais-je, au bout des trois premiers mois, de demander qu'on me rappelât. Ils n'étaient pas encore expirés, que mon patron m'écrivit lui-même de revenir à Madrid. Sa lettre me causa plus de joie que je n'en avais ressenti lorsqu'il m'avait si charitablement tiré de prison. J'abandonnai de bon cœur

mon poste, et m'en retournai vers mon protecteur, fort curieux de savoir pourquoi il s'ennuyait de mon absence. Je commençai par l'aller voir en arrivant. Il se mit d'abord à se plaindre de l'humeur coquette de dona Maria. Vous avez, me dit-il, une femme qui a un grand défaut; elle n'aime que les jeunes gens. J'ai eu beau lui représenter que les fréquentes visites qu'ils lui font la perdront infailliblement, jusqu'ici je n'ai pu l'engager à leur rompre en visière. C'est une petite incorrigible.

Je ne vous ai rappelé, poursuivit-il, que pour vous informer de son indiscrétion, et vous avertir de prendre garde à sa conduite, de peur qu'il ne se passe encore chez vous une scène pareille à celle que vous savez. On ne trouve pas toujours des protections puissantes et désintéressées. J'entendis bien ce que cela signifiait, et je promis au vieillard d'employer tout le pouvoir que j'avais sur ma femme pour l'obliger de vivre avec plus de retenue. Après avoir fait cette promesse, qui réjouit un peu le bon homme, je me rendis chez moi, fort assuré que mon épouse, de son côté, m'en allait bien conter. Je l'excusais par avance d'avoir fait quelques infidélités au protecteur, qui avait un vrai visage de vieux, et qui était encore plus vieux qu'il ne le paraissait. Effectivement, à peine eus-je rapporté à ma femme ce qu'il venait de me dire, qu'elle se déchaîna contre lui, le traitant d'infâme avare, et disant qu'elle n'avait reçu de lui, depuis mon départ, que des présents frivoles.

J'entrai dans le ressentiment qu'elle avait de l'avarice de ce vilain jaloux, et je laissai venir dans ma maison plus de jeunes gens qu'il n'en venait auparavant; ce que notre magistrat ayant remarqué, il me reprocha aigrement que je lui avais manqué de parole; et, comme s'il eût fait ma fortune, il me dit que je reconnaissais bien mal les bienfaits dont il m'avait comblé. Je feignis de vouloir m'excuser, mais je n'en fis ni plus ni moins. Il me parla une seconde fois, se plaignant que, pour pouvoir entretenir ma femme en particulier, il était obligé de venir chez moi à des heures qui le dérangeaient. Je perdis à la fin patience, et, pour nous défaire d'un homme si incommode, je lui fis dire deux ou trois fois qu'il n'y avait personne au logis, quoiqu'il sût bien que nous y étions.

Dès qu'il s'aperçut que nous cherchions à nous affranchir de sa tyrannie, son amour se convertit en haine, et ce juge passionné, dans sa fureur, nous fit condamner à sortir de Madrid dans trois jours, sous peine d'être enfermés pour le reste de notre vie. Il s'imaginait qu'il nous réduirait par-là sans doute à implorer sa miséricorde, et à faire ce qu'il lui plairait; il se trompa. Dès que cette injuste sentence nous fut signifiée, nous devinâmes aisément qui l'avait fait rendre, et nous prîmes la résolution d'y obéir, ma femme aimant mieux aller jusqu'au bout du monde, que d'avoir jamais affaire à ce vieux sorcier, et moi voyant approcher le temps que mes créanciers attendaient peut-être avec impatience pour me faire remettre en prison.

CHAPITRE VI.

Guzman et sa femme, ayant été chassés de Madrid pour leurs bonne vie et mœurs, vont à Séville. Guzman retrouve là sa mère. Suites de cette rencontre.

Nous nous défîmes, dès le premier jour, de nos meubles et de tout ce qui aurait pu nous embarrasser dans un voyage. Le second jour, nous louâmes quatre mules dont nous avions besoin pour nous voiturer et pour porter notre bagage, et le troisième, d'assez bon matin, nous partîmes sans regret d'une ville où, pour peu que nous eussions encore demeuré, nous aurions été obligés de vendre nos marchandises au rabais.

Nous prîmes le chemin de Séville, autant pour satisfaire le désir que j'avais de revoir ma patrie, que pour contenter dona Maria, qui, sur les merveilles qu'elle m'en avait ouï raconter, souhaitait ardemment d'en juger par ses propres yeux. Je lui avais dit, entre autres choses, qu'on voyait incessamment arriver du Pérou à Séville un grand nombre de marchands chargés d'or, d'argent et de pierreries. Elle brûlait d'impatience d'essayer ses regards sur ces riches mortels, et de remplir ses coffres de leurs dépouilles. Cependant, quelque

bon dessein que nous eussions sur eux, nous n'allions qu'à petites journées, de peur de nous fatiguer. J'avais un secret plaisir à considérer les pays par où j'avais passé, quoiqu'ils me rappelassent le souvenir des tristes aventures de ma première jeunesse. Je reconnus le cabaret où j'avais été garçon d'écurie, et à la vue de Cantillana, je m'imaginai sentir encore ces excellents ragoûts de mulet dont on m'y avait autrefois régalé. Je me souvins aussi, à quelques lieues de là, des coups de bâton que j'avais reçus de deux archers de la Sainte-Hermandad. Je dînai dans cette charmante taverne où l'on mangeait des poulets en omelette, et le récit que je fis de cette histoire à ma femme la divertit infiniment. Enfin je m'arrêtai à cet ermitage qui m'avait servi de gîte la première nuit de ma sortie de Séville; et, transporté d'une joie si tendre qu'elle m'arrachait des pleurs, j'apostrophai le saint dans ces termes : « O grand saint Lazare, quand je m'éloignais des degrés de votre chapelle, j'avais la larme à l'œil, j'étais à pied, misérable, et vous me revoyez aujourd'hui content, bien en fonds et bien monté. »

Il était nuit quand nous arrivâmes à la ville. Nous descendîmes à la première hôtellerie que nous rencontrâmes en entrant. Nous y fûmes fort mal; mais le lendemain m'étant levé pour aller chercher un logement plus commode, j'en trouvai un dans le quartier de Saint-Barthélemi, et j'y fis aussitôt porter mes hardes. Je demandai ensuite dans la ville des nouvelles de ma mère et personne

ne put m'en dire; ce qui me fit croire qu'elle n'était plus au monde. Prévenu de cette opinion, qui m'affligeait, je m'en retournai chez moi bien tristement. Néanmoins j'étais dans l'erreur; la bonne femme vivait encore, et demeurait à Séville même. Ce fut dona Maria qui fit cette découverte deux mois après, et voici comment. Elle avait fait connaissance avec quelques jolies dames de son humeur; elle leur parla par hasard de ma mère, et elle fut fort étonnée d'apprendre qu'elle logeait dans notre voisinage avec une jeune et belle personne qui passait pour sa fille. Bon sang ne peut mentir. Je ne sus pas sitôt le domicile de ma mère, que j'y volai. Je la vis, je la reconnus, et nous nous embrassâmes de part et d'autre avec une véritable affection.

Nous nous contâmes réciproquement, et en peu de mots, ce qui nous était arrivé depuis notre séparation, chacun pourtant de son côté ne disant que ce qu'il jugeait à propos de dire. Elle voulut, par exemple, me faire entendre qu'elle avait élevé par pure charité la fille qu'elle avait auprès d'elle, l'ayant prise en amitié dès sa plus tendre enfance. Je feignis de la croire pieusement sur sa parole, quoique je me doutasse bien qu'en se chargeant d'un si pénible soin elle avait eu des vues qu'elle n'osait m'avouer. Après un assez long entretien sur les affaires de la famille, j'allai rejoindre dona Maria, pour la lui amener: elles s'embrassèrent toutes deux à plusieurs reprises, et avec des témoignages d'ami-

tié que j'admirais dans une belle-mère et dans une bru.

Pour célébrer notre réunion, ma mère nous donna chez elle quelques repas, que nous lui rendîmes chez nous à notre tour. Comme j'avais besoin d'une vieille routière telle qu'elle était pour enseigner à ma femme les manières coquettes des dames de Séville, où la galanterie avait des usages différents de ceux d'Alcala et de Madrid, je lui proposai de venir demeurer avec nous, en lui représentant qu'elle y serait plus agréablement et plus à son aise qu'elle n'était. Elle me fit comprendre par sa réponse qu'elle ne pouvait se résoudre à quitter sa fille d'adoption, et que d'ailleurs elle appréhendait de ne pouvoir s'accorder long-temps avec mon épouse. Je levai le premier obstacle en consentant de recevoir aussi chez moi la personne dont elle ne pouvait se séparer. Vous n'y pensez pas, mon fils, me dit ma mère; vous connaissez encore bien peu les femmes. Croyez-vous que deux créatures aussi vives que Pétronille et dona Maria puissent vivre seulement un mois ensemble sans se brouiller, et même sans mettre le feu de la discorde dans toute la maison?

Je ne laissai pas toutefois de vaincre la répugnance que ma mère avait à m'accorder la satisfaction que je lui demandais. Il est vrai que je ne l'obtins d'elle que sur l'assurance que je lui donnai, qu'elle trouverait toujours dans ma femme une fille soumise à ses volontés; encore vint-elle toute seule loger avec nous, aimant mieux que

Pétronille demeurât chez elle, que de s'exposer, en l'amenant, à faire naître des divisions dans la famille. Au commencement, comme on dit, tout est beau. De l'un et de l'autre côté, c'était à qui ferait paraître plus de complaisance. Si la belle-fille avait toutes les attentions du monde pour la belle-mère, la belle-mère cherchait à prévenir les désirs de la belle-fille; elles ne se parlaient toutes deux qu'avec douceur; et si leur bonne intelligence eût duré, il serait tombé sur nous une pluie d'or. Mais malheureusement, au bout de trois mois, tout changea de face au logis. Ces mêmes dames, qui s'étaient si bien accordées jusque-là, commencèrent à tenir une autre conduite; ma mère voulut gouverner despotiquement, ma femme ne le put souffrir. Elles se brouillèrent, et leur brouillerie alla si loin, que la paix fut bannie de la maison. Elles disputaient et se querellaient à chaque moment du jour. Quelquefois, croyant rétablir entre elles l'union, je m'érigeais en arbitre de leurs différents, et prenais le parti de celle qui avait raison; alors l'autre, quelque tort qu'elle eût, me sachant très mauvais gré de la condamner, m'apostrophait d'une manière qui faisait peu d'honneur à l'arbitrage.

Une chose encore contribuait à entretenir leurs dissentions. Les vaisseaux qu'on attendait des Indes n'arrivaient point; l'argent devenait rare, et par conséquent les profits de galanterie ne pouvaient être que fort médiocres. Il fallait néanmoins qu'on fît toujours la même dépense dans notre

ménage, dona Maria n'étant pas d'humeur à entendre parler d'économie ; j'étais même obligé, pour la contenter, de lui acheter des habits tous les jours. Nos fonds diminuaient à vue d'œil, et nos chagrins augmentaient. Nous avions compté sur les marchands du Pérou, qui ne venaient pas, et ce n'était que dans l'espérance de disposer de leurs piastres que nous avions pris un si haut vol. Ma femme, à qui j'avais donné une grande idée de l'opulence et de la générosité de ces négociants, n'en pouvait détacher son esprit, et, dans l'impatience qu'elle avait de les voir arriver, elle me reprochait leur retardement, comme si j'en eusse été la cause; tout retombait sur moi.

Pour comble de bonheur, je fis connaissance avec un Italien, capitaine d'une galère napolitaine. Il avait eu ordre de la cour de se rendre à Malaga, pour transporter l'évêque de cette ville à Naples, et n'ayant pas trouvé ce prélat prêt à s'embarquer, il venait, en attendant, à Séville chercher des marchands qui eussent des marchandises de conséquence à faire passer en Italie, ainsi que cela se pratique. Je le rencontrai par hasard, dès le second jour de son arrivée, chez un négociant, et comme il ne parlait qu'italien, faute de pouvoir s'expliquer en espagnol, qu'il entendait pourtant, je leur servis de truchement dans l'entretien qu'ils eurent ensemble. L'officier fut ravi de voir un homme qui parlait sa langue aussi bien que lui, et il se faufila si bien avec moi, qu'il ne voulut plus me quitter. Il avait de l'esprit, et il était très

agréable de sa personne. Je le menai chez moi, et le présentai à ma femme, qui ne manqua pas de le charmer. Il nous fit de petits présents, et nous en aurions reçu de lui de plus considérables, s'il eût eu plus de temps à demeurer à Séville; mais il n'osa y faire un plus long séjour, dans la crainte de faire attendre l'évêque de Malaga, et de se gâter dans l'esprit du premier ministre. Ce n'était pas sans peine qu'il se voyait obligé de s'éloigner de dona Maria; et je doute qu'il eût pu s'y résoudre, s'il n'eût pas trouvé moyen de concilier son amour avec son devoir, en engageant ma chaste épouse à m'abandonner pour le suivre en Italie; ce qu'il fit fort bien sans truchement.

Après tout, je crois qu'il ne lui fut pas difficile de la déterminer à faire cette démarche. Outre que ma femme était plus que jamais mécontente de ma mère, et qu'elle m'avait pris en aversion, pour lui avoir le plus souvent donné le tort dans leurs démêlés, elle aimait le changement; je suis persuadé que le capitaine qui l'enleva ne tarda guère à s'en apercevoir. Quoi qu'il en soit, au lieu de courir après elle, et de songer à la rattraper, ce que j'aurais pu faire en allant à Malaga, où je serais arrivé avant qu'il eût mis à la voile pour retourner en Italie, je fis pont d'or à mon ennemi. Bien fou qui court après sa femme qui l'a quitté. J'aurais plutôt remercié le ciel de m'avoir délivré de la mienne, si, pour me rendre sans doute sensible à son éloignement, elle n'eût pas emporté avec elle tout ce qu'il y avait de meilleur au logis; en quoi le capi-

taine l'avait honnêtement aidée, sans que j'y eusse pris garde. Je n'en avais pas eu le moindre soupçon.

CHAPITRE VII.

Guzman, après la fuite de sa femme, demeure quelque temps avec sa mère. Par quelle ruse il devient ensuite intendant d'une femme de qualité.

J'EUS la prudence de tenir cette affaire secrète, pour éviter la honte d'un éclat, sans parler des lardons que les railleurs m'auraient donnés. Je vendis le reste de mon bien, qui consistait en quelques meubles et en quelques hardes que ma femme n'avait pas daigné emporter, et j'employai l'argent qui m'en revint à me divertir avec mes amis. Ma mère s'accommoda le plus long-temps qu'il lui fut possible de la vie que je menais; puis s'en étant enfin lassée, elle se retira dans la maison où elle avait laissé Pétronille, en me disant qu'elle vivrait là plus en repos; et dans le fond cette fille était plus propre que moi à servir d'appui à sa vieillesse. Je ne m'opposai pas au dessein de ma mère, et nous nous séparâmes tous deux sans nous brouiller.

Tu ne seras pas surpris si, en dépensant toujours sans rien gagner, je me trouvai bientôt réduit à

mon premier état ; mais tu t'étonnerais si je te disais qu'en me revoyant gueux je sentis un chagrin mortel de n'avoir plus rien. Tu aurais raison. Cela serait indigne d'un aventurier qui, dans quelque mauvaise situation où le mette la fortune, doit toujours trouver des ressources dans son génie. Aussi le mien ne m'abandonna-t-il pas. J'appris un jour qu'il y avait dans Séville une riche veuve dont le mari était mort dans les Indes gouverneur d'une ville, où il avait amassé de grands biens, dont elle jouissait en Andalousie ; que cette dame, qui vivait dans une haute dévotion, n'avait point d'enfants, et que ses héritiers étaient tous des personnes de considération ; qu'elle avait besoin d'un intendant ou homme d'affaires, et qu'elle en faisait actuellement chercher un qui eût de la probité, n'ignorant pas que ces sortes de places n'étaient pas toujours remplies par d'honnêtes gens.

Ce poste tenta ma cupidité, et je résolus de ne rien épargner pour l'obtenir, comptant ma fortune faite si j'avais le bonheur de l'occuper. Après m'être bien tourmenté l'esprit pour inventer quelque ruse qui pût m'y faire parvenir, je m'arrêtai à celle que je vais te conter. Je découvris que cette dame avait pour directeur un vieux père de l'ordre de Saint-Dominique. On me dit qu'elle ne faisait pas la moindre chose sans avoir auparavant consulté ce bon religieux, qui avait un empire absolu sur ses volontés. Cela me fit songer aux moyens de surprendre l'estime de sa révérence, et c'était en effet une voie sûre pour arriver à mon

but. Voici donc comme je m'y pris. Ma mère m'avait donné une bourse assez propre; j'y mis huit pistoles et vingt écus d'or. J'y ajoutai une bague de peu de valeur, un cachet d'or et un dé d'argent, dont ma mère avait fait présent à ma femme le jour qu'elles s'étaient vues pour la première fois; après quoi j'ôtai mon épée, et pris un habit simple et modeste. J'allai dans cet état au couvent des dominicains, où je demandai à parler au révérend père dont je viens de faire mention. C'était un grand prédicateur et un saint homme, qui avait fait plusieurs conversions. On crut que je venais le trouver, sur sa réputation, pour me mettre au nombre de ses pénitents; on me conduisit à sa chambre. J'y entrai d'un air hypocrite, et adressant la parole au religieux, sans oser attacher sur lui ma vue, je lui dis, d'une voix faible et douce: Mon très révérend père, je viens de ramasser dans la rue cette bourse, qui paraît pleine de pièces d'or ou d'argent. Quoique je ne sois qu'un pauvre homme, je sais bien qu'il ne m'est pas permis de la retenir; c'est pourquoi j'ai pris la liberté de vous demander pour la remettre, telle que je l'ai trouvée, entre les mains de votre révérence, pour qu'elle en dispose comme il lui plaira.

Le bon père, à ces mots, ouvrit de grands yeux pour me considérer depuis les pieds jusqu'à la tête; et aussi charmé de mon action, qu'elle lui aurait paru condamnable s'il en eût pu pénétrer le motif, il loua d'autant plus la délicatesse de ma conscience, qu'elle était plus rare dans les hommes indigents.

Il ne pouvait assez m'admirer; et se sentant en même temps une envie de me rendre service, pour récompenser ma vertu, il me fit des questions sur mon état et sur mes talents, afin qu'il pût savoir de quoi j'étais capable. Mon révérend père, lui dis-je, il y a quelque temps que je suis à Séville, où je ne suis point occupé. J'ai quitté la recette des tailles de Madrid, où j'ai été employé, et où j'ai mieux aimé mettre du mien que de me résoudre à persécuter les pauvres gens. De receveur des tailles je me suis fait intendant d'un grand seigneur, dont les affaires étaient fort dérangées. Néanmoins, avec l'aide de Dieu je serais venu à bout de les rétablir, s'il ne les eût pas gâtées à mesure que je les raccommodais. Enfin, après l'avoir servi pendant quatre années avec tout le zèle et toute la fidélité que je lui devais, je suis sorti de chez lui plus gueux que je n'y étais entré, et sans avoir été payé de mes gages.

Le révérend père m'écouta jusqu'au bout avec une extrême attention; et surpris d'entendre parler en si bons termes un homme dont l'habillement ne prévenait point en faveur de son éducation, il me demanda si j'avais étudié. Je lui répondis que j'avais fait toutes mes études, dans l'intention d'être prêtre; mais qu'après avoir bien réfléchi sur un dessein qui demandait trop de vertus, que je n'avais pas, je m'étais déterminé à l'abandonner. Il fut curieux de m'interroger sur des matières théologiques, pour voir jusqu'où pouvait s'étendre ma capacité; et comme j'avais la mémoire encore

toute pleine des leçons de mes professeurs de théologie, je lui répondis d'une manière qui l'étonna. J'eus avec lui un entretien de deux heures, et il parut si content de moi, qu'il me témoigna que j'avais gagné son amitié. Allez, me dit-il ensuite en me congédiant, je dois, demain dimanche, prêcher dans notre église; j'y publierai la bourse que vous avez trouvée. Revenez ici mardi; j'espère que j'aurai quelque bonne place à vous offrir.

Après avoir quitté sa révérence, je me rendis chez ma mère. J'ai perdu, lui dis-je, la bourse que vous m'aviez donnée, et dans laquelle sont votre bague, votre cachet et le dé d'argent de dona Maria, avec huit pistoles et vingt écus d'or qui faisaient tout mon bien. Heureusement elle est tombée entre les mains d'un père dominicain, qui doit la publier au sermon qu'il fera demain dans son église: il faut, s'il vous plaît, que vous l'alliez réclamer comme une chose qui vous appartient. Je ne veux pas paraître devant ce religieux, pour certaines raisons que je vous dirai dans la suite. J'ajoutai à ce discours quelques instructions, avec quoi la bonne femme ne manqua pas le jour suivant de se rendre à l'église des pères de Saint-Dominique. Elle entendit le moine prêcher. Il employa la plus grande partie de son sermon à louer l'action que j'avais faite. Il ne pouvait, disait-il, trouver des termes assez forts pour faire l'éloge d'un pauvre homme, qui, sans avoir égard à sa misère, n'avait pas voulu retenir un bien qui

n'était pas à lui. Enfin le prédicateur s'étendit beaucoup là-dessus, et parla d'une façon si pathétique, qu'il fit fondre en pleurs son auditoire. Toute l'assemblée, touchée de mon indigence, en faveur de ma vertu m'aurait volontiers fait part de ses richesses : il y eut même des personnes qui portèrent au père, après son sermon, de l'argent pour moi. Ma mère se fit connaître à lui pour la maîtresse de la bourse, en spécifiant ce qu'il y avait dedans; et lorsque le religieux la lui eut rendue, elle l'ouvrit devant lui, pour en tirer deux pistoles qu'elle lui mit dans la main, en le priant de les donner, comme une marque de sa reconnaissance, à l'honnête homme qui avait si bien observé les commandements de Dieu. Ce ne fut pas tout encore : pour suivre exactement mes instructions, elle remit une pistole à sa révérence, pour faire dire des messes pour les âmes du purgatoire.

Ma bourse ayant donc ainsi passé sans péril par deux mains étrangères revint entre les miennes comme elle en était sortie, à trois pistoles près. Le mardi ne fut pas sitôt arrivé, que je retournai vers le dominicain, qui me reçut avec toutes les marques d'une véritable affection. Mon fils, me dit-il, une bonne vieille, à qui la bourse que vous savez appartient, est venue ici pour la réclamer, et je la lui ai rendue; voici deux pistoles dont elle m'a chargé de vous faire présent de sa part. Je témoignai au religieux que je me faisais un scrupule de les accepter, attendu que je n'avais fait que mon devoir en ne gardant pas le bien d'autrui, et que je

ne méritais aucune récompense pour cela. Alors le père me dit que je poussais trop loin ma morale, et il m'obligea de prendre les deux pistoles; ce que je fis seulement par obéissance.

Ensuite ce bon dominicain m'apprit qu'il avait une autre nouvelle à m'annoncer. Il se présente, me dit-il, un poste qui me paraît vous convenir. Il s'agit d'occuper une place d'intendant chez une dame des plus considérables de Séville. Vous serez heureux dans cette maison, et vous y gagnerez du pain pour le reste de vos jours, si vous remplissez fidèlement votre emploi, comme je n'en doute pas. J'ai conçu pour vous tant d'estime, que je n'ai pas hésité à vous servir de répondant. A des paroles si flatteuses pour un fripon, je me prosternai aux pieds de sa révérence. J'embrassai ses genoux avec un transport qui lui fit assez connaître qu'il me faisait un grand plaisir de me procurer une pareille place. Il m'aida aussitôt à me relever, et m'assura qu'il me protègerait toute sa vie; puis il me chargea d'une lettre pour la veuve en question, en me disant qu'il s'était entretenu de moi avec cette dame, et l'avait préparée à me bien recevoir.

J'allai dès ce jour-là lui rendre chez elle mes premiers hommages, et il ne me fut pas difficile de m'apercevoir, par l'accueil qu'elle me fit, que le religieux lui avait dit des merveilles de moi. Elle me reçut moins comme un garçon qui se présentait pour être son domestique, que comme une personne de mérite, à qui, par estime, elle aurait donné chez elle un logement. Le révérend père

avait aussi pris soin de régler mes gages et mes profits avec elle. Cependant, dans la crainte que ce règlement ne me satisfît pas, elle eut la bonté de me demander si j'en étais content. Je répondis d'un air modeste qu'on ne pouvait l'être davantage, et que je ferais tout mon possible pour qu'elle le fût autant de mes services. Ma personne et ma conversation lui plurent infiniment, et elle me témoigna de l'impatience de me voir chargé du soin de ses affaires, qui avaient, disait-elle, grand besoin d'être mises en ordre. Quoique rien ne m'empêchât de demeurer dans sa maison dès ce moment-là, je ne laissai pas, pour me faire encore plus désirer, de demander deux jours; et le troisième enfin j'y fis porter un coffre où étaient toutes mes hardes, qui consistaient en deux habits assez propres, et en quelques nippes.

On me donna un bel appartement, et je remarquai avec plaisir que tous les autres domestiques me regardaient comme un intendant que madame prétendait qu'on respectât. On me confia tous les papiers, et je m'appliquai avec tant d'ardeur au travail, que je fis plus de besogne en quinze jours, qu'on n'en attendait de moi dans un an. Ma maîtresse, ravie d'avoir fait l'acquisition d'un homme d'affaires si expéditif, ne voyait pas le dominicain qu'elle ne lui en fît de nouveaux remercîments; ce qui causait une extrême joie à ce bon religieux, qui se remettait à me louer, et qui me croyait effectivement un garçon intègre et vertueux, tant il est vrai qu'un saint homme est facile à tromper.

J'étais souvent obligé d'aller demander à la dame des éclaircissements sur des choses dont je ne pouvais être instruit que par elle-même, et cela nous engageait tous deux dans de longs entretiens. Il fallait me voir alors et m'entendre parler; j'étais tout sucre et tout miel. Je joignais à l'air du monde le plus respectueux des manières pleines de douceur, et quand son propre intérêt me forçait à la contredire, ce qui arrivait quelquefois, je lui rendais mes contradictions agréables par les tours flatteurs et délicats dont je savais les assaisonner. Il me semblait que de jour en jour elle prenait plus de goût à ma conversation. D'abord il y avait des heures réglées pour nous entretenir de ses affaires domestiques, et c'était ordinairement le matin, tandis qu'elle était à sa toilette, et le soir après son souper. Elle ne s'en tint pas là : elle se mit sur le pied de venir l'après-dînée dans mon cabinet, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, et d'y passer des heures entières à me parler de toute autre chose que de ce qui concernait l'administration de ses revenus. Elle en fit tant, qu'à la fin je connus les bonnes intentions qu'elle avait pour moi. Je feignis long-temps de ne les pas pénétrer; mais quand ces sortes de veuves s'abaissent jusqu'à jeter les yeux sur quelqu'un de leurs domestiques, elles en ont rarement le démenti. Elle fit les trois quarts et demi du chemin, et me dit, pour excuser sa faiblesse, que son dessein était de m'épouser secrètement. Je m'abandonnai à ma bonne fortune, et certainement j'en aurais tiré de grands

avantages, si j'eusse eu assez de prudence pour la conserver

CHAPITRE VIII.

Pourquoi Guzman perd tout à coup l'amitié de sa maîtresse, et pour quelle raison il est condamné aux galères.

Quand j'ai nagé en grande eau, j'ai toujours eu le malheur de m'y noyer. Dès que je me vis aimé de ma maîtresse, et considéré des domestiques, comme celui qui faisait la pluie et le beau temps, je commençai à jouer un autre rôle dans la maison. Je tranchai du maître absolu; j'achetai de riches habits; je prodiguai l'argent, et, pour comble d'extravagance, je pris un sous-intendant, que je chargeai de tout l'embarras des affaires. Madame n'était pas plus prudente, et consultant moins sa raison que son amour, elle approuvait, au lieu de blâmer, ma conduite indiscrète.

Il n'en était pas de même de ses parents : comme ils la connaissaient pour une veuve fragile, et qu'ils visaient à sa succession, ils observaient exactement ses démarches et les miennes. Ils ne m'avaient pas déjà regardé de trop bon œil lorsqu'ils m'avaient vu entrer à son service ; ils s'étaient défiés de mon air dévot, et ils furent fort

alarmés, quand ils apprirent des gens du logis que j'y taillais et rognais à ma fantaisie. Cela leur fit penser d'étranges choses. Ils ne savaient qui j'étais, et ne me croyant pas marié, ils mouraient de peur que la tendre veuve ne me fît remplir la place du défunt gouverneur, si ce n'était pas une affaire déjà faite. Cette crainte leur paraissait d'autant mieux fondée, que leur parente avait, quelques années auparavant, contracté un mariage clandestin avec un de mes prédécesseurs, qui, par bonheur pour les héritiers de la dame, était mort peu de temps après. J'inquiétais donc ces messieurs, qui tinrent entre eux plusieurs conseils pour délibérer sur les moyens les plus prompts et les plus efficaces de me faire quitter la partie. Ils y auraient néanmoius perdu leur peine, si je ne me fusse pas détruit moi-même dans l'esprit de ma maîtresse, de la façon que je vais te le dire.

Le commerce que j'avais avec elle devenait moins vif de jour en jour de mon côté, pour deux raisons; la première, c'est que je possédais sans crainte et sans désir, et la seconde, c'est que la dame n'était pas bien ragoûtante. Pour surcroît de malheur pour elle, il arriva que je trouvai une de ses suivantes très jolie : c'était une fille de seize à dix-sept ans, faite à peindre, vive et coquette. Je ne sais qui de nous deux fit les avances, car nous nous sentîmes tout à coup de l'inclination l'un pour l'autre, et nous nous le témoignâmes en même temps. Un homme à qui l'argent ne coûtait rien à répandre, et qui dominait dans la maison, n'était pas, pour

une soubrette, une conquête à mépriser. Elle m'écouta, et nous prîmes si bien nos mesures, que nous trompâmes tous les yeux: il y avait pourtant d'autres femmes au logis. Mais il n'est pas possible que la plus secrète intelligence ne se découvre tôt ou tard. Célie, c'était le nom de la suivante, commença à se parer de bijoux, et à montrer de l'argent; ses compagnes, par jalousie, en avertirent leur maîtresse, qui leur ordonna de veiller sur cette fille, et de ne rien négliger pour apprendre la cause d'une nouveauté qui lui était suspecte. La veuve fut bien servie: on m'épia, on m'éclaira de si près, qu'on s'aperçut que j'avais avec Célie des entretiens nocturnes. Quel coup de poignard pour la patronne! Elle fut d'autant plus sensible à cette nouvelle, qu'elle était plus prévenue en faveur de ma fidélité. Elle ne pouvait me croire capable de cette perfidie, et elle voulut savoir la vérité avant que de faire éclater sa vengeance.

Je couchais dans une chambre qui communiquait à la sienne par un cabinet où il y avait une petite porte couverte d'une tapisserie. Ce que j'ignorais, c'est qu'il y avait aussi une ouverture pratiquée dans le mur de ce cabinet, laquelle répondait au chevet de mon lit, de sorte qu'il était aisé d'entendre par-là tous les discours que je pouvais tenir dans ma chambre, et particulièrement quand j'étais couché. Cette fatale ouverture fut cause de ma perte. La veuve vint une nuit à cet endroit, d'où prêtant une oreille attentive à la conversation que j'avais alors avec Célie, elle en-

tendit distinctement que nous faisions son éloge dans des termes bien mortifiants pour elle. Quoique nous en dissions ordinairement beaucoup de mal, il ne nous était encore jamais arrivé d'en dire autant que ce soir-là. Il semblait que le diable s'en mêlât pour nos péchés. Nous fîmes un sévère examen des défauts que chacun de nous avait remarqués en elle; en un mot, nous la tournâmes en ridicule depuis la tête jusqu'aux pieds. Tu t'imagines bien la rage dont elle fut saisie, lorsqu'elle ouït que l'on faisait de si beaux portraits de sa personne. J'ai su depuis que, dans son premier mouvement, elle avait été tentée d'entrer dans ma chambre pour venir décharger sur nous sa fureur; mais qu'après y avoir fait réflexion, elle avait mieux aimé se retirer, pour se consulter sur le parti qu'elle devait prendre, que de faire rire à ses dépens tous ses autres domestiques en leur donnant une semblable scène.

Elle employa le reste de cette triste nuit à méditer sa vengeance. Il ne fut pas sitôt jour, qu'elle envoya chercher son plus proche parent, pour lui dire que j'étais un parfait fripon ; que je n'étais pas content de la voler, de la piller, et de mettre ses affaires en désordre; que j'ajoutais à l'infidèle régie de ses biens l'audacieuse insolence de déshonorer sa maison ; enfin, qu'elle me livrait au juste ressentiment qu'il devait avoir de mes friponneries, et qu'il n'avait qu'à me faire subir la rigueur des lois. Elle ne pouvait charger de cette commission un homme plus propre à l'exécuter que ce parent,

qui, devant être un jour son légataire universel, avait plus d'intérêt que personne à m'écarter de la testatrice. Aussi fut-il charmé d'en trouver une si belle occasion, et il se hâta d'en profiter, de peur que la dame ne vînt à changer de sentiment. Il la connaissait, et voyait clairement qu'elle n'agissait ainsi que par un dépit jaloux. Il usa d'une si grande diligence, qu'il obtint en moins de deux heures un décret de prise de corps contre moi; de manière que je n'étais pas encore levé, qu'un alguazil et six archers vinrent me pincer dans ma chambre, et me traînèrent en prison.

Je crus pour le coup que c'était une marque de souvenir que me donnaient mes parents de Gênes ou mes créanciers de Madrid. Je n'appris que deux heures après le sujet de mon emprisonnement. Je n'en fus d'abord guère affligé. Je me mis dans l'esprit que ma maîtresse m'aimait trop pour vouloir m'abandonner à la sévérité des lois et j'attendais à tout moment que l'on m'annonçât de sa part que, n'étant plus irritée contre moi, elle venait d'obtenir des juges mon élargissement. Ainsi je portais sans impatience et sans chagrin des fers que l'amour, à ce qu'il me semblait, se préparait à briser; et je me regardais moins comme un intendant emprisonné pour ses mauvaises œuvres, que comme un amant dont on punissait l'infidélité. Cependant je me flattais d'une fausse espérance. On me fit rendre compte de mon administration, qui avait duré deux ans. Ce fut alors que les douleurs commencèrent à me prendre. La dissipation que j'avais

faite des biens de la veuve, desquels j'avais disposé comme s'ils eussent été à moi, laissait un si grand vide entre la recette et la dépense, que j'aurais défié tous les intendants des grandes maisons de le remplir. J'eus beau travailler d'esprit, inventer des emplois de deniers, faire des parties d'apothicaire; tout compté, tout rabattu, je me trouvai court de quatre mille écus. Pour achever de m'abîmer, l'honnête homme sur qui je me reposais du soin des affaires de la dame, pendant que je ne songeais qu'à mes plaisirs, ne me vit pas plus tôt entre les mains de la justice, que pour se dérober au même sort, qu'il ne méritait pas moins que moi, il disparut avec tout l'argent comptant qu'il put emporter. Me voilà responsable de sa conduite, et chargé de toute l'iniquité. Comment pouvais-je impunément me tirer de là? Je n'avais ni bien ni caution; et la partie à qui j'avais affaire était si puissante, que je ne devais pas me flatter de sortir de prison, que pour aller servir le roi sur mer.

J'étais si persuadé de cela ou de quelque chose d'approchant, que je fis une tentative pour me sauver de prison sous un habillement de femme. J'avais déjà passé deux portes, et j'étais sur le point d'enfiler la dernière, lorsqu'un maudit guichetier borgne, qui y était, me reconnut. Je portais sous ma robe un poignard, que je tirai pour lui faire peur; mais il cria. On accourut à son secours, et l'on m'enferma dans un cachot noir, d'où je ne sortis que pour être conduit aux

galères, à quoi je fus condamné seulement pour toute ma vie.

CHAPITRE IX.

Guzman est mené au port Sainte-Marie avec d'autres honnêtes gens comme lui. Ses aventures en chemin et sur les galères.

La chaîne, composée de vingt-six jeunes forçats, tous revêtus du collier de l'ordre, étant prête à marcher, nous partîmes de Séville pour nous rendre au port Sainte-Marie, où étaient alors les galères. Nous étions divisés en quatre bandes, tous enchaînés les uns aux autres ; et notre conducteur, escorté de vingt gardes, nous menait à petites journées.

La première, nous allâmes coucher à *Cabeças*, village éloigné de Séville de trois lieues. Le lendemain, dès la pointe du jour, nous étant remis en marche, nous rencontrâmes un jeune garçon qui chassait des petits cochons devant lui. Ce pauvre malheureux, au lieu de faire prendre à ses bêtes une autre route pour nous éviter, eut l'imprudence de les faire passer entre nos bandes, de sorte que nous lui en enlevâmes la moitié. Il eut beau s'en plaindre à notre conducteur, et le prier d'interposer son autorité pour nous obliger à les rendre,

le conducteur, qui se promettait bien d'en manger sa part, fit la sourde oreille à ses prières. Nous continuâmes notre chemin en nous applaudissant du beau coup que nous venions de faire : nous en eûmes autant de joie que si notre liberté y eût été attachée.

Lorsque nous fûmes arrivés à une hôtellerie où nous nous arrêtâmes pour dîner, je fis présent de mon cochon au conducteur, qui l'accepta volontiers, en me témoignant qu'il m'en savait bon gré. Il demanda aussitôt à l'hôte et à l'hôtesse s'ils accommoderaient bien ce gibier; ces bonnes gens lui firent connaître par leur réponse qu'il ne pouvait s'adresser à de plus mauvais traiteurs. Sur quoi prenant la parole, je lui dis que s'il voulait me faire détacher de la chaîne pour une heure de temps seulement, je lui servirais de cuisinier, et que j'étais persuadé qu'il serait content de mon savoir-faire. Il ne balança point à me mettre en état de le lui montrer, et je lui préparai un repas dont il fut très satisfait; ce qui l'engagea, pendant le voyage, à me traiter plus doucement que les autres.

Je fis un autre tour de mon métier dans cette hôtellerie, où il y avait deux marchands qui dînaient. Nous voyant là tous pêle-mêle avec eux, ils avaient une furieuse inquiétude pour leurs hardes. Un des deux sur-tout ne perdait point de vue les siennes, et avait mis sous la table sa valise, sur laquelle il appuyait ses pieds. Je me sentis tenté de friponner celui-là. Je me glissai

subtilement sous sa chaise, et fendant avec un couteau bien tranchant sa valise, j'en tirai deux paquets, que je fourrai dans mon haut de chausse, et dont je chargeai adroitement un de mes camarades, nommé Soto, avec lequel j'avais fait connaissance dans la prison. Lorsque la chaîne fut hors de l'hôtellerie, et qu'elle eut fait un quart de lieue, je dis à Soto de me donner les paquets, pour voir de quelle espèce était notre butin, et pour le partager entre nous fraternellement. Soto me répondit qu'il ne savait de quoi je lui parlais. Je crus d'abord qu'il voulait rire; mais c'est à quoi il ne pensait nullement. Il persista constamment à nier qu'il eût reçu quelque chose de moi. Je pris mon sérieux. Je lui reprochai son ingratitude et sa mauvaise foi. Il se moqua de mes reproches et de mes menaces, et demeura toujours à bon compte saisi des paquets. Son procédé me piqua. Je résolus de m'en venger, de déclarer la chose au conducteur, aimant mieux qu'il profitât du larcin que Soto, et je ne manquai pas, en arrivant à la couchée, d'exécuter ma résolution.

Je n'eus pas sitôt conté le fait au conducteur, qu'il fit appeler Soto, pour lui demander les deux paquets. Le forçat lui répondit effrontément qu'il ne les avait pas, et qu'il fallait que je fusse un grand fourbe pour l'accuser de les avoir. Ah! vous ne voulez donc pas les rendre de bonne grace, s'écria le conducteur! Hé bien, mon ami, nous allons en user avec vous comme vous le méritez. En même temps il ordonna aux gardes de lui don-

ner la question avec des cordes. Soto pâlit de frayeur à cet ordre cruel, et craignant pour sa peau, il avoua lâchement que les paquets étaient cachés dans le ventre de son cochon, car il en avait aussi attrapé un. Véritablement on les y trouva; et quand on les eut défaits, on vit plusieurs chapelets et bracelets de corail garnis d'or, et bien travaillés. Notre conducteur, en homme qui entendait parfaitement son métier, les serra sans façon dans ses poches, en me promettant une récompense, que j'attends encore aujourd'hui; ce qui prouve bien que ces sortes de gens profitent des mauvaises actions des voleurs, sans avoir part à leur châtiment. Depuis ce jour-là, Soto et moi nous nous jurâmes une haine immortelle.

Nous poursuivîmes notre route, et à notre arrivée au port Sainte-Marie, nous trouvâmes qu'on y espalmait six galères pour les envoyer en course. On nous laissa reposer pendant quelques jours dans la prison, après quoi nous fûmes partagés en six bandes. Je fus assez malheureux pour être de celle dont était Soto, et par conséquent condamné à vivre avec lui dans la même galère. On nous y fit entrer. On me plaça au milieu, vis-à-vis le grand mât ; et ce qui me causa un véritable chagrin, c'est que Soto fut mis au banc du patron, de manière qu'il était fort près de moi. On nous donna deux chemises avec l'habit du roi, deux caleçons de toile, une camisole rouge, un bonnet de la même couleur, et un capot. Après cela le barbier

vint nous raser le menton et la tête. Je ne perdis pas mes cheveux sans regret: quoiqu'ils fussent d'un blond qui tirait sur le roux, ils ne laissaient pas d'être assez beaux. Me voilà donc forçat dans les formes, et il y avait assurément long-temps que je méritais bien de l'être.

Comme le comite est un officier qui a un grand pouvoir sur les galériens, et qu'il l'exerce ordinairement avec beaucoup de brutalité, je crus que je ferais une bonne affaire si je pouvais gagner son amitié. Il couchait et mangeait auprès de moi; j'étais à portée de lui rendre de petits services, et je ne manquais pas une occasion. J'allais le servir à table, faire son lit, nettoyer ses habits. J'étais toujours le premier à courir au-devant de ses besoins, et à lui marquer mon zèle. Tant de peines et tant de soins ne demeurèrent pas sans récompense. Je m'aperçûs bientôt qu'il me regardait d'un œil désarmé de cet air terrible qui fait trembler une chiourme; ce qui me parut une grace toute particulière. Aussi, pour m'en rendre encore plus digne, je redoublai mon attention à lui plaire, et j'y réussis si bien, qu'il ne voulut plus employer d'autres que moi à son service. Pour m'y attacher encore davantage, il me fit ôter de mon banc pour me charger de faire son petit ménage, et sur-tout de lui apprêter à manger, étant très content de quelques ragoûts que je lui avais déjà faits. Je fus un peu fier de cet honneur, et j'avais sujet d'en être bien aise, attendu que, par cet heureux change-

ment, je devenais exempt de toute fonction de forçat.

Notre galère eut ordre d'aller à Cadix prendre des mâts, des antennes, du goudron et autres choses semblables. Quoique je ne fusse pas obligé de me mettre à la rame, cependant je fis comme les autres, pour ne pas augmenter leur jalousie, qui n'était déjà que trop grande de me voir aimé du comite. D'ailleurs, puisque j'étais condamné à cet exercice, il me semblait que je devais m'y accoutumer. Je ramai donc toute la journée; mais le soir, en arrivant, je me sentis si fatigué d'un travail si pénible et si nouveau pour moi, qu'après avoir couché mon maître je m'étendis sur mon capot, où je m'endormis. Mon sommeil fut si profond, que deux de mes camarades me volèrent sans que je me réveillasse. Ils me prirent quelques écus que j'avais cousus à ma camisole. Je m'en aperçus à mon réveil. J'en portai d'abord ma plainte au comite, qui me les fit restituer à bons coups de cerceau; ensuite il me conseilla, pour m'affranchir de l'inquiétude que la garde de mon trésor me causerait, de l'employer en marchandises, sur lesquelles je pourrais gagner en les revendant. Je suivis son conseil, et continuant à faire tous mes efforts pour contenter un maître qui avait tant de bonté pour moi, je puis dire que je menais une vie heureuse, quoique je fusse aux galères.

Sur ces entrefaites, un jeune seigneur, parent de notre capitaine et chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, ayant dessein de commencer ses cara-

vanes, vint avec son bagage occuper une place dans notre galère. Il avait, suivant la coutume de ce temps-là, une chaîne d'or au cou. On lui en vola un beau jour dix-huit chaînons. On soupçonna de ce larcin, premièrement ses valets, qu'on voulut adroitement engager à le confesser, et lorsqu'on vit que par douceur on n'y pouvait réussir, on fit jouer le cerceau. Le capitaine, qui connaissait ses propres valets pour des fripons capables d'avoir fait le coup, les fit traiter comme ceux de son parent. Tout cela fut inutile; les chaînons ne se retrouvèrent point. Surquoi le capitaine lui dit: Mon neveu, il faut que vous vous fassiez servir par un forçat, qui ait soin de faire votre chambre, et qui soit responsable de vos hardes. S'il vient à perdre la moindre chose, il sera roué de coups. Le chevalier témoigna qu'il serait bien aise d'en avoir un qui fût propre à le servir. Il ne s'agissait plus que de savoir lequel des forçats aurait cet honneur. Plusieurs personnes de la galère lui vantèrent mon adresse et mon esprit, de sorte qu'il souhaita que je fusse auprès de lui. Là-dessus le capitaine fit venir le comite, et lui demanda s'il était content de moi. Le comite, ne sachant pourquoi on lui faisait cette question, s'étendit sur mon mérite, et me loua tant, que le chevalier, dès ce moment-là, se résolut à me choisir. On me fit appeler. Je plus à ce seigneur, qui, m'arrêtant pour son service, m'enleva au comite, dont je fus bien regretté.

Me voici donc devenu valet-de-chambre d'un chevalier de Saint-Jacques. Pour me rendre plus

libre et me mettre plus en état de le servir commodément, il obtint du capitaine que je n'aurais que l'anneau au pied. On me donna par compte ses hardes, ses bijoux et sa vaisselle d'argent; on m'en chargea, en me recommandant, pour mon propre intérêt, d'être fidèle et vigilant. Je rangeai aussitôt les effets de mon nouveau maître, de façon que d'un coup d'œil je les voyais tous. Il fut fait très expresses défenses à ses valets d'entrer sans ma permission dans sa chambre lorsqu'il n'y serait pas; ce qui me dispensait d'avoir toute l'attention dont j'aurais eu besoin pour veiller sur ces gaillards, qui valaient bien des forçats pour faire des tours de main.

Je m'attachai à étudier l'humeur et le génie du chevalier, et je ne tardai guère à m'en faire aimer, et même estimer, tout galérien que j'étais. Il se plaisait à m'entretenir, et je lui paraissais homme de bon conseil. Il me consultait quelquefois sur ses affaires les plus importantes. Comme il arriva un jour qu'il avait l'air sombre et rêveur : Mon ami, me dit-il, un de mes oncles m'a écrit une lettre qui me chagrine et m'embarrasse. Il souhaite que je me marie; il m'en presse, si je veux hériter de tous ses biens. C'est un garçon qui a vieilli dans l'oisiveté de la cour, sans avoir jamais pu se résoudre à subir le joug auquel il veut me lier. Je ne sais quelle réponse faire pour m'excuser honnêtement; je ne me sens aucun penchant pour le mariage. Monsieur, lui dis-je en plaisantant, si j'étais à votre place, je lui manderais que je ne

demande pas mieux que de me marier, pourvu que ce soit avec une de ses filles. Mon maître fit un éclat de rire à ce trait plaisant, et me dit qu'il s'en servirait pour se débarrasser des importunités de son oncle.

CHAPITRE X.

Guzman se trouve dans la plus cruelle situation où il se soit jamais trouvé; mais le ciel finit tout à coup ses peines, et lui fait recouvrer la liberté.

J'étais très content de mon sort auprès de ce jeune chevalier, qui faisait si bonne chère, que des restes de sa table j'avais de quoi bien régaler une partie de mes camarades. J'en aurais sur-tout fait part à Soto, malgré ce qui s'était passé entre nous, si ce mauvais homme, que l'envie tenait toujours armé contre moi, n'eût pris soin de nourrir ma haine par les discours médisants qu'il tenait de moi, tant aux valets de mon maître qu'à ceux du capitaine. Ces domestiques, qui ne m'aimaient guère ni les uns ni les autres, l'écoutaient avec plaisir, et ne manquaient pas d'aller rapporter à leurs patrons tout le mal qu'ils lui entendaient dire de moi; et, entre autres choses, que je guettais l'occasion de faire un bon coup, et que tôt ou tard le chevalier me connaîtrait pour un fripon.

Quoique tous ces rapports dussent être suspects dans de pareilles bouches, ils ne laissèrent pas de faire quelque impression sur l'esprit de mon maître. Je m'en aperçus bien. Ce seigneur feignait en vain d'avoir toujours une entière confiance en moi, je remarquais qu'il prenait garde, contre sa coutume, à mes actions, et n'était pas éloigné de me croire capable de justifier les médisances de Soto. De mon côté, sans faire semblant de pénétrer les soupçons injustes que ce malheureux avait inspirés, je continuais à servir avec beaucoup de fidélité, ayant sans cesse les yeux ouverts, pour éviter les pièges que mes ennemis me pourraient tendre. Cependant, avec toute ma vigilance, je fus la dupe de la malice de Soto. A l'instigation de ce scélérat, un valet du chevalier se saisit subtilement d'une assiette d'argent, et la cacha sous mon lit entre deux ais, de façon qu'on ne la voyait point. Je m'aperçus d'abord qu'elle me manquait; je le dis à mon maître d'un air qui devait bien lui persuader qu'elle m'avait été prise. Néanmoins on ne me crut pas; on fouilla par-tout, et on découvrit enfin où elle était. Alors le capitaine, jugeant que j'étais le voleur, malgré ce que je pouvais alléguer pour ma défense, me condamna à cinquante coups de latte. Mon maître fut touché de la douleur que je fis paraître quand j'entendis prononcer cet arrêt; et s'opposant à l'exécution, il obtint ma grace, à condition que s'il m'arrivait une seconde fois de perdre quelque chose, je paierais le tout ensemble.

Comme je vis par cette aventure que j'avais des ennemis secrets qui travaillaient sourdement à ma perte, et que j'aurais bien de la peine à me garantir d'une nouvelle surprise, je suppliai très humblement le capitaine et mon maître de donner mon emploi à un autre. Le chevalier expliqua mal ma prière; il s'imagina que je ne voulais quitter son service que pour me remettre à celui du comite; il m'en sut mauvais gré, et me refusa, pour me mortifier, ce que je demandais. Il fallut donc me déterminer à continuer de le servir, et à me tenir nuit et jour sur mes gardes; ce que je fis pendant quelque temps avec tant de bonheur, que je mis en défaut l'adresse des traîtres conjurés contre moi. Mais il n'était pas possible que je fusse toujours assez heureux pour parer leurs coups fourrés. Un soir mon maître étant revenu de la ville voulut se déshabiller; je lui donnai son bonnet et sa robe de chambre, et tandis que je portais d'une chambre à une autre son épée, ses gants et son chapeau, on m'escamota le cordon. Je ne sais comment se fit un tour si subtil, et je n'ai jamais pu le concevoir; cependant c'est un fait. Le lendemain, lorsque je pris le chapeau pour le nettoyer, je le trouvai sans cordon. A cette vue, je devins plus pâle que la mort; je cherchai par-tout. Peine inutile; je reconnus qu'il y avait dans la galère des filous plus fins que moi.

Que faire à cela? et comment sauver ma peau des coups qui la menaçaient? Je crus qu'il n'y avait pour moi point d'autre parti à prendre que

celui d'implorer la miséricorde du chevalier. Je m'imaginai qu'au lieu de me faire éprouver le rude châtiment qui m'avait été promis, il entrerait dans ma peine, et aurait encore la bonté de demander grace pour moi. C'était une fausse espérance dont je me flattais. Quand je contai à mon maître le nouveau malheur qui m'était arrivé, j'eus beau lui parler d'une manière pathétique, et lui représenter la malignité de mes ennemis, dont j'assurais que la perte du cordon était l'ouvrage, il ne fit que me rire au nez. Monsieur Guzman, me dit-il d'un air moqueur, je suis persuadé que vous êtes un garçon plein d'intégrité, quoique vous n'ayez pas tout-à-fait cette réputation-là dans la galère, et qu'on m'ait dit que j'étais bien hardi d'avoir tant de confiance en vous. Encore une fois, je vous crois un très honnête homme, et je suis fâché de vous dire que, si vous ne retrouvez pas mon cordon, vous serez livré au sous-comite, qui vous traitera en enfant de bonne maison; c'est sur quoi vous pouvez compter, malgré les assurances que vous me donnez de votre fidélité.

Telle fut la réponse du chevalier. Le capitaine, homme des plus violents, arriva dans ce moment-là. Dès qu'il sut de quoi il s'agissait, et qu'il vit que je m'obstinais à nier que j'eusse pris le cordon, il se mit en fureur, et me fit battre si cruellement, que je demeurai sur la place à demi mort. Le barbare m'aurait sans doute fait ôter la vie, s'il n'eût pas craint d'être obligé, comme c'est la coutume en pareil cas, de me remplacer à ses dépens par un

autre homme, ou de payer la taxe ordinaire d'un forçat. Pour comble de misère, je fus chassé de la poupe et envoyé au dernier banc de la proue : c'est l'endroit de la galère le plus incommode, et où il y a le plus à travailler. Ajoutez à cela que le comite eut ordre de ne me point ménager, sous peine de déplaire à la cour. Je crois bien qu'au fond de son ame ce bon officier me plaignait ; et, quoiqu'on lui eût fort recommandé de me traiter avec une extrême rigueur, il me laissa en repos pendant plus d'un mois, me voyant hors d'état de rendre le moindre service.

Je repris enfin peu à peu mes forces. Déjà même je commençais à faire, sur la mer où nous étions alors, la rude fonction de rameur, lorsque le ciel, satisfait des peines que j'avais injustement souffertes, eut pitié de moi, et voulut me tirer de l'affreuse situation où je me trouvais ; c'est ce que je vais te raconter en peu de mots. Soto, qui méditait un grand dessein, qu'il ne pouvait exécuter sans le secours d'un homme qui fût dans le poste où j'étais, c'est-à-dire auprès de la poudre, eut envie de se réconcilier avec moi. Il se servit, pour cet effet, de l'entremise d'un Turc, qui avait la liberté d'aller d'un bout à l'autre de la galère. Soto me croyait avec raison fort irrité contre le capitaine, et ne doutait point que je n'aimasse autant qu'un autre à me voir libre. Il me fit prier par le Turc d'oublier le passé, et de lui rendre mon amitié, qu'il confessait avoir justement perdue. Je témoi-

gnai ne demander pas mieux que de renouer avec lui ; sur quoi le Turc me parla dans ces termes :

« Soto m'a chargé de vous communiquer le projet qu'il a courageusement formé pour nous délivrer tous. Quand nous serons auprès de la côte de Barbarie, où nous allons, et dont nous ne sommes pas fort éloignés, nous devons égorger, premièrement le capitaine, ensuite les autres officiers et les soldats, en criant : *Liberté* ! *liberté* ! Les forçats se soulèveront aussitôt ; nous nous rendrons maîtres de la galère, et nous trouverons un asile chez les Turcs. Il y a plus de deux mois, poursuivit-il, que nous nous préparons à exécuter notre entreprise. Nous avons des armes cachées ; toutes nos mesures sont prises, et nous sommes un grand nombre de gens, tant Turcs que chrétiens, qui avons résolu de nous sauver ou de périr tous ensemble. On n'exige de vous qu'une chose, c'est de mettre le feu aux poudres, si, par malheur, vous remarquez que nous ne soyons pas les plus forts. Tel est notre complot. Après le châtiment inhumain que le capitaine vous a fait souffrir, nous avons cru que vous ne refuseriez pas de vous joindre à nous. »

Je répondis au Turc qu'on avait eu raison de présumer qu'il n'y avait rien que je ne fusse capable de faire pour me venger du capitaine, et qu'il pouvait assurer de ma part tous les conjurés que je ferais ce qu'ils attendaient de moi. J'avais cependant une autre pensée. Lorsque je vis approcher la journée de l'exécution du projet, je dis un matin à un

soldat, qui vint par hasard auprès de moi, d'aller dire au capitaine que j'avais un secret de la dernière conséquence à lui révéler. Mais, ajoutai-je, dites-lui qu'il m'envoie chercher tout à l'heure, que la chose presse, et qu'il y va même de sa vie. Le capitaine reçut l'avis que je lui faisais donner comme un artifice dont je me servais pour regagner ses bonnes graces, et tâcher de rentrer au service de son neveu; et s'il voulut bien m'entendre, ce ne fut que pour me faire encore maltraiter, si ce que j'avais à lui dire ne méritait point qu'il m'écoutât. Il me fit donc appeler, et je lui découvris tout. Je lui indiquai l'endroit où étaient les armes, et lui nommai les principaux auteurs du complot, à la tête desquels je n'oubliai pas de placer mon bon ami Soto, à qui je me croyais redevable des coups de latte qui m'avaient été donnés avec si peu de justice.

Le capitaine, après avoir ouï mon rapport, qu'il ne jugea pas indigne de son attention, fit mettre sous les armes fort prudemment tous les soldats le long de la galère. S'étant par ce moyen rendu maître des conjurés, il commença par faire visiter les endroits où je lui avais dit que leurs armes étaient cachées. Il les y trouva; et ne pouvant plus douter de la vérité de la conjuration, il ordonna qu'on se saisît des chefs, à qui les tourments firent tout avouer. Soto fut mis en quatre quartiers par quatre galères, aussi-bien qu'un de ses camarades. On décima les autres, dont deux furent pendus, et on coupa le nez à tout le reste. Soto, avant sa

mort, confessa que c'était lui qui avait conseillé de cacher l'assiette et volé le cordon du chevalier.

Lorsque les conjurés eurent été punis, le capitaine fit l'éloge de mon zèle et de ma fidélité. Il ne pouvait assez admirer le généreux sentiment qui m'avait fait sacrifier le plaisir de la vengeance au service du roi. Ensuite il me demanda publiquement pardon de son injustice; et m'ayant lui-même ôté mes fers, il me dit que j'étais libre, et que je sortirais de la galère aussitôt qu'il aurait reçu de la cour une réponse à la lettre qu'il y allait écrire pour en obtenir ma liberté. Il écrivit effectivement en ma faveur, et fit signer sa lettre par tous les officiers, qui furent bien aises de me marquer par-là qu'ils sentaient vivement l'obligation qu'ils m'avaient. Je rendis mille et mille graces au ciel de l'occasion qu'il m'avait donnée de me tirer de l'état déplorable où je m'étais réduit par ma mauvaise conduite, et je lui promis qu'à l'avenir je mènerais une vie plus raisonnable.

Telles sont, lecteur mon cher ami, les aventures qui me sont arrivées jusqu'à présent. S'il m'en arrive d'autres dans la suite, tu peux compter que je ne manquerai pas de t'en faire part.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

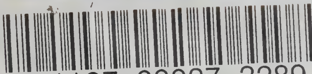
SUITE DU LIVRE III.

LIVRE IV.

LIVRE V.

LIVRE VI.

Fin de la table du tome second et dernier.


3 1197 00037 3289

